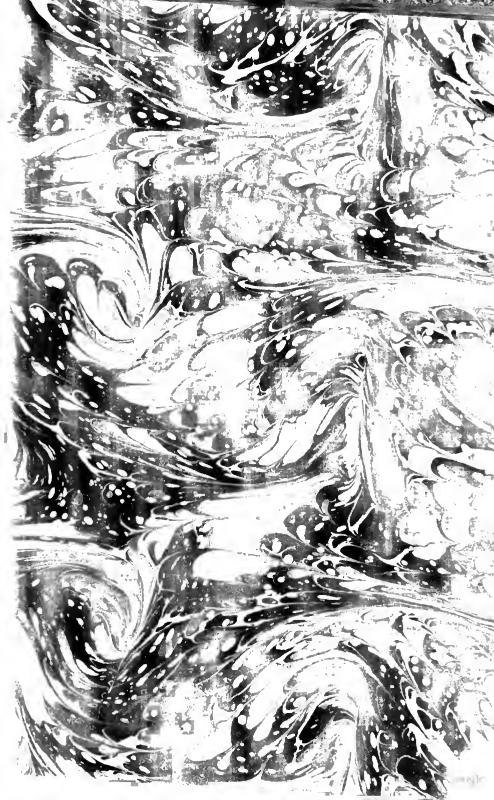
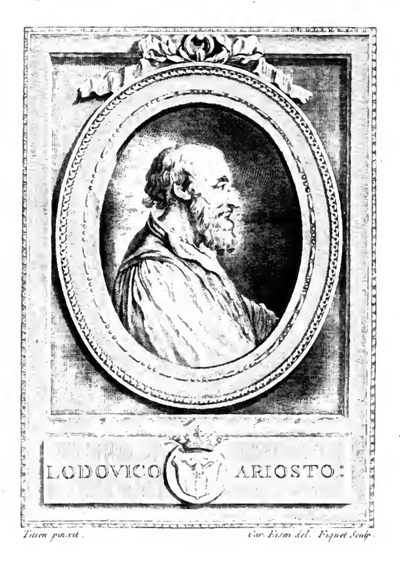










Titien pinxit. Car. Eisen del. Fiquet Sculp.

ROLAND
FURIEUX,
POËME HÉROÏQUE,
DE L'ARIOSTE.
TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXV.


V. E. III - Biblioteca Nazionale
NAPOLI





ROLAND FURIEUX.

CHANT PREMIER.

JE chante les Dames & les Chevaliers ; je chante les amours & les combats, la galanterie & la valeur de ces Guerriers qui se signalèrent au tems où les Sarrazins traversèrent les mers d'Afrique & causèrent tant de maux à la France. Je dirai la colère & les bouillants transports d'Agramant leur Roi, lui qui s'étoit vanté de venger sur Charlemagne la mort de Trojan, son père ; je dirai de Roland des choses que ni les vers ni la prose n'ont jamais racontées, de Roland qui jouit de la réputation d'un sage jusqu'au moment où l'amour, en troublant ses esprits, le rendit furieux. Voilà ce que je dirai, si toutefois la beauté qui travaille chaque jour à me rendre semblable à Roland, consent à me laisser assez de raison pour remplir ma promesse.

Illustre rejetton d'Hercule, Hyppolite, toi, l'ornément & la gloire de notre siècle, qu'il te

plaiſe ſourire à mes vers ! Mes écrits peuvent ſeuls payer une partie de tes bienfaits. Ne dédaigne point le peu que je te préſente : je te donne tout ce que je puis donner. Dans cette foule de héros dont je m'apprête à couronner les noms, tu trouveras ce Roger, la ſouche antique de ta race ; tu entendras ſa valeur & ſes hauts faits, ſi tu veux me prêter l'oreille, abaiſſer la hauteur de tes penſées & te délaſſer un inſtant dans mes vers.

Déja, depuis pluſieurs ſaiſons, Roland étoit épris des charmes d'Angélique. Mille exploits immortels avoient ſignalé ſon amour & dans les Indes & dans la Médie, & parmi les Tartares. Enfin il revient avec elle en Europe & s'arrête aux pieds des Monts Pyrénées. Charlemagne campé dans cette même contrée, à la tête des Allemands & des François, y attendoit les rois Agramant & Marſile pour les punir de leur projet inſenſé. L'un avoit amené d'Afrique tous les Sarraſins en état de porter les armes ; l'autre marchoit ſuivi de tous les Maures d'Eſpagne : & tous les deux s'étoient ligués pour la deſtruction de l'empire Français. Roland ſe repentira bientôt

de ſon retour dans ſa patrie ; le deſtin ſemble ne l'y avoir ramené que pour lui ravir plutôt ſa maitreſſe. O combien ſont incertains les projets des mortels ! La beauté que ſon bras n'avoit ceſſé de défendre depuis l'extrêmité de l'Orient juſqu'aux lieux où le ſoleil ſe couche, cette beauté lui fut enlevée dans ſon propre pays, au ſein de ſes amis & ſans qu'il oſât ſeulement tirer ſon glaive pour la conſerver.

Le prudent Charlemagne preſſé d'éteindre un feu que l'amour avoit allumé dans ſes bataillons, & craignant que la méſintelligence qui règne depuis peu entre Roland & ſon couſin Renaud, épris l'un & l'autre d'une même flamme pour Angélique, n'affoibliſſe le ſecours qu'il ſe promet de leur courage, Charlemagne fait enlever cette princeſſe & la confie à la garde de Naimes, duc de Baviere ; toutefois après avoir engagé ſa parole qu'elle ſera le prix de celui des deux qui ſignalera le plus ſa vaillance contre les infidèles, dans cette grande journée. Mais la fortune trompa l'eſpérance des chrétiens : une partie d'entr'eux fut miſe en déroute ; Naimes & pluſieurs autres tombèrent au pouvoir des vainqueurs ; & la tente

qui réceloit les charmes d'Angélique resta bientôt abandonnée.

La reine, prévoyant le succès du combat, étoit montée à cheval durant l'action. Dès qu'il en fut tems, elle s'éloigna des deux armées & s'enfonça dans l'épaisseur d'un bois. Ce fut dans un sentier de ce taillis sauvage qu'elle vit s'avancer vers elle un chevalier à pied. Son corps étoit revêtu d'une lourde cuirasse, un casque ombrageoit sa tête, un large cimeterre pendoit à son côté, & son bras étoit armé d'un bouclier. Malgré cette pesante armure, il marchoit non moins léger qu'un athlète demi-nud disputant un prix à la course. Non jamais la timide bergère ne fut plus prompte à détourner ses pas à la rencontre d'un horrible serpent qu'Angélique à l'aspect du chevalier : c'étoit ce brave paladin fils d'Aimon, Renaud de Montauban, à qui par un évènement extraordinaire son cheval Bayard étoit échappé. Du plus loin qu'il vit Angélique, il reconnut sans peine & ce port céleste, & ces beaux traits qui l'avoient asservi. La dame tourne bride aussitôt & pénètre plus avant encore dans la forêt. Pâle, tremblante, éperdue, loin de s'arrêter à choisir

les routes les plus sûres & les plus commodes, elle franchit indistinctement & les endroits les plus touffus & les lieux les plus clairs, laissant au coursier qui la porte le soin de diriger sa course. Après mille tours & détours, après avoir parcouru des montagnes escarpées & d'immenses plaines, elle arrive enfin sur les bords d'une rivière. Ferragus couvert de sueur & de poussière s'étoit rendu, après le combat, sur les rives de ce même fleuve pour se rafraîchir & goûter quelque repos; mais un accident imprévu y retenoit encore ses pas, malgré lui-même. Pressé par la soif, il avoit tendu son casque pour puiser de l'eau du fleuve, & son casque échappé de ses mains étoit englouti sous les flots. Il travailloit à l'en retirer quand mille cris perçans frappent son oreille. Il saute sur la rive, fixe les yeux sur l'objet qui s'avance, & le pouvant considérer de plus près, reconnoit les traits d'Angélique à travers la pâleur dont ils sont enveloppés, malgré le trouble dont elle est saisie & le tems qui s'est écoulé depuis qu'il ne l'a vue. Ferragus étoit galant & non moins amoureux peut-être que Roland & Renaud. Il offre à la reine du Cathai tous les secours

qu'elle peut attendre de ſa valeur, & ſans réfléchir qu'il a perdu ſon caſque & que ſa tête nue ſera bientôt expoſée aux coups les plus rudes, il ſe redreſſe, tire ſon glaive & court fièrement au-devant de Renaud, de Renaud que ſes menaces n'épouvantent guère. Ferragus & le brave fils d'Aimon ſe connoiſſoient déja non-ſeulement pour s'être vus en pluſieurs rencontres, mais pour avoir fait mainte fois l'un contre l'autre l'eſſai de leur courage. Ils ſont à pied; leurs glaives nuds brillent dans les airs, ſe croiſent, & le combat commence: combat horrible; une enclume ployeroit ſous le poids des coups qu'ils ſe portent. Mais tandis qu'avides de la victoire, ils ſe la diſputent avec une ardeur égale, le cheval d'Angélique a beſoin de renouveller toute ſa vigueur, tant elle le preſſe & le pouſſe, & à travers la forêt, & dans la plaine.

Les deux combattans tout auſſi braves, auſſi éprouvés l'un que l'autre au métier des armes, s'épuiſoient en efforts inutiles, quand l'amoureux fils d'Aimon, ne pouvant plus endurer le feu qui le conſume, rompt le ſilence: Ferragus, dit-il, tu crois en m'arrêtant ici ne punir que moi ſeul,

& cependant tu t'immoles toi-même, s'il eſt vrai que les charmes d'Angélique ayent fait quelqu'impreſſion ſur ton cœur. Soit que je devienne ton eſclave, ſoit que tu m'arraches la vie, dis-moi, quel bien oſes-tu te promettre de ton triomphe? Pour cela tu ne deviendras point poſſeſſeur de la princeſſe, puiſqu'elle s'éloigne de ces lieux à grands pas. Si tu l'aimes encore, volons ſur ſes traces, atteignons ſon courſier & enchaînons ſes pas avant qu'un plus long intervalle la ſépare de nous. Une fois que nous l'aurons en notre puiſſance, nos épées décideront de qui des deux elle ſera le partage : autrement le vainqueur reſteroit ſans prix.

Ce conſeil eſt adopté du Maure. Auſſitôt le combat eſt ſuſpendu; la haine, la colère ſont tellement en oubli que Ferragus ne pouvant ſe réſoudre à laiſſer ſon rival à pied, l'invite & l'engage à monter en croupe derrière lui. Les voilà pourſuivant Angélique. O franchiſe étonnante de ces anciens chevaliers! Le Sarraſin & le fils d'Aimon étoient rivaux; ils profeſſoient une foi différente; leurs corps étoient encore tout meurtris des coups vigoureux qu'ils venoient de ſe porter;

& cependant, ſans aucune méfiance, ils vont tête-à-tête dans des ſentiers tortueux & dans l'obſcurité des bois. Le cheval vivement preſſé par les deux cavaliers, arriva bientôt à un endroit où le chemin ſe diviſoit en deux parties. Comment ſauront-ils laquelle des deux Angélique a ſuivie? l'une & l'autre préſente à leurs yeux des traces également fraîches. Que la fortune ſoit donc l'arbitre de leur deſtinée! Renaud prend l'une, & Ferragus s'éloigne par l'autre. Celui-ci après bien des courſes à travers la forêt, ſe retrouva enfin au même lieu d'où il étoit parti, ſur les rives de ce fleuve où ſon caſque étoit caché dans l'abyme des eaux. Ayant perdu tout eſpoir d'atteindre l'objet qu'il pourſuit, il n'eſt plus occupé que du ſoin de chercher ſon caſque; mais il eſt tellement enſeveli dans le ſable qu'il éprouvera bien des maux avant de le recouvrer.

Armé d'une longue branche dont il vient d'élaguer les rameaux, Ferragus deſcend ſur les bords du fleuve, en ſonde la profondeur, tourne, retourne, bat & rebat par-tout les eaux. Tandis qu'outré de dépit il prolonge ſon inutile recherche, voilà que tout-à-coup s'é-

lève du sein des flots & apparoît à ses yeux un guerrier, depuis le sommet de la tête jusqu'à la poitrine. Son regard est terrible. Sa tête est découverte, mais le reste de son corps est armé de toutes pièces. Il tient un casque en la main droite, ce même casque si longtems l'objet des vains desirs de Ferragus. Perfide Sarrasin, dit-il d'un ton farouche, pourquoi t'obstiner encore à retenir mon casque ? combien de tems s'est écoulé depuis que tu devois me le rendre ! rappelle-toi, parjure, le frere d'Angélique qui jadis, en ces lieux tomba sous tes coups. Ce frere, c'est moi-même : je suis Argail. S'il m'en souvient, tu me promis alors qu'après avoir jetté mes autres armes dans ce fleuve, mon casque éprouveroit par toi le même sort. Si la fortune a fait pour moi ce que tu devois faire, que t'importe ? Si tu éprouves quelque dépit, que ce soit donc d'avoir trahi ta foi ! manque-t-il à ton ambition un armet de la plus fine trempe, tu peux en aller chercher un autre ; mais du moins qu'il soit plus glorieusement acquis. Roland en porte un tel que tu le peux desirer ; celui de Renaud vaut peut-être mieux encore. Le premier fut ravi au vaillant

Almont; l'autre appartenoit à Mambrin : voilà, je pense, de quoi tenter ta valeur. Quand à celui-ci, va, je te conseille d'en faire le sacrifice.

A l'apparition imprévue de cette ombre, les cheveux de Ferragus se dressent sur sa tête; son visage pâlit; il veut parler, & sa voix expire sur ses lèvres. Aux justes reproches que lui fait Argail d'avoir faussé sa parole, il ne sait que répondre; mais la honte, la colère & la fureur s'emparent de son ame & lui arrachent ce serment : Oui, j'en jure par ma mere Lanfuse, jamais un autre casque ne couvrira ma tête que celui dont Roland fit jadis la conquête dans Apremont. Cette parole ne fut point prononcée en vain comme la première. Ferragus désespéré des reproches qu'il vient d'entendre, s'éloigne aussitôt de ces bords. Il va, vient & cherche son ennemi dans tous les lieux où il croit le rencontrer.

Cependant Renaud qui poursuivoit Angélique par un autre chemin, eut à peine fait quelque pas, qu'il apperçut son cheval bondissant devant lui : Arrête, mon cher Bayard, lui cria-t-il, eh! de grace arrête, je ne saurois vivre sans toi davantage. Bayard sourd à la voix de Renaud, s'é-



Cipriani del. *Bartholozzi sc.*

loigne plus vîte encore ; & ſon maître irrité, de courir après lui. Mais nous, ſuivons Angélique. Elle fuit à travers l'obſcurité des plus épaiſſes forêts ; elle fuit par des lieux eſcarpés & ſauvages. Une branche, une feuille de chêne, d'orme ou de hêtre qu'agite un ſouffle léger, la glace d'épouvante. Du plus loin que ſon œil découvre une ombre ou ſur une montagne ou dans un vallon, elle frémit de tous ſes membres & croit ſans ceſſe voir en elle Renaud qui la pourſuit & l'atteint. Ainſi le faon d'un daim ou bien un jeune chevreuil appercevant à travers les rameaux du taillis qui l'a vu naître, la dent meurtrière d'un léopard étrangler ſa mère, lui déchirer les flancs, palpite de crainte & d'horreur, fuit de forêts en forêts & ſe croit déja, à la plus foible racine que heurtent ſes pas, la proie de l'aſſaſſin de ſa mere.

La reine du Cathai pourſuivit ſa courſe incertaine durant tout le jour, toute la nuit & la moitié du jour ſuivant. Enfin elle ſe trouva à l'entrée d'un agréable boſquet mollement rafraîchi par l'haleine du zéphyr. Deux clairs ruiſſeaux y vivifioient une herbe toujours tendre & nouvelle, & leurs lympides ondes en roulant ſur de petits

cailloux, portoient à l'oreille un gracieux murmure. Persuadée que Renaud est bien loin de ce séjour, Angélique s'y croit en sûreté. La chaleur, la lassitude lui conseillent d'y prendre quelque repos. Elle descend sur les fleurs, dégage son coursier du mords qui l'enchaîne & lui laisse paître en liberté l'herbe épaisse qui tapisse ces bords. Non loin d'elle s'offre à ses yeux un superbe buisson de roses & d'aubépine, dont les vives couleurs se reproduisent dans le cristal des eaux. L'enceinte de ce bosquet charmant est un lit de gazon, surmonté d'un dôme de chênes verdoyans, que les rayons du soleil ne pénétrèrent jamais. Les branches & les feuilles qui lui servent de parois, sont tellement enlacées les unes dans les autres qu'elles en défendent l'entrée à l'œil le plus perçant. Cette couche d'herbes fleuries invitoit au repos; Angélique s'y coucha, & bientôt la main du sommeil y vint fermer sa paupière. Mais ce calme heureux ne dura que peu d'instans: il fut troublé par les pas de quelqu'un qui sembloit s'approcher. La princesse se lève doucement, cherche des yeux l'objet qui se fait entendre, & apperçoit près d'elle un chevalier armé. Elle ignore

s'il eſt ami ou ennemi, & ſon ame flotte incertaine entre la crainte & l'eſpérance. Elle n'oſe troubler l'air par un ſeul ſoupir, & attend ſilentieuſe la fin de cette aventure. Le chevalier deſcend, s'aſſied ſur les bords du ruiſſeau, & la tête appuyée ſur l'un de ſes bras, il paroît tellement abîmé dans ſa penſée qu'on le prendroit pour un marbre inſenſible. Le triſte voyageur garda cette attitude durant plus d'une heure entière; puis il fit entendre ſa douleur en des ſons ſi plaintifs & ſi touchans qu'il eut attendri les tigres & briſé les rochers. Deux torrens de larmes couloient le long de ſes joues, & le feu concentré dans ſon ame la rendoit ſemblable à un volcan. Penſée, diſoit-il, qui me glace & m'embrâſe tout-à-la fois, penſée, qui cauſe toute ma douleur, apprends-moi ce que je dois faire. Hélas! pourquoi ſuis-je arrivé trop tard? Un autre ſans doute m'a prévenu, un autre a cueilli avant moi le précieux fruit de l'amour. A peine ai-je obtenu de l'ingrate une parole, un ſeul regard; & un mortel cent fois heureux eſt riche de tous ſes bienfaits. Mais ſi l'eſpoir de ſes premières faveurs s'eſt enfui loin de moi, pourquoi me tourmenté-je encore?

Une jeune fille reſſemble à la roſe nouvelle. Tandis que ſolitaire & paiſible elle croît dans un jardin ſur l'épine qui l'a vu naître ; lorſque ni les troupeaux ni la main des bergers ne l'ont point encore approchée, la fraîcheur de l'air, l'aube vermeille, l'onde, la terre, tout conſpire à l'embellir. Le jeune amant, ſa belle maitreſſe en voudroient parer leurs cheveux & leur ſein. Mais ſitôt qu'on l'a cueillie, ſitôt qu'elle eſt ſéparée de ſa tige nourricière, elle perd à la fois ſa fraîcheur, ſes graces, ſa beauté, les bienfaits des cieux & ſon prix aux yeux des hommes. De même, dès qu'une jeune fille a laiſſé cueillir à l'un de ſes amans cette fleur qui lui doit être plus chère que ſa vie, elle ne conſerve plus aucun droit à l'eſtime ni à la tendreſſe des autres .... Après tout qu'importe à la belle ce dédain univerſel, ſi elle eſt tendrement aimée de celui qu'elle aime ?... Fortune ingrate & cruelle ! un autre nage dans l'abondance, & moi je meurs de privations. Mais puis-je ceſſer d'adorer l'ingrate ? Ah ! non : que la lumière me ſoit ravie plutôt que de conſentir à vivre ſans l'aimer !

Veut-on ſavoir quel eſt l'infortuné dont les

pleurs se mêlent ainsi aux ondes du ruisseau ? Je réponds que c'est le roi de Circassie, l'amoureux Sacripant, & que l'amour est la seule cause du tourment qu'il endure. Angélique ne put le méconnoître ; depuis trop long-tems elle le comptoit au nombre de ses plus fidèles adorateurs. En effet, que n'a-t-il point fait pour l'ingrate ? n'est-ce pas pour elle, pour la contempler de nouveau qu'il est venu des lieux où se lève l'aurore, jusques aux portes du couchant ? A peine a-t-il appris dans les Indes, & il n'a pu l'apprendre sans une douleur extrême, qu'Angélique accompagnée de Roland, en est partie pour l'Europe, qu'aussitôt il dirige sa course vers ces lointains climats. Arrivé aux frontières de France, on lui dit que l'empéreur a ravi la princesse à la foule de ses amans, pour la remettre après la bataille à celui d'entr'eux qui aura le plus signalé sa vaillance ; & l'amour aussitôt guide vers le camp les pas du Circassien. C'est-là que ses yeux, ses propres yeux sont témoins de la déroute des chrétiens. Sans plus tarder il se met à poursuivre les traces d'Angélique ; & c'est pour l'avoir long-tems cherchée envain qu'il fait entendre ces soupirs, cos plain-

tes & ces cris si lamentables, qu'ils auroient pu suspendre le cours du soleil.

Tandis que l'inquiet Sacripant raconte ses chagrins à la forêt, témoin des larmes qu'il répand, le sort permet que les accens de son désespoir viennent frapper l'oreille d'Angélique : voilà comme par l'ordre du destin arrive en un moment ce qu'on auroit vainement attendu pendant des siècles entiers. La belle attentive aux paroles du tendre Circassien, contemple sans distraction l'attitude que lui prescrit sa douleur. Ce n'est point pour la première fois qu'elle l'entend se plaindre & gémir ainsi ; mais la pitié ne descendit jamais dans son ame insensible & froide. Sacripant éprouve le sort de tous les hommes ; Angélique n'en croit aucun digne de la fixer. Cependant, se voyant seule, isolée dans une épaisse forêt, elle forme la résolution de le prendre pour guide. Il n'est rien qu'on ne fasse pour échapper à un péril extrême. Si cette occasion s'envôle, peut-être ne reviendra-t-elle jamais ; car de tous ses courtisans, le Circassien est le plus constant & le plus fidèle. Non que pour cela elle ait intention de soulager son amoureux martyre, ni de le dédommager de ses

ſes cruautés paſſées, en lui accordant ce bien ſuprême, objet des vœux de tous les amans; mais elle imagine un adroit moyen de nourrir en lui l'eſpérance, tout le tems qu'elle aura beſoin de ſon ſecours, pour retourner enſuite à ſa fierté première. Tout-à-coup elle s'échappe de l'épais buiſſon qui la receloit, & ſes charmes s'offrent dans tout leur éclat aux yeux de Sacripant. Telles autrefois paroiſſoient aux regards des mortels Diane ou Vénus elle-même, ſortant d'un bois ou d'une grotte champêtre. Que la paix règne en ton cœur, lui dit-elle! Puiſſent les Dieux veiller à ma gloire & bannir de ta penſée l'injuſte opinion que tu as conçue de moi! Non, jamais une mère n'éprouva une joie plus vive au retour imprévu d'un fils dont ſa tendreſſe avoit pleuré la mort, parce qu'elle avoit vu ſes compagnons revenir ſans lui de la guerre, que celle dont Sacripant fut ſaiſi à l'aſpect de ſa belle maitreſſe. Rempli de ſon amoureuſe flamme, il vole & ſe précipite dans les bras de ſa divinité, qui daigne à ſon tour le tenir preſſé contre ſon ſein; faveur étonnante qu'il n'eut peut-être jamais obtenue dans les Indes.

L'eſpérance de revoir bientôt la terre de ſes pères, renaît tout-à-coup dans l'ame d'Angélique. Ayant le Circaſſien pour guide, elle ſe flatte de remonter un jour au trône de ſes pères. Elle lui raconte tout ce qui s'eſt paſſé depuis cette journée fameuſe où il alla demander pour elle du ſecours au roi des Nabathéens; elle lui dit avec quel zèle le comte d'Angers a veillé à ſon ſalut, à la conſervation de ſon honneur & pris ſoin d'éloigner d'elle tout fâcheux événement; enfin comme elle s'eſt étudiée à conſerver pure & ſans tache cette précieuſe fleur de ſa virginité, qu'elle jura porter intacte comme au jour de ſa naiſſance. Peut-être affirmoit-elle une vérité; mais quel eſt le mortel, maître de ſes ſens, qu'un pareil ſerment eut convaincu. Cependant le roi de Circaſſie, qui ajoutoit foi à de plus grandes chimères encore, crut ſans peine à celle-ci; tant il eſt vrai que l'amour fait voir à l'homme ce qui n'exiſte point, de même qu'il dérobe à ſes yeux les objets les plus apparens. L'infortuné ſe perſuade aiſément ce qu'il deſire; ainſi le roi de Circaſſie ne forme aucun doute ſur le diſcours de ſa maitreſſe. Si Roland, dit-il en lui-même, a eu la folie

de ne pas saisir une occasion qu'il ne retrouvera plus, tant pis pour lui : je me garderai bien de l'imiter, de laisser échapper un bien que la fortune me présente & dont la perte ne me laisseroit que d'inutiles regrets. Oui, je vais la cueillir cette belle rose, la cueillir dès cet instant même, avant que la saison de sa fraîcheur soit passée. Je sais bien qu'il n'est rien de plus doux, de plus agréable aux dames, & qu'en cet instant leur dédain, leur courroux, leurs pleurs même n'ont que les dehors de la sincérité : une feinte résistance de la part d'Angélique n'empêchera point l'exécution de mon projet.

Il dit : & tandis qu'il se prépare à cette douce attaque, un grand bruit qui s'élève dans le bosquet voisin vient frapper son oreille, & le force, à son grand regret, d'abandonner l'entreprise ; il n'eut qu'a reprendre son casque, accoutumé comme il l'étoit de tout tems à ne quitter jamais les autres pièces de son armure. Il vole aussitôt à son cheval, lui met la bride, s'élance sur la croupe & le voilà déjà la lance en arrêt. A l'instant il voit venir dans le bois un homme d'un maintien fier & courageux. Son vêtement efface la blancheur de la neige. Il a pour cimier un panache de la

même couleur. Irrité de voir interrompre les plaisirs qu'il goûtoit déja en espérance, par l'arrivée importune de cet étranger, Sacripant lui lance un regard furieux & s'avance vers lui pour le défier au combat, persuadé qu'il en remportera aisément toute la gloire. Mais celui-ci plein de la même confiance dans sa valeur ne laisse point achever au Circassien ses orgueilleuses menaces; il dresse sa lance & pique son coursier; ils volent à la rencontre l'un de l'autre. Deux taureaux, deux lions même s'attaquent avec moins de furie que ces intrépides guerriers. Leurs boucliers sont également percés des coups qu'ils se portent, & la terre est ébranlée du choc terrible de leurs armes. Ils durent leur salut commun à la trempe inflexible de leurs cuirasses, tandis que leurs chevaux qui s'étoient frappés ainsi que des béliers tombèrent sur la poussière. Celui de l'inconnu se releva bientôt aiguillonné par la pointe déchirante de l'éperon; mais celui de Sacripant, malgré la vigueur qui l'avoit animé jusqu'à ce jour, avoit déja perdu la vie, & tenoit sous lui son maître accablé du poids de son énorme grandeur.

Trop généreux pour vouloir recommencer un

combat devenu déformais fi inégal par le malheur de fon adverfaire, le chevalier inconnu prenant dans la forêt la route qui lui paroît la plus droite, s'éloigne précipitamment du champ de bataille, & un long intervalle le fépare déja de Sacripant, avant que celui-ci ait pu fe débarraffer du fardeau qui opprime fes membres fracaffés dans fa chute. Tel qu'un laboureur épouvanté que la foudre a renverfé à côté de fes bœufs réduits en cendre, auffitôt que l'orage fufpend un moment fes roulemens effrayans, fe lève & voyant de loin fans feuillage le pin altier qui fixoit ordinairement fes regards, friffonne de crainte & d'horreur, tel fe lève le roi de Circaffie honteux d'avoir Angélique pour témoin de fa difgrace. Il foupire, il gémit, non du froiffement de fes membres, mais de l'ignominie dont il fe croit accablé. Ce n'eft plus fa chute feule qui humilie fon orgueil, tout jufques aux fecours même que lui prête Angélique pour le dégager du poids de fon cheval, tout fait monter fur fon vifage une vive rougeur. Il n'eut jamais repris la parole, fi Angélique la première ne lui eut adreffé ce difcours confolant. Pourquoi vous affliger, feigneur, d'un accident qui fait fi

peu de tort à votre gloire ? c'eſt la faute ſeule de votre courſier à qui la nourriture & le repos convenoient mieux dans ce moment qu'une joute nouvelle. Ne craignez point que votre ennemi oſe tirer avantage de votre malheur ; en abandonnant le premier le champ de bataille, ne vous a-t-il pas ſuffiſamment attribué tout l'honneur du combat?

Tandis qu'elle s'efforce par ces paroles flatteuſes de conſoler le roi de Circaſſie, celui-ci voit venir de loin à toute bride un homme dans l'équipage d'un meſſager : l'inquiétude & la fatigue ſont peintes ſur ſon viſage. Arrivé à peine il leur demande précipitamment s'ils n'ont point vu paſſer dans la forêt un chevalier avec une armure blanche & un pannache de même couleur pour cimier. Si je l'ai vu, répond avec fureur Sacripant ! c'eſt lui qui vient de me mettre dans ce honteux état, & il ne fait que de s'éloigner. Mais, ajoute-t-il, pour que je ſache du moins ſur qui je dois venger cet inſupportable affront, apprenez-moi comment il ſe nomme. Vous le voulez, lui dit le meſſager ? & bien apprenez que c'eſt le bras d'une fille qui vient de vous abbattre. Sa beauté incomparable ſeroit ſon plus bel ornement, ſans la valeur qui

l'anime, & son nom ne cède en rien à ces deux brillans avantages. Cette fille qui vous enlève dans un moment toute la gloire que vous avez pu moissonner jusqu'à ce jour, cette fille est Bradamante.

Après cette réponse, il s'éloigne à toute bride, laissant le Sarrasin confondu, sans voix & sans mouvement. Celui-ci reste long-tems abîmé dans ces affligeantes pensées. Un guerrier tel que lui, fameux par tant de hauts-faits, se voir renverser par le bras d'une femme! plus il s'occupe d'un évènement si injurieux pour sa renommée, plus son cœur en est déchiré. Morne & pensif, il monte lentement sur le cheval d'Angélique, la prend en croupe, & remet à un tems plus favorable l'exécution de ses projets amoureux.

A peine avoient-ils fait deux mille dans la forêt dont ils traversent l'enceinte, qu'ils l'entendent tout-à-coup retentir d'un bruit si éclatant qu'il leur semble voir tous les objets s'ébranler autour d'eux. Bientôt ils apperçoivent un superbe coursier dont les harnois sont couverts de lames d'or. Léger & rapide, il franchit les halliers, les arbustes & les ravins. Tout ce qui s'oppose à sa course est renversé devant ses pas. Ciel! s'écrie Angéli-

que, si l'épaisseur du feuillage & la lueur sombre qui éclaire cette retraite n'abusent point mes yeux, oui, c'est lui, c'est Bayard, le voilà, je le reconnois. On diroit que touché de nos besoins, il vient nous offrir de lui-même sa croupe obligeante. Elle dit. Sacripant s'élance à terre; déjà il s'approche de Bayard pour saisir le mords qui le gouverne, mais plus prompt que l'éclair, Bayard se retourne & peu s'en faut que ses ruades fougueuses n'atteignent le roi de Circassie. Une montagne de bronze eut vôlé en éclats sous ses pieds vigoureux. Tout-à-coup adouci à l'aspect d'Angélique, & semblable au chien fidèle qui séparé depuis plusieurs jours de son maître, lui exprime par ses bonds la joie qu'il éprouve à le revoir, il s'approche d'elle avec un air doux & soumis. Il n'a point oublié qu'autrefois dans Albraque cette reine lui donnoit à manger de sa propre main, lorsque sa tendresse pour Renaud cherchoit à fléchir l'ame sauvage de ce guerrier. Angélique prend d'une main ses rênes, de l'autre elle caresse doucement la chevelure flottante sur son cou, & tandis qu'avec la douceur de l'agneau qui repose auprès d'une jeune bergère, Bayard reçoit les ami-

tiés flatteuſes qu'elle lui prodigue, Sacripant ſaiſit le moment favorable, ſaute légèrement ſur le palefroi & d'un genou robuſte preſſe ſes flancs haletans. Alors Angélique quittant la croupe de ſon cheval débarraſſé du poids du Sarraſin, s'aſſied ſur la ſelle que celui-ci vient d'abandonner.

Elle tournoit par haſard la vue autour d'elle, un guerrier d'une ſtature impoſante ſe préſente à ſes yeux. L'air retentit du bruit de ſes armes agitées dans ſa marche. Quel ſentiment de haîne & de colère ſe réveille dans ſon cœur, lorſqu'elle reconnoit le fils d'Aimon! Il l'aime aujourd'hui plus que ſa propre vie, & elle le déteſte comme la colombe l'épervier raviſſeur. Il fut un tems où des ſentimens bien oppoſés les animoient l'un & l'autre. Deux fontaines dont les eaux ont une vertu contraire ont opéré cette biſarre révolution. Elles coulent toutes les deux du ſommet des Ardennes & leurs ſources ſemblent ſe confondre par leur voiſinage. L'une excite d'amoureuſes flammes dans le cœur de celui qui vient s'y déſaltérer. L'autre fait ſuccéder aux feux de l'amour les froideurs de l'inſenſibilité. Renaud a bu de la première, il brûle pour Angélique. Celle-ci a bu de la ſeconde, &

ſon amant n'eſt plus que l'objet de ſes dédains.

C'eſt par un effet de cette eau funeſte, dont le poiſon ſecret change en haine l'amour, que les beaux yeux de la reine du Cathai s'obſcurciſſent à l'aſpect du malheureux Renaud. Ah! fuyons, dit-elle à Sacripant, d'une voix tremblante & d'un air conſterné; fuyons avant que ce guerrier ſoit plus près de nous. Qui! moi, que je fuie, répond le Circaſſien? vous ai-je donné une idée ſi défavorable de ma valeur que vous me croyiez incapable de vous défendre? les avez-vous oubliés tous les divers combats que j'ai ſoutenus pour vous dans Albraque? avez-vous oublié cette nuit où ſeul & ſans armes, je vous fis un rempart de ma perſonne contre Agrican & toute ſon armée? Angélique embarraſſée ſur le parti qu'elle doit prendre ne ſçait que lui répondre. Renaud ne lui en auroit pas même laiſſé le tems. Déja il a reconnu ſon courſier, il a reconnu cette fière beauté dont ſon cœur eſt épris, & il vole à Sacripant avec d'épouvantables menaces. Le Chant qui ſuit nous inſtruira de ce qui va ſe paſſer entre ces deux braves guerriers.





CHANT II.

INJUSTE Amour, pourquoi mets-tu ſi peu d'accord dans les deſirs des amans? perfide, quel plaiſir peux-tu goûter dans leur méſintelligence? hélas! tu détournes mes pas d'un clair & paiſible ruiſſeau, & tu m'attires dans l'abîme d'un lac fangeux; tu m'éloignes de la beauté qui m'aime, & tu me fais aimer celle qui me hait; tu rends belle Angélique aux yeux de Renaud, & Renaud lui paroît d'une amère laideur; lorſqu'il lui paroiſſoit aimable & qu'elle l'aimoit en effet, elle n'en recueilloit qu'averſion & dégoût. Maintenant il s'afflige, il ſe tourmente, mais en vain: il éprouve le ſort cruel qu'elle avoit éprouvé; & la haine d'Angélique eſt ſi forte pour lui qu'elle n'héſiteroit pas à lui préférer la mort.

Renaud cria fièrement au Sarraſin: Deſcends, Larron, deſcends de mon cheval. Je ſuis peu fait à me laiſſer ravir mon bien, & je le vends chèrement à qui m'en veut dépouiller. C'eſt peu, cette dame même, je prétends te l'enlever. Un ſi noble

courſier, une femme ſi belle ne feront point le partage d'un brigand. Tu ments, répond Sacripant avec non moins d'orgueil, tu ments; & ſi j'en crois la renommée, ce nom de brigand que tu me donnes te convient bien mieux qu'à moi. Voyons cependant qui de nous deux ſera plus digne du cheval & de la dame, quoique je convienne avec toi que rien au monde n'eſt digne d'elle. Tels deux chiens furieux de jalouſie, l'œil rouge de fureur, grinçant des dents, tout le poil hériſſé, écumans de rage, s'avancent, fondent l'un ſur l'autre & ſe déchirent; tels, l'épée à la main, Sacripant & Renaud paſſèrent des cris & des outrages aux coups les plus terribles. L'un eſt à pied, l'autre à cheval. Et quel avantage penſez-vous qu'avoit le Sarraſin? il n'en avoit aucun; il en avoit moins qu'un jeune page novice encore dans l'art de manier un cheval. Le fidèle Bayard, comme pouſſé par un inſtinct naturel, ne veut faire aucun outrage à ſon maître : il ſe rend indocile & à l'éperon & à la main du cavalier qu'il porte. Sacripant le preſſe-t-il d'avancer? il reſte immobile; veut-il l'arrêter? le voilà galoppant & courant au hazard; ou bien cachant ſa tête entre

ses jambes, il rue tantôt, tantôt il caracole. Le Sarrasin, bien convaincu qu'il ne peut en ce moment dompter l'orgueil de ce fougueux animal, s'élève sur les arçons & d'un pied léger s'élance à terre. Alors commence un combat digne de ces valeureux champions; alors leur redoutable épée tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, plus rapide que le marteau de Vulcain forgeant sur l'enclume, au milieu de son antre enfumé, les foudres de Jupiter. Soit qu'ils avancent ou reculent, qu'ils se baissent ou se redressent, qu'ils se couvrent ou se découvrent, qu'ils se portent des coups feints ou réels, ils prouvent qu'ils sont maîtres dans ce noble métier. Ils combattent sans cesse en tournant, & le pied de l'un s'empare rapidement de la place que le pied de l'autre a quittée. Cependant Renaud lève son épée, la porte en arrière, & la ramenant avec violence, en décharge sur le Sarrasin un coup terrible. En vain celui-ci y oppose son bouclier. Quoique d'un os très-dur, recouvert d'un acier de la plus fine trempe, flamberge le fait voler en éclats. La forêt gémissante en retentit au loin, & le bras de Sacripant reste longtems engourdi.

A ce triste évènement, présage de son malheur,

privés de fentiment, ou plutôt honteux d'avoir travaillé au bonheur de leur rival. Renaud, impatient de fe venger, arrache péniblement de fa poitrine un long & profond foupir; il court à fon cheval, & frémiffant de dépit & de fureur, il jure qu'il n'aura pas plutôt atteint Roland que Roland perdra la vie. Sans adreffer un feul mot à fon ennemi, fans l'inviter à monter en croupe, il faute fur Bayard & galoppe avec lui. L'ardent courfier, piqué par fon maître, brife & renverfe tout ce qui s'oppofe à fon paffage; ni foffés ni haies, ni fleuves, ni rochers, rien ne peut ralentir fa courfe. Ami Lecteur, ne trouve point étrange que Renaud, après avoir vainement pourfuivi fon Bayard durant plufieurs jours, le maîtrife fi aifément aujourd'hui. Ce merveilleux cheval, doué d'une intelligence humaine, ne s'étoit fait fuivre l'efpace de tant de milles que pour entraîner fon maître à l'endroit où étoit la belle pour qui il l'entendoit foupirer. Alors qu'Angélique s'étoit enfuie du camp, Bayard, libre alors du poids de fon maître qui avoit mis pied à terre pour combattre fans avantage un adverfaire non moins fier que lui fous les armes, Bayard l'avoit obfervée dans fa mar-



che, & de loin ſuivoit ſes pas, dans l'eſpoir de la remettre aux mains de Renaud. Il la ſuit à travers la vaſte forêt, ſans vouloir permettre au fils d'Aimon de le monter, de peur que celui-ci ne le détourne de la trace d'Angélique.

Deux fois, par cette ruſe, Bayard avoit conduit Renaud aux pieds d'Angélique, & toujours ſans ſuccès, puiſque Ferragus une fois & Sacripant une autre, l'en avoient empêché, comme vous l'avez appris. Or maintenant le crédule Bayard, trompé par le génie qui parle à ſon maître, s'arrête, devient doux & traitable, & ſemble lui promettre ſes premiers ſervices. Renaud, brûlant de colère & d'Amour, pouſſe ſon courſier au grand galop ſur le chemin de Paris. Dans ſon impatience, il accuſe ſon cheval de lenteur; il en eut même accuſé les vents. A peine il s'arrête la nuit, tant il ajoute foi aux paroles du meſſager, envoyé par le cauteleux négromant. Il avoit couru ſans ceſſe & le ſoir & le matin quand il apperçut enfin les murs de cette cité antique, où Charlemagne s'étoit retiré avec les débris de ſon armée.

L'empereur perſuadé que bientôt l'Afrique conjurée l'y viendroit aſſiéger, raſſembloit en diſſ-

gence un corps de foldats aguerris, fe muniffoit de provifions, creufoit les foffés, relevoit les murailles, & n'obmettant rien de ce qui pouvoit contribuer à une vigoureufe réfiftance, formoit le projet d'envoyer en Angleterre & d'en tirer une nouvelle armée, qui pût tenter les hazards d'une nouvelle bataille. Renaud arrive, & foudain cette importante commiffion eft remife à fon zèle. L'orgueil de ce chevalier ne s'applaudit point en ce moment de la confiance du prince; non qu'il éprouvât quelque répugnance à vifiter les rivages britanniques; mais la circonftance où on le contraint de partir eft d'autant plus cruelle, qu'elle lui ravit l'efpoir de rencontrer la beauté qu'il pourfuit. On exige qu'il s'éloigne à l'inftant même qu'il arrive. Il obéit néanmoins. Le voilà parcourant la route de Calais; peu d'heures fe font écoulées, & déja il arrive; peu d'heures fe font écoulées, & déja fon navire fend les ondes. La mer grondoit & l'on appercevoit de toutes parts le préfage d'une tempête prochaine. Envain le nocher expérimenté lui peint les dangers de ce prompt embarquement; impatient de fon retour, il n'écoute rien, & les vagues écumantes blanchiffent la proue

de ſon vaiſſeau. Les vents irrités de tant d'audace, ſoufflent plus impétueux, enflent les vagues & les portent juſqu'aux hunes. Les matelots abaiſſent promptement la voile principale & tâchent avec de pénibles efforts de regagner le port d'où ils ſont partis. Mais les vents jaloux de punir leur téméraire projet, s'oppoſent à cette nouvelle manœuvre, & ſe déchaînent plus furieux. Ils ſoufflent tantôt à droite, tantôt à gauche, & les menacent d'une perte aſſurée, s'ils refuſent d'obéir à leur capricieux vouloir. Les voilà contraints de s'abandonner à la merci des flots, qui les emportent en pleine mer. Mais laiſſons le navire chargé de Renaud, lutter contre les vagues courroucées, & revenons à Bradamante, cette valeureuſe beauté dont le bras avoit étendu Sacripant ſur la pouſſière.

Bradamante étoit la digne ſœur de Renaud, fille du duc Aimon & de Béatrix. Sa vaillance, dont en pluſieurs rencontres elle avoit donné d'éclatans témoignages, n'étoit pas moins en honneur auprès de Charlemagne & de tous les Français, que l'intrépide courage du paladin ſon frère. Un jeune chevalier qui avoit reçu la naiſſance de

Roger, dont il portoit le nom, & de l'infortunée fille d'Agolant, étoit venu des arides climats d'Afrique, & brûloit d'une amoureuſe flamme pour la ſœur de Renaud. Celle-ci qu'un lion féroce ou un impitoyable tigre n'avoit point engendrée, loin d'être inſenſible à l'amour de ce jeune guerrier, bien qu'une fois ſeulement le deſtin leur eût permis de ſe voir & de ſe parler, alloit cherchant par-tout ſon cher Roger, & le cherchant ſeule avec autant d'aſſurance que ſi mille eſcadrons euſſent été commis pour la défendre.

Sitôt que ſon mâle courage eût terraſſé Sacripant, elle s'éloigna de la forêt, franchit une montagne eſcarpée & parvint au bord d'un clair ruiſſeau. Il circuloit dans une verte prairie, ombragée de ſaules antiques, & ſon onde limpide invitoit par un doux murmure à ſe déſaltérer & à goûter les charmes du repos. Sur ſa rive gauche s'élevoit un coteau fertile, barrière impénétrable aux ardeurs du midi. La guerrière eſt à peine en ce lieu délicieux, qu'elle apperçoit un chevalier aſſis à l'ombre ſur un gazon émaillé de toutes les couleurs de l'iris. Près de lui ſon caſque & ſon bouclier pendoient aux branches d'un hêtre, au pied

duquel ſon cheval étoit enchaîné. Seul, ſilencieux, les yeux baiſſés & humides de larmes, il paroiſſoit accablé de laſſitude & de douleur. Ce deſir qui nous preſſe de connoître les ſecrets des autres, excita Bradamante à demander au chevalier le ſujet de ſa profonde triſteſſe. Son ton noble & décent lui mérita la confiance de l'inconnu, qui la prit pour un brave & généreux guerrier. Seigneur, lui répondit-il, une troupe de ſoldats marchoit ſous mes ordres au ſecours de Charlemagne, qui attendoit le Roi Marſille à l'iſſue d'un défilé. Une jeune & rare beauté, ſouveraine de mon cœur, accompagnoit mes pas. Nous avions fait une partie du chemin, quand aux environs de Rodonne mes yeux apperçurent dans les airs un guerrier monté ſur un cheval aîlé. Si-tôt que le voyageur des airs, j'ignore s'il eſt homme ou démon, eût apperçu ma belle maitreſſe, qu'il fondit ſur elle comme le rapide faucon ſur ſa proie; & l'enveloppant dans ſes bras, me la ravit ſans pitié. Il fut ſi prompt à la ſaiſir, à l'enlever que les cris de l'infortunée frappèrent mon oreille avant que ma penſée eût ſoupçonné l'horrible deſſein du raviſſeur. Ainſi le milan vorace dérobe

le pouſſin près de ſa mère qui, s'accuſant de négligence, pouſſe de lamentables cris & le rappelle envain par ſes glouſſemens plaintifs. Le moyen de pourſuivre le larron qui ſe fait une route dans les airs! d'ailleurs j'étois au bord d'un roc eſcarpé, entouré par-tout de montagnes inacceſſibles, & mon cheval épuiſé de fatigue pouvoit ſe ſoutenir à peine dans ces rocailleux ſentiers. Toutefois plus douloureuſement affecté que ſi l'on m'eût arraché les entrailles, je commandai à mes ſoldats de continuer leur route ſans chef, & moi je ſuivis à travers les rochers le chemin que me traça l'Amour, du côté où je préſumois que le raviſſeur de mon repos & de tout mon bien avoit dirigé ſon vol. Cependant après avoir marché ſans relâche & le ſoir & le matin durant ſix jours entiers & par des monts ſourcilleux & par d'horribles vallées, lieux déſerts, que les pas d'aucun mortel n'avoient encore parcourus, j'arrive enfin dans un vallon ſauvage entouré de montagnes eſcarpées & d'épouvantables précipices. Du ſein de ce vallon s'élevoit une roche, couronnée d'un château très-fort & d'une merveilleuſe architecture. Il jettoit un éclat pareil à celui du feu : ni

le marbre, ni la brique n'avoient servi à sa construction. Plus mes pas s'approchoient de ses murailles, plus il me paroissoit brillant & magnifique. J'ai sçu depuis que les démons, contraints par la force des enchantemens, avoient entouré ce superbe château d'un acier forgé au feu des enfers & trempé dans l'onde du Stix. Il est si pur & si poli que rien n'en peut ternir l'éclat. Le larron habitant de ce palais, après avoir exercé nuit & jour son brigandage dans tout le pays, se retire dans cette enceinte, où il trouve un sûr asyle. Il ravit sans obstacle tout ce qu'il veut, ne laissant au malheureux qu'il a dépouillé que le stérile avantage de pousser des cris inutiles. C'est-là qu'il détient ma dame; c'est-là qu'est enfermé tout mon bien, sans que j'aie l'espoir de le recouvrer jamais. Hélas! quel effort pourrois-je tenter pour y parvenir? Ma situation est semblable à celle d'un renard qui, entendant crier ses petits dans le nid de l'aigle qui les lui a ravis, tourne & rode en vain autour de l'arbre sur lequel il est perché, la nature lui ayant refusé des aîles pour y atteindre: hé bien, ce roc escarpé n'est accessible qu'aux oiseaux. Tandis que mes yeux

humides le confidéroient triftement, je vis s'avancer vers moi deux chevaliers, ayant un nain pour guide. L'efpoir fe fit fentir alors dans mon ame abattue, mais il dura trop peu. L'un de ces guerriers étoit Gradaffe, roi de Séricane, l'autre ce jeune Roger fi renommé pour fa valeur à la cour d'Agramant. Le nain m'apprit qu'ils venoient faire effai de leur courage contre le maître de ce château, qui avoit l'étrange habitude de combatre fur un oifeau quadrupède. Ah, Seigneurs, leur dis-je ayez pitié de ma mifère extrême ! & fi-tôt que la victoire aura couronné vos généreux efforts, car je ne doute point qu'elle ne feconde votre vaillance, rendez mon amante à ma tendreffe inquiète ? Je leur dis comment elle m'avoit été ravie ; & les pleurs qui couloient de mes yeux leur atteftoient affez ma profonde douleur. Leur loyauté m'ayant promis tout fecours, ils franchirent la pénible vallée qui conduifoit à la roche, & moi, content d'obferver de loin les effets du combat, j'adreffois pour eux au ciel mes ferventes prières.

Au pied du roc s'étendoit une plaine, contenant environ l'efpace de deux jets de pierre. Parvenus à ce champ de bataille, ce fut à qui des

deux combattroit le premier, mais soit que Roger mît peu d'importance à cet honneur, soit que le sort lui-même en décidât, Gradasse donna du cor. Le rocher en frémit & le faîte de la forteresse en retentit longtems. Cependant, sur le seuil de la porte, apparoît tout armé le Brigand, monté sur son coursier aîlé. De même que l'on voit la grue passagère courir d'abord en battant des aîles, s'élever ensuite à quelque hauteur, & prenant enfin son essor, déployer dans les airs toute la force de son vol; tel on vit le magicien s'élever insensiblement & prolonger sa course jusques aux régions que l'aigle atteint à peine. Parvenu à cette hauteur immense, il tourna son cheval & fondant sur le roi de Séricane avec la rapidité d'un faucon bien dressé, qui va saisir la perdrix ou le ramier qui s'envole, le chevalier, la lance en arrêt, descendit des nues avec un bruit épouvantable. Gradasse se sent blessé avant même que ses yeux aient apperçu son ennemi; & le coup dont il veut l'assaillir à son tour ne frappe que l'air & les vents. Le magicien s'éloigne, & revenant tout-à-coup renverse sur la croupe la vigoureuse jument qui portoit Gradasse, la plus belle & la meilleure des

jumens que jamais cavalier ait montée. Il pouſſe enſuite ſon cheval juſqu'au ſéjour des étoiles, & dirigeant ſon vol vers la terre, il frappe Roger, dont toute l'attention étoit fixée ſur Gradaſſe. Roger frémit du coup & ſon cheval en fit plusieurs pas en arrière; il veut ſe mettre en défenſe; mais déja ſon adverſaire a repris ſon eſſor dans les airs. Ainſi le magicien fond tour-à-tour & ſur Gradaſſe & ſur Roger, les frappe tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, tantôt ſur les reins, ſans qu'ils puiſſent l'atteindre d'un ſeul coup; car il eſt ſi prompt & ſi leſte qu'à peine ils peuvent l'appercevoir. Il tourne ſans ceſſe au-deſſus de leur tête; leurs yeux éblouis ne peuvent ſuivre ſes mouvemens rapides, & quand l'un d'eux croit que l'ennemi va frapper ſon compagnon, c'eſt ſur lui-même que tombe le coup. Ce combat dura juſqu'à l'heure où la nuit déployant ſur la terre ſon voile ténébreux, prive de leur couleur les plus beaux objets de la nature. Ce que je vous raconte eſt certain; j'y étois préſent, mes yeux l'ont vu, & j'oſe à peine vous en faire le récit, parce qu'il ſemble tenir bien plus de la fable que de la vérité. Une riche étoffe de ſoie couvroit

le bouclier du magicien : j'ignore par quel motif il le tint si longtems caché ; car si-tôt qu'il est découvert, il éblouit par son éclat. Plus brillant que l'escarboule, la vue ne résiste point au feu qu'il répand, & celui qui en est atteint tombe privé de tout sentiment, & devient la proie du magicien. Celui-ci découvrit enfin son écu, & au même instant & Gradasse & Roger tombèrent sans connoissance sur l'arène. Moi-même j'éprouvai le même sort, & quand l'usage de mes sens me fut rendu, je ne vis plus ni les deux chevaliers ni le nain. Le champ de bataille étoit désert, & le voile sombre de la nuit couvroit la plaine & la montagne. Je ne doutai point alors que l'enchanteur n'eut employé la vertu de son bouclier pour faire captifs ses deux adversaires & me ravir toute espérance. Je fis donc mes derniers adieux au séjour où mon amante étoit détenue, & me retirai au lieu où vous m'avez rencontré. Or, jugez maintenant s'il fut jamais d'amour plus malheureux que le mien !

Après ce récit de son infortune, le chevalier retomba dans sa première douleur : c'étoit le comte Pinabel, fils d'Anselme d'Hauterive, de la

maiſon de Mayence. Loin de s'étudier à mettre en oubli par ſon mérite & ſa loyauté les crimes de ſes ancêtres, il voulut les ſurpaſſer encore par ſes vices. Bradamante, les yeux fixés ſur lui, l'écoutoit avec la plus grande attention. Au nom de Roger, l'allégreſſe ſe peignit d'abord dans ſes traits; mais au récit de la captivité de ſon amant, elle ne put cacher ſon trouble & ſa douleur. Elle ſe fit répéter plus d'une fois la même hiſtoire; & ſe croyant ſuffiſamment inſtruite : Conſole-toi, chevalier, lui dit-elle; ce jour peut-être, ce jour où tu m'as rencontré te ſera plus favorable que tu n'oſes l'eſpérer. Guide mes pas vers ce château, aſyle du tréſor précieux qu'on t'a ravi. Si la fortune ceſſe de nous être contraire, nous ne tarderons pas à recevoir le prix des maux que nous allons endurer. Puiſque tu deſires, reprit Pinabel, que je franchiſſe encore ces montagnes eſcarpées, je ſouſcris ſans peine à tes vœux. Après avoir perdu tout mon bien, que m'importe de perdre encore mes pas! cependant, & ma prudence t'en prévient, s'il arrive qu'au milieu de ces affreux précipices tu rencontres la perte de ta liberté, garde-toi de me l'imputer : je t'avertis

de tous les dangers auxquels ta témérité va s'exposer. En achevant ces mots, il monte à cheval & devance l'intrépide guerrière qui, pour son cher Roger, n'hésite point de s'exposer à la mort ou à la captivité. Ils avoient fait peu de chemin, quand tout-à-coup ils entendent un courier s'écrier : Arrêtez, arrêtez. C'étoit ce même courier de qui Sacripant avoit appris le nom de la beauté qui l'avoit étendu sur le sable. Il apportoit à Bradamante des nouvelles de Montpellier, de Narbonne & de toutes les forteresses situées dans le voisinage d'Aigue-Mortes, dont les forces réunies s'opposoient aux efforts des Afriquains. La ville de Marseille réduite aux dernières extrêmités imploroit par le ministère de cet envoyé, le secours de Bradamante, dont la vaillance avoit été récompensée par le gouvernement de cette ville & de tous les lieux maritimes qu'arrosent le Rhône & le Var. A cette nouvelle, la jeune guerrière flotte incertaine de ce qu'elle doit faire. L'honneur & le devoir lui conseillent de prendre la route des provinces où elle commande ; mais son amour la presse de poursuivre son entreprise. En effet elle embrasse ce dernier parti, résolue de briser les chaînes de son

amant ou du moins de partager ſon eſclavage, en demeurant elle-même au pouvoir de l'Enchanteur. Après avoir allégué quelques raiſons pour ſe diſpenſer de partir ſi-tôt, elle congédia le courier, ſatisfait en apparence de la réponſe qu'il avoit reçue. Voilà Bradamante & Pinabel pourſuivant leur chemin. Celui-ci, informé par le nain de l'origine de Bradamante, avoit peine à cacher ſon trouble. Dès long-tems il règnoit une mortelle haine entre les maiſons de Mayence & de Clermont; & leur diviſion avoit coûté bien du ſang aux chevaliers de ces deux races. Déja Pinabel conçoit l'odieux projet de trahir la dame ou de l'abandonner à elle-même dans ces lieux déſerts & ſauvages, en s'échappant par quelque route inconnue. La crainte & la haine occupent tellement ſa penſée, qu'il s'écarte du chemin qu'il doit tenir & ſe trouve dans une obſcure forêt. Au milieu de ce bois touffus, s'élevoit une montagne ſurmontée d'un rocher aride. Bradamante le ſuivoit ſans méfiance, quand le deſir de s'en défaire lui dicta ces paroles : Avant que la nuit étende ſur nous un voile plus ſombre, il nous faudroit chercher un aſyle où nous puiſſions atten-

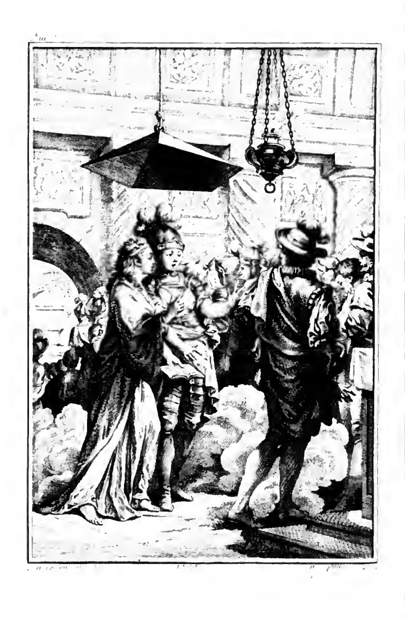
dre le retour du ſoleil. Si je ne me trompe, par de-là cette montagne eſt un château abondamment pourvu de tout. Pour m'en aſſurer je vais gravir ce mont; attends ici mon retour. Il dit & pique ſon cheval, obſervant de tous côtés s'il ne découvrira point quelque ſentier qui put favoriſer ſa fuite, ſans être apperçu de la guerrière. Parvenu au ſommet de la montagne, il apperçoit un antre taillé à pic dans le roc. Au fond de cet antre paroiſſoit l'ouverture d'un large ſouterrein, d'où il ſortoit une clarté ſemblable à celle que répand une torche allumée.

Tandis que Pinabel obſerve ce précipice, incertain de ce qu'il fera, Bradamante, qui le ſuit de loin, pour ne pas perdre ſa trace, s'approche peu à peu de la caverne. Le traître, n'ayant pu réuſſir dans ſon premier deſſein, imagina pour la perdre le moyen le plus cruel. Il marche au-devant d'elle & la conduiſant à l'endroit où le roc eſt entr'ouvert: J'ai vu, dit-il, au fond de cet antre, une dame jeune & belle dont l'air noble & les riches vêtemens annoncent une origine illuſtre. Toutefois, le trouble & la douleur empreints ſur ſon viſage annoncent qu'elle habite contre ſon

gré ce trifte féjour. Je cherchois par quelle voie il me feroit permis de l'aborder, quand un brutal en fureur eft venue la contraindre de rentrer dans la caverne. La courageufe & trop crédule Bradamante, ajoutant foi au difcours de Pinabel, réfolut de fecourir la captive & chercha le moyen d'y parvenir. Elle coupe avec fon épée une longue branche d'orme, la plonge dans l'ouverture de l'antre, & s'y tenant fufpendue, prie le comte de la foutenir. Pinabel triomphant de la fimplicité de la guerrière, lui demanda alors avec un fouris moqueur, fi elle favoit bien fauter, & au même inftant il lâcha la branche, en ajoutant : puiffe ta race entière finir ici avec toi ! Son horrible deffein n'eut point le fuccès qu'il en attendoit. La branche qui étoit longue & forte fe rompit, mais foutint affez Bradamante pour lui fauver la vie. Elle refta feulement évanouis quelques inftans, comme je le raconterai dans le Chant qui fuit.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT III.

O QUI égalera la nobleſſe de ma voix à la nobleſſe de mon ſujet! ô qui prêtera des aîles à mes vers pour qu'ils atteignent la hauteur de mes penſées! C'eſt maintenant qu'il faut à ma Muſe une fureur plus poëtique. Ce Chant appartient tout entier à mon prince : j'y célèbre ſon origine & ſes ayeux. O Soleil, ô flambeau de la terre, entre toutes les races que le ciel a produites pour gouverner le monde, jamais tu n'en vis de ſi grande & dans la guerre & dans la paix; & tout le tems que le ciel tournera ſur ſes poles tu n'en verras point dont la gloire & la nobleſſe ſe perpétueront avec autant d'éclat, ſi toutefois la lumière prophétique qui m'éclaire n'eſt point menſongère. Mais, ô Apollon, ô mon maître, pour que je chante dignement cette race illuſtre, échange ma lyre contre celle dont tu te ſervis autrefois pour conſacrer la victoire du monarque des cieux, après qu'il eut réprimé l'audacieuſe fureur des géants; donne-moi ton burin que j'imprime à la

pierre durable les beaux ſujets que je veux éterniſer. Cependant je vais dégroſſir mon ouvrage ; peut-être qu'un jour mon travail & mes ſoins parviendront à le perfectionner.

Mais revenons à celui que ni ſa cuiraſſe ni ſon bouclier ne rendront point invulnérable ; je parle de Pinabel, qui s'étoit flatté du vain eſpoir de faire périr Bradamante. Ne doutant point que cette vaillante pucelle n'eût trouvé la mort au fond du précipice, ſoudain il abandonne ces bords ſouillés par lui ; & le viſage tout couvert de la pâleur du crime, il monte à cheval. Maîtriſé par ſon habitude au mal, il emmène avec lui le courſier de la guerrière. Laiſſons pour un tems le perfide Mayençois ; & tandis que lui-même il court au-devant de ſa perte, revenons à cette belle Bradamante qui, victime d'une lâche trahiſon, faillit trouver à la fois & la mort & la ſépulture.

A peine elle s'eſt relevée, toute étourdie de ſa chute, qu'elle marche vers l'entrée de la ſeconde grotte. Celle-ci eſt de forme quarrée & plus ſpatieuſe que la premiere : elle a l'aſpect d'un temple auguſte. Au centre, une colonnade d'albâtre artiſtement travaillée ſoutient un ſuperbe autel,



J. M. Moreau le J.e del. N. De Launay Sculp.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

au-devant duquel brûle une lampe, dont la vive lumière éclaire les deux grottes. La guerrière, pénétrée de respect pour ce lieu saint, se prosterne aussitôt, & tandis qu'elle adresse au ciel ses ferventes prières, une porte s'ouvre près d'elle avec bruit, & laisse paroître une femme sans ceinture, les pieds nuds & les cheveux épars. Elle salue la guerrière, & l'appellant par son nom: Généreuse Bradamante, lui dit-elle, apprends que ce n'est point sans un ordre du ciel que tu es ici. Depuis long-tems l'esprit prophétique de Merlin m'a prédit que tu viendrois par une voie extraordinaire visiter son tombeau: & je t'attendois en ce séjour pour te révéler ce que les dieux ont ordonné de toi. C'est ici l'ancienne & célèbre grotte que fit tailler le sage Magicien; c'est ici qu'il fut trompé par l'artificieuse Dame du Lac, comme peut-être tu l'as ouï raconter. Voici la tombe où ses ossemens reposent; il y descendit vivant pour complaire à sa maîtresse, & la mort l'y vint frapper. Bien qu'il ne vive plus, son ame n'est point séparée de son corps; elle y restera constamment unie jusqu'au jour où le son de la trompette fatale l'enlevera de ce monument, pour être admis dans

les cieux ou pour en être banni, selon le bien ou le mal qu'il aura fait. Il conserve encore l'usage de sa voix, & tu l'entendras distinctement sortir de dessous ce marbre; car il répond à toutes les questions qu'on lui fait & sur le passé & sur l'avenir. Bien des jours se sont écoulés depuis que j'habite ces lieux, où je suis venue de très-loin pour consulter l'enchanteur sur un point important. Depuis plus d'un mois j'en serois partie, si le desir de t'y voir ne m'y avoit retenue; Merlin, dont les prédictions ne m'ont jamais trompée, ayant fixé ton arrivée à ce jour.

Bradamante, étonnée de ce qu'elle entend, prête à Mélisse une oreille attentive. Tant de merveilles dont elle est frappée lui font douter si c'est un songe ou une réalité. Enfin, baissant les yeux avec modestie, comme il sied à la pudeur: Par où ai-je donc mérité, répond-elle, que les prophètes daignent annoncer mon arrivée? L'ame remplie cependant d'une douce joie, causée par une aventure si extraordinaire, elle suit les pas de Mélisse, qui la conduit à la tombe où sont enfermés & l'esprit & les ossemens de Merlin. Cette sépulture est composée d'une pierre dure & polie, qui

répand un éclat pareil à celui du feu. La grotte, privée des rayons du soleil, n'emprunte la lumière qui l'éclaire, que de ce monument, soit que certains marbres aient la propriété de faire mouvoir les ombres comme des étincelles, ou, ce qui me paroît plus vraisemblable, que ce soit l'effet des charmes & des caractères constellés, gravés sur la tombe. Quoi qu'il en soit, à la faveur de cette clarté on découvroit des chefs-d'œuvre de peinture & de sculpture, ornemens de cette vénérable enceinte.

Sitôt que Bradamante eût mis le pied sur le seuil de la porte, le magicien, d'une voix claire & distincte, lui fit entendre ces mots: Noble & vertueuse fille, puisse la fortune seconder tes desirs! de toi sortira une postérité nombreuse, honneur de l'Italie & du monde entier. Le sang Troyen si illustre par son antiquité, réunissant en toi ses deux branches, fera la gloire & les délices de la terre. L'Indus, le Tage, le Nil, le Danube & tous les peuples qui habitent sous l'un & l'autre pole verront tes neveux revêtus des titres les plus augustes, de celui même d'Empereur. De toi naîtront de grands capitaines & de vaillans chevaliers qui,

par leur ſageſſe & leurs exploits nombreux, feront recouvrer à l'Italie ſon antique honneur & les armes invincibles qu'elle portoit autrefois. Là règneront des princes dont le gouvernement équitable ramenera les beaux ſiècles d'Auguſte & de Numa. Pour exécuter les décrets des cieux, pourſuis donc, pourſuis courageuſement ton grand projet; va briſer les chaînes de Roger qui t'eſt deſtiné pour époux, & ne doute point que ſon infâme raviſſeur ne ſuccombe ſous tes premiers efforts. Alors ſe tut Merlin, laiſſant à la magicienne le loiſir de montrer à Bradamante chacun de ſes deſcendans. Déja Méliſſe a convoqué (ſoit de l'enfer ou de quelqu'autre demeure, car je l'ignore) une nombreuſe troupe d'eſprits; déja ils ſont raſſemblés en un même lieu. Une grande diverſité règne & dans leurs habits & dans tous leurs traits. Méliſſe fait entrer la guerrière dans la première grotte, où elle a tracé, pour la recevoir, un cercle ſurmonté d'un autre taliſman de forme pentagone, aſyle ſûr contre la malignité des eſprits. Elle ordonne à Bradamante de tout obſerver en ſilence; puis elle ouvre un livre & conjure les démons. Soudain apparoît une multitude d'om-

bres qui, se rangeant autour du cercle, essayent d'y pénétrer; mais l'entrée leur en est interdite, de même que s'il étoit entouré d'une épaisse muraille ou d'un large fossé. Après avoir tourné par trois fois autour du cercle, les ombres entrèrent sous cette voûte, dépôt sacré des ossemens du grand prophète.

Si j'entreprenois, dit la magicienne à Bradamante, de te faire connoître les noms & les hauts faits de tous les personnages que mon pouvoir rassemble ici, même avant leur naissance, une nuit ne me suffiroit pas. Je te parlerai donc seulement de quelques-uns d'entr'eux, selon que le tems & la circonstance me le permettront. Celui qui le premier frappe tes yeux, & qui te ressemble par son air noble & son regard doux & riant, naîtra de Roger & de toi: il sera le chef de ta race en Italie; il fertilisera la terre du sang de la maison de Poitiers, & vengera la mort de son père, inhumainement trahi par elle. Sa valeur, en renversant de son trône le roi des Lombards, élevera les maisons d'Este & de Châlons au rang des monarques. Celui qui le suit est son petit-fils Ubert, la gloire des armes italiennes

& l'appui de l'église, contre les efforts des Barbares. Vois Albert, cet invincible capitaine qui doit orner tant de temples de trophées guerriers. Son fils Hugues l'accompagne : c'eſt lui qui fera la conquête du Milanois & arborera les couleuvres. Azon, qui le ſuit, règnera ſur les Iſubriens, à la mort de ſon frère. Albert, qui vient après, chaſſera, par ſa prudence & la ſageſſe de ſes conſeils, Berenger & ſon fils d'Italie, & méritera que l'empereur Othon l'appelle au lit d'Alde ſa fille. Voici un autre Hugues : ô brillante ſucceſſion de héros, dont la valeur ne le cède point à celle du chef! cet Hugues réprimera l'orgueil des ſuperbes Romains; il affranchira le troiſième Othon & le ſouverain Pontife que l'inſolence de Rome tenoit étroitement aſſiégés. Conſidère Foulques, qui, après avoir cédé à ſon frère tous ſes états, en Italie, va chez les Germains prendre poſſeſſion d'un grand duché. Héritier par ſa mère d'une des branches de la maiſon de Saxe, il en recueille les biens, & ſa poſtérité lui fait recouvrer ſa première grandeur. Celui qui s'avance vers nous eſt le ſecond Azon, plus ami de la galanterie que des combats. Il eſt au milieu de ſes deux fils Ber-

told & Albertas. Le premier triomphera de Henri II. & fera voir à la cité de Parme toutes ses campagnes rougies du sang des Germains ; l'autre deviendra l'époux de la chaste & pieuse comtesse Matilde, dont il aura mérité la main & par sa vertu & par sa vaillance. A l'honneur d'épouser la nièce de Henri I. sera joint l'important domaine d'une moitié de l'Italie. Voilà le fils de Bertold, ton cher Renaud, à qui est réservée la suprême gloire d'arracher le patrimoine de S. Pierre aux mains impies de Frédéric Barberousse. Vois-tu bien encore cet autre Azon qui règnera sur Vérone & son territoire ? le quatrième Othon & le second Honoré le couronneront marquis d'Ancone. Je ne finirois point si je voulois te désigner en particulier tous les héros de ton sang qui doivent arborer l'étendard de la foi, & sur-tout, si j'entreprenois de te raconter les glorieux combats qu'ils soutiendront pour les saints Pontifes. Tes yeux apperçoivent sans doute Obizon, le second Foulques, d'autres Azons, d'autres Hugues, les deux Henris père & fils & deux Guelphes, dont l'un subjuguera l'Ombrie & vêtira le manteau des ducs de Spolette. Voilà le cinquième Azon, ajouta Mé-

liſſe, qui fermera les plaies de l'Italie & changera ſes cris de douleur en cris d'allégreſſe. Par lui ſera mis en déroute, fait captif & détruit Ezelin, le barbare Ezelin que l'on crut avoir été conçu du ſang des Démons. Oppreſſeur de ſes ſujets, deſſtructeur de l'Auſonie entière, comparés à lui, Sylla, Marius, Antoine, Néron, Caligula ſeront réputés pacifiques & débonnaires. Ce même Azon renverſera la puiſſance de Frédéric II. Son ſceptre plus équitable & plus doux gouvernera le beau pays, arroſé par ce fleuve célèbre, où ſur ſa lyre plaintive Apollon pleura jadis la perte de ſon fils, inhabile à conduire le char du Soleil, où les Héliades virent leurs pleurs changés en ambre, & où Cygnus revêtit ſon blanc plumage. Ces riches poſſeſſions feront la récompenſe de mille importans ſervices qu'il aura rendus au Saint Siége. Mais je n'oublierai pas Aldobrandin ſon frère, lui, qui défendra le Pontife de l'Egliſe contre les efforts du quatrième Othon, chef de l'armée des Gibelins, qu'il a campée aux portes du Capitole. Déja il eſt maître de l'Ombrie, du Picentin & de tous les environs de Rome. Aldobrandin a beſoin de richeſſes pour le repouſſer : il en puiſe dans les coffres de Florence, &

donne à cette ville son frère en ôtage, le bien le plus cher qu'il puisse confier. Il tourne contre les Germains ses armes victorieuses, les taille en pièces, châtie les comtes de Célano & rétablit l'Eglise sur son trône. Ce héros perdra la vie à la fleur de ses ans, laissant à son frère Azon la suprême puissance sur Ancone, Pisaure & toutes les villes situées entre la mer & l'Apennin, entre Izaure & Tarente. Il lui laissera un héritage plus précieux encore, sa valeur, sa bonne foi, en un mot ses vertus, préférables à tous les biens d'ici-bas. La fortune enlève ou dispense ceux-ci à son gré; mais la vertu, la vertu seule est indépendante des caprices du sort. Considère Renaud; sa valeur ne le céderoit point à celle d'Azon son père, si l'implacable mort, jalouse de la gloire de cette illustre race, ne tranchoit si-tôt le fil de ses jours. Naples en gémira long-tems, & ses plaintes retentiront jusques aux lieux où son père sera pour lors en ôtage. Tu vois Obizon; bien jeune encore, les peuples l'assièront au trône de son ayeul, & l'agréable Reggio & la fière Modène se rangeront sous ses drapeaux. Son courage sera tel, que les nations, d'une voix unanime, le proclameront

leur chef. Le sixième Azon qui s'offre à tes yeux, est l'un de ses fils. Les chrétiens croisés lui confieront l'eur étendard; Charles II. roi de Sicile lui donnera sa fille, & par elle il deviendra duc d'Adria. Mais dans ce grouppe auguste des plus illustres princes de ton sang, remarque entr'autres Obizon, Aldobrandin, Nicolas le boîteux & surtout Albert dont la clémence & la bonté dirigeront toutes les démarches. Pour ne te pas retenir ici trop longtems, je ne te dirai point comment ils soumettront Faënza à leur puissance, ni avec quel courage ils dompteront Adria, Adria qui a eu la gloire de faire porter son nom aux flots indomptés de la mer Adriatique; de même que chez les Grecs, les roses ont donné le leur au pays qui en est si fertile; de même qu'a tiré le sien, cette ville située entre les périlleuses bouches du Pô, & dont les habitans souhaitent de continuelles tempêtes, afin que leurs marais se remplissent du poisson que les flots débordés y entraînent. Je ne te parlerai point non plus d'Argenta, de Lugo, ni de mille autres forteresses ou villes très-peuplées, dont tes neveux accroîtront leur souverain domaine. Tes regards distinguent-ils Nicolas, lui

qui dès ſa plus tendre enfance s'entendra proclamer ſouverain d'un peuple nombreux ? Vois comme il fait rentrer ſous ſon obéiſſance Tidée qui avoit ſoulevé ſes habitans contre lui ; vois comme ſon application à l'exercice des combats le mettra de bonne heure au-deſſus des plus braves guerriers de ſon tems. Il fera tourner contre eux-mêmes les odieux complots que ſes rebelles ſujets avoient formé contre lui ; & ſon habileté à démêler toutes les ruſes de la guerre ſera funeſte à ceux qui eſſayeront de le tromper. Le troiſième Othon, cruel tyran de Parme & de Reggio, eſſayera trop tard de ſe ſouſtraire à la valeur de ce fier chevalier, qui le dépouillera à la fois & de ſes états & de la vie.

La domination de tes fils croîtra de jour en jour ; jamais aggreſſeurs, mais toujours prêts à ſe défendre, nul d'entr'eux ne s'écartera du vrai chemin de la gloire. Auſſi le maître du monde n'a point preſcrit de bornes à ta poſtérité, & ſon éclat aura la durée des ſaiſons. Voilà Lionel ; voilà le fameux Borſo, le premier duc de Ferrare & l'honneur de ſon ſiècle. Aſſis ſur un trône de paix, ſes provinces brilleront de plus de triomphes que n'en

procure ailleurs la victoire. Il enchaînera la Fureur, emprisonnera le dieu de la guerre & mettra tout son bonheur dans le bonheur de ses sujets. Maintenant c'est Hercule qui s'avance; son pied à demi-brûlé & sa marche lente & débile semblent reprocher à ses voisins l'injuste guerre qu'ils lui ont faite, à lui qui, d'un coup-d'œil, avoit arrêté, près de Budrio, tout leur camp en déroute. Je ne sais si ce prince acquerra plus de gloire dans la guerre que dans la paix; mais les peuples de la Pouille, de la Calabre & de la Lucanie conserveront long-tems le souvenir de la victoire qu'il remportera, dans un combat singulier, sur le roi des Catalans. Ses exploits lui mériteront le sur-nom d'invincible, & les états que trente années plutôt il auroit dû posséder. Jamais pays ne recevra de plus signalés bienfaits de son prince que les Ferrarois n'en recevront d'Hercule; non pour avoir changé leurs marais en campagnes fertiles; non pour avoir ceint leurs villes de murailles, de fossés, en avoir étendu les limites & multiplié les habitans; non pour y avoir élevé des temples, des palais & les avoir embellies de places & de monumens publics; non pour les avoir défendus des griffes du lion auda-

cieux ; non pour les avoir maintenus dans les douceurs de la paix & du repos, alors que la torche des Français embrasoit toute l'Italie ; non encore pour les avoir affranchis de toute espèce de tribut, non : le plus grand de ses bienfaits sera de leur avoir laissé son illustre postérité pour les gouverner, Alphonse le juste & le généreux Hyppolyte. Leur mutuelle tendresse fera revivre ce que l'antiquité raconte des Tyndarides, qui se privoient alternativement de la lumière, pour s'arracher l'un & l'autre aux ténèbres de la nuit éternelle. Les enfans d'Hercule feront plus encore ; car le frère s'exposera sans cesse à la mort pour son frère, sans espoir de recouvrer la vie. De cette union parfaite naîtront des loix, gage plus certain de la tranquillité des peuples, que si Vulcain lui-même eut fermé leurs villes d'un triple rempart d'acier. L'extrême bonté d'Alphonse & ses connoissances profondes feront croire qu'Astrée a quitté l'empire des cieux, pour venir habiter, parmi les hommes, un séjour où règnent tantôt les ardeurs des étés, tantôt les glaces des hivers. Il ne lui faudra pas moins de vaillance & de sagesse qu'à son père, pour résister, à la tête d'une armée peu

nombreuſe, d'un côté aux troupes Vénitiennes; & de l'autre à celles de ſa mère ou plutôt de ſa marâtre; puiſqu'elle aura pour lui les ſentimens dénaturés qu'eut jadis Médée pour les fils de Progné. Que ce ſoit la nuit ou le jour, que ce ſoit par terre ou par mer qu'Alphonſe mène ſes fidèles ſujets à l'ennemi, n'importe : il en reviendra toujours victorieux; & les peuples de la Romagne, ſes voiſins & jadis ſes alliés, ſe repentiront de leur inconſtance : il empourpra de leur ſang le pays qu'arroſent le Pô, le Santerne & le Zaniole. Dans ces mêmes lieux, les Eſpagnols ſoudoyés par le Pape, éprouveront auſſi ſa valeur; il reprendra ſur eux la Baſtia que peu auparavant ils lui avoient enlevée; & la mort qu'ils auront donné au gouverneur de cette place ſera vengée par la deſtruction de leur armée entière; défaite ſi générale qu'il ne ſurvivra pas un ſeul d'entr'eux pour en porter la nouvelle aux Romains. La ſageſſe de ſa conduite & l'effort de ſes armes lui mériteront tout l'honneur de cette victoire célèbre, remportée par les Français & ſur Jule & ſur l'Ibérie, aux campagnes de Ravenne. Là les courſiers henniſſans nageront dans le ſang des hommes; & il ne

ſe

ſe trouvera pas aſſez de vivans pour enterrer le nombre prodigieux d'Allemands, d'Eſpagnols, de Grecs, d'Italiens & de Français que le fer aura moiſſonnés.

Celui que tu vois revêtu de l'habit des Pontifes & dont la chevelure ſacrée eſt couverte d'un chapeau de pourpre, c'eſt le grand, le magnanime, le ſuperbe Hyppolite, cardinal de l'égliſe romaine, dont les vertus ſeront dignes d'être célébrées à jamais dans toutes les langues, chez tous les peuples & par la proſe & par les vers. Plaiſe au ciel équitable ſuſciter de ſon tems un Virgile, comme il fit au ſiècle d'Auguſte! Hyppolite embellira toute ſon illuſtre race, de même que l'aſtre du jour embellit toute la nature; & ſes ayeux & ſes fils pâliront devant lui, ainſi que la lune, les étoiles & tous les aſtres pâliſſent à la vue du ſoleil. Je le vois ſortir de Ferrare à la tête d'un petit nombre de fantaſſins, ſuivi d'un plus petit nombre encore de cavaliers; la triſteſſe eſt peinte dans tous ſes traits; mais bientôt je l'y vois rentrer joyeux & ſatisfait, ayant pour cortège vingt galères captives & mille autres bâtimens.

Les deux Sigifmonds paroiffent derrière lui; viennent enfuite les cinq fils d'Alphonfe. Ni les plus hautes montagnes, ni les mers les plus profondes ne pourront mettre obftacle au rapide vol de leur renommée. L'un d'entr'eux, Hercule II. époufera la fille du roi de France. Cet autre (car ils méritent tous d'être connus de toi), cet autre eft Hyppolite, qui ne brillera pas d'une moindre gloire que fon oncle. François eft le troifième. Les deux fuivants fe nomment Alphonfe. Mais je te le répète encore, pour te montrer ici tous les héros de ton fang, il me faudroit & des jours & des nuits entières. Permets donc que je me taife & que mon pouvoir congédie ces efprits. Bradamante y confent; la magicienne ferme fon livre; & les ombres, fe précipitant en foule dans la tombe de Merlin, difparoiffent auffitôt.

A peine il fut permis à la guerrière de fe faire entendre : qui font, dit-elle, ces deux perfonnages que j'ai vus entre Alphonfe & Hyppolite. La trifteffe étoit peinte dans leurs traits; ils marchoient les yeux baiffés, & leurs fréquens foupirs annonçoient une douleur profonde. Leurs frères

sembloient éviter leur approche. A cette question la magicienne, changeant tout à coup de visage, répandit un torrent de larmes : ô infortunés, s'écria-t-elle, combien vous seront funestes les conseils des méchans! ô digne & bienfaisante race d'Hercule, que rien ne puisse jamais porter atteinte à tes vertus! Les malheureux sont issus de ton sang; que la pitié l'emporte donc sur la justice. Mélisse s'adressant ensuite à Bradamante, lui dit à voix basse : je ne m'étendrai point davantage sur cette aventure; j'éviterai d'employer ces derniers momens à troubler la paix de ton ame. Si-tôt que blanchiront les portes de l'Orient, nous prendrons ensemble le chemin qui mène au château d'acier où Roger est détenu. Mes pas guideront les tiens dans l'étendue de l'épaisse forêt; & dès que nous l'aurons franchie je t'indiquerai si bien la voie que tu dois suivre, que tu ne pourras t'y méprendre. La courageuse guerrière passa le reste de la nuit dans cette grotte, occupée à discourir avec l'esprit de Merlin, qui la pressoit à son tour d'aller briser les chaînes de son amant.

A peine le flambeau du soleil eut éclairé les cieux, que Bradamante abandonna cette demeure

fouterraine, fuivant avec Méliffe une route obfcure & ténébreufe. Bientôt elles fe trouvèrent dans un fentier rocailleux, entouré de toutes parts de roches inacceffibles. Tout le jour ne fut employé qu'à franchir des torrens & des précipices. Pour adoucir les travaux de cette marche pénible, elles s'entretenoient gayement de différens objets, & fur-tout de l'adreffe & des rufes que Bradamante devoit mettre en ufage, pour recouvrer fon Roger. Quand bien même, difoit Méliffe, tu ferois douée d'un courage égal à celui de Mars ou de Pallas, quand bien même tu aurois à ta folde plus d'efcadrons que n'en forment les armées réunies de Charlemagne & d'Agramant, tout cela ne te fuffiroit point pour vaincre l'enchanteur que tu vas attaquer. Outre que fon fort eft fitué fur une roche à perte de vue, outre qu'il eft ceint d'un rempart d'acier, outre qu'il combat fur un cheval dreffé à bondir, à galopper au milieu des airs, fon bras eft armé d'un redoutable bouclier, dont l'éclat, en éblouiffant les yeux, renverfe privé de fentiment celui qui en eft frappé. Pour éviter ce danger ne va pas combattre les yeux fermés; car alors tu ne por-

terois aucun coup, & tu n'en échapperois aucun. Il n'eſt qu'un ſeul moyen pour te préſerver de ce péril, & des autres charmes que l'enchanteur pourroit mettre en uſage contre toi ; il n'en eſt qu'un ſeul, & le voici. Agramant a confié à l'un de ſes officiers, nommé Brunel, un anneau qui fut dérobé jadis dans les Indes à une reine, & dont la vertu détruit tous les enchantemens. Ce Brunel, non moins adroit, non moins ſubtil, non moins brigand que le raviſſeur de ton Roger, n'eſt pas loin d'ici. Le roi, ſon maître, pénétré d'eſtime pour ton amant, qu'il veut arracher à ſa priſon, a confié ce puiſſant anneau à Brunel, qui s'eſt vanté d'accomplir ce grand projet. Toutefois, afin que le jeune chevalier ne doive qu'à toi ſeule le bonheur de ſa liberté, écoute moi : Tu ſuivras pendant trois jours entiers le rivage de la mer, que tes yeux découvriront bientôt. Sur la fin du troiſième jour, le poſſeſſeur de l'anneau & toi, Bradamante, arriverés à la même hôtellerie. Tu le reconoîtras ſans peine à ce portrait. Il a tout au plus trois pieds de haut. Ses traits ſont tous raſſemblés ; il porte des cheveux noirs & crépus, une longue barbe, des ſourcils épais ; il a

une peau basanée, un visage pâle, de gros yeux, le regard louche & le nez écrasé; enfin pour ne rien omettre, il est vêtu d'un habit étroit & court, à la manière des couriers. Vous parlerez ensemble d'enchantemens, & tu témoigneras un extrême desir d'en venir aux mains avec l'enchanteur; mais, sur tout, garde-toi de ne lui rien faire pressentir du magique anneau. Lui-même s'offrira d'être ton guide & de t'accompagner au château d'acier. Tu le suivras à quelque distance, & si-tôt que tes regards auront apperçu la roche fatale, avance sur ton guide, arrache-lui la vie, & que nulle pitié ne retarde l'exécution du conseil que mon amitié te donne. Je te préviens que s'il devine ta pensée, s'il a le loisir de porter à sa bouche l'anneau sacré, c'en est fait, il disparoîtra soudain à tes yeux.

En parlant ainsi, elles arrivèrent, près de Bordeaux, sur les bords de la mer, à l'endroit où la Garonne précipite dans la mer ses flots écumeux. Si-tôt que, les larmes aux yeux, elles eurent pris congé l'une de l'autre, Bradamante pressée de délivrer son amant, dompte le sommeil & marche sans relâche jusqu'à l'hôtellerie où Brunel l'a déjà

devancée. Elle le voit à peine qu'elle le reconnoît, tant ſon image eſt profondément gravée dans ſa mémoire. Cependant elle s'approche ; elle lui demande d'où il vient, où il va. Brunel ne répond que par des menſonges : & la guerrière prévenue, de mentir tout auſſi-bien que lui. Elle diſſimule & ſon nom & ſa famille & ſon pays & ſon ſexe & ſa religion. Sans perdre de vue le larron, elle le tient à une certaine diſtance, de crainte de quelque ſubtilité. Ils s'entretenoient enſemble, & voilà qu'une grande rumeur vint frapper leurs oreilles. Repoſons-nous un inſtant, mon cher Lecteur, & puis je t'en dirai le ſujet.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT IV.

Le menſonge eſt un mal ſans doute. Sans doute il décèle une ame vile, & cependant c'eſt par lui qu'on s'arrache quelquefois à la douleur, à l'infortune, à la mort même; car il s'en faut bien qu'en ce monde, par-tout enveloppé d'épaiſſes ténèbres, nous n'ayons à commercer qu'avec des amis. Heureux, heureux cent fois le mortel qui, dans toute ſa vie, en peut rencontrer un ſeul digne d'être le confident de ſes plus ſecrettes penſées! Or que fera maintenant l'amante de Roger, avec ce Brunel, le plus fourbe, le plus diſſimulé des ſcélérats, tel en un mot que Méliſſe l'a dépeint? Bradamante diſſimule auſſi.

Elle obſervoit de près les mains ſubtiles de l'adroit fripon, quand un bruit ſoudain frappa ſes oreilles. O ciel! ô mère divine! qu'entends-je, s'écria la guerrière? & la voilà déja au lieu d'où part la rumeur. L'hôte & tous ceux de ſa maiſon étoient les uns aux fenêtres, les autres à la porte, les yeux levés au ciel, comme pour obſerver une

éclipſe ou le paſſage d'une comète. La pucelle alors fut témoin d'une merveille difficile à croire; elle vit paſſer dans les airs un grand courſier aîlé, qui portoit un chevalier armé de toutes pièces. Il étendoit des aîles immenſes peintes de diverſes couleurs, & l'armure du guerrier étoit d'un acier étincelant. Ils dirigeoient leur courſe vers le ponent, où bientôt la hauteur des monts voiſins les déroba aux regards des curieux. C'eſt, racontoit l'hôte à Bradamante, c'eſt un magicien qui fait ſouvent le même voyage, ſe tenant tantôt plus près, tantôt plus éloigné de nous; car ſon vol quelquefois ne fait qu'effleurer la terre, & quelquefois va ſe perdre dans les nues. Toutes les beautés de cette contrée qu'il peut ſurprendre, deviennent ſa proie; & il leur eſt tellement redoutable, qu'il n'eſt plus une ſeule de nos jolies femmes ou de celles qui ſe piquent de l'être, qui s'expoſe à ſortir de chez elle. Il occupe dans les Pyrénées, pourſuivoit l'hôte, un château magique formé d'un acier ſi pur & ſi brillant qu'il n'en eſt point au monde de ſi beau. Déja pluſieurs chevaliers y ſont allés; mais aucun ne peut ſe vanter d'en être revenu: & il eſt bien à craindre, ſei-

gneur, qu'ils n'y aient trouvé ou l'esclavage ou la mort.

Bradamante écoutoit ce discours avec une secrette joie, espérant qu'à l'aide de l'anneau, l'enchanteur & son palais seroient bientôt détruits par elle. Je ne puis, dit-elle à l'hôte, résister plus longtems au desir qui me presse d'aller combattre ce magicien : vîte qu'on me donne un guide : & je pars. Tu n'en manqueras point, répond aussitôt Brunel : je t'en servirai moi-même. Je porte la route tracée avec moi & certaine chose encore qui te fera trouver quelqu'agrément à ma société. Brunel entendoit parler de son anneau ; mais il n'en voulut pas dire davantage de peur de s'exprimer trop clairement. Je serai charmée, reprit Bradamante, de voyager avec toi, voulant dire qu'elle croyoit avoir trouvé l'occasion de le dépouiller de l'anneau ; enfin elle dit au Sarrasin tout ce qui pouvoit servir à son projet, & elle tut tout ce qui pouvoit lui nuire. Leur hôte avoit un bon cheval également propre à combattre & à voyager. Bradamante l'achete & part avec Brunel, à la clarté de l'aube renaissante. Elle chemine à travers une vallée étroite, son compagnon la devan-

çant tantôt, tantôt marchant après elle. De montagnes en montagnes, de forêts en forêts ils atteignent enfin la hauteur des Pyrénées, monts sourcilleux, d'où l'œil se promène au loin & sur la France & sur l'Espagne, d'où l'on découvre à la fois & les flots de l'Océan & les flots de la Méditerranée; de même qu'au sommet de l'Apennin, sur la route de Camaldoli, s'offre aux regards du voyageur le magnifique tableau de la mer Adriatique & de celle de Toscane. De-là, par une route étroite, rocailleuse & pénible l'on descend en une vallée profonde où s'élève une roche énorme dont le superbe faîte, revêtu d'une muraille d'acier, avoisine les cieux & laisse bien loin au-dessous d'elle les hauteurs qui l'environnent. Quiconque est sans aîles ne sçauroit y atteindre. Le voilà, dit Brunel, le voilà ce château redoutable où sont détenus par le magicien tant de dames & de chevaliers. Ce rocher a quatre angles est tel, qu'il paroit coupé à plomb; l'œil ne découvre ni sentier ni degré par où l'on puisse gagner sa hauteur; aussi ne peut-il être que le séjour d'un animal aîlé. Bradamante jugea qu'enfin le moment étoit venu d'arracher au Sarrasin & l'anneau & la

vie. Mais sa noblesse dédaignant de tremper ses mains dans le sang d'un homme si méprisable & sans armes, alors sur-tout qu'elle peut se rendre maitresse du talisman, sans donner la mort à celui qui le possède, elle le saisit au moment qu'il y pense le moins, lui arrache son anneau du doigt, & l'enchaîne à un fort peuplier. Les soupirs, les pleurs, les cris de Brunel ne l'émeuvent point. Elle s'éloigne, descend la montagne au petit pas de son coursier & parvient au pied du château. Par le son du cor & d'une voix menaçante elle appelle le magicien au combat. Celui-ci l'entend, sort & paroît bientôt au milieu des airs, porté sur son coursier aîlé, qui dirige son vol vers elle. Certaine de n'avoir rien à craindre de la part de son ennemi, on l'eut prise alors pour le plus formidable des guerriers. L'enchanteur n'avoit ni lance, ni épée, ni massue, rien en un mot qui put le faire redouter. Pour toute armure il portoit au bras gauche un bouclier couvert d'une étoffe de soie rouge ; & de la main droite il tenoit un livre dont la lecture produisoit d'étonnantes merveilles ; car tantôt il paroissoit avoir la lance en arrêt & venir fondre sur son adversaire ; tantôt il sembloit prêt

à le frapper : & tout cela n'étoit qu'un jeu fantaſtique. Toutefois ſon courſier n'étoit point imaginaire : une jument l'avoit engendré d'un griffon. Il tenoit de ſon père le plumage, les aîles, la tête & les pieds de devant; ſa mère lui avoit tranſmis le reſte : & c'eſt de ce monſtrueux aſſemblage qu'il avoit tiré ſon nom d'Hyppogriffe. De tels animaux ne ſe trouvent que dans les monts Riphées, bien au-delà des mers glaciales; encore ils y ſont rares. L'enchanteur l'ayant attiré de ces lointains climats, par la force de ſes charmes, avoit employé un mois entier de peines & de ſoins à le dreſſer; au bout de ce tems il l'enchaîna par le mors, lui fit porter la ſelle, le monta lui-même & lui donna l'habitude de galopper ſur la terre, de voler dans les airs & de tourner de tous côtés au gré de ſes deſirs. Le courſier qui portoit l'enchanteur n'étoit donc point fantaſtique; mais tout le reſte étoit illuſoire, & Bradamante s'y ſeroit trompée ſans le ſecours de ſon merveilleux anneau. Cependant elle frappe l'air de coups redoublés, pique ſon cheval, le pouſſe à droite, à gauche, ſe débat, s'eſcrime, met pied à terre & ſe conforme en tout aux inſtructions de Méliſſe. L'en-

chanteur, ayant recours à son dernier charme qu'il croit irrésistible, découvre son bouclier dans l'espoir que le guerrier ébloui de son éclat couvrira bientôt l'arrêne de son corps immobile. Il n'avoit tenu qu'à lui de triompher ainsi de tous ses ennemis avant que d'en venir aux mains avec eux; mais il s'étoit amusé de leurs vains efforts & souvent avoit pris plaisir à leur voir manier avec adresse ou l'épée ou la lance; semblable à ce cauteleux animal, le chat, qui, d'abord badinant avec la souris qu'il vient de haper, d'un coup de dent lui donne la mort, sitôt que le jeu lui déplaît. En comparant le magicien au chat & ses adversaires à la souris, je parle de ses anciens combats; car aujourd'hui l'anneau a mis tout l'avantage du côté de Bradamante. Attentive aux divers mouvemens de son ennemi, elle évitoit de se laisser surprendre; mais à peine elle vit le bouclier découvert que, fermant les yeux, elle se laissa tomber aussitôt; non qu'elle fut éblouie du même éclat qui en avoit frappé tant d'autres; mais elle vouloit que l'enchanteur, trompé par cette ruse, descendit de son Hyppogriffe & s'approchât d'elle. En effet soudain qu'elle est sur le sable, le guerrier

pique ſon courſier ; & celui-ci, déployant en roue ſes larges aîles, vient fondre à côté d'elle. L'enchanteur met pied à terre, append ſon écu recouvert aux arçons de la ſelle & s'approche de Bradamante qui l'attendoit, comme le loup, tapi près de la bergerie, guette au paſſage l'innocent chevreau. Tout-à-coup elle ſe lève, le ſaiſit, le renverſe & lui arrachant les liens dont il s'étoit muni pour faire ſubir à la guerrière le ſort de ſes autres victimes, elle l'enchaîne lui-même ſans qu'il oppoſe la moindre réſiſtance. Que peut un foible vieillard contre un jeune & vaillant guerrier ? d'ailleurs le magicien avoit imprudemment oublié ſur le gazon le livre où réſidoit toute ſa force. Bradamante s'apprête donc à lui trancher la tête; déja ſon bras eſt levé pour le frapper; mais elle le laiſſe retomber tout-à-coup. Son œil en fixant ſon ennemi, n'apperçoit en lui qu'un vieillard morne, penſif, abattu, dont la barbe longue & blanche & les profondes rides annoncent un ſeptuagénaire. Ote-moi la vie, jeune homme, s'écria le vieillard plein de colère & de dépit, au nom des dieux, ôte-moi la vie. Mais autant il paroiſſoit deſirer la mort, autant Bradamante étoit éloignée

de le satisfaire. Cependant curieuse de savoir qui est cet enchanteur, à quel dessein il a construit ce château en un lieu si sauvage, & pourquoi il ne s'occupe qu'à troubler le repos de toute la contrée, elle l'interroge sur ces objets divers. Hélas! répond le vieillard en gémissant, nulle intention criminelle ne dirigea mon bras alors qu'il éleva cette superbe forteresse; ce n'est point pour goûter le plaisir barbare de la domination que j'y détiens des captifs: il faut rapporter tout ce que j'ai fait à ma tendresse pour un jeune chevalier, dont le ciel m'a découvert la destinée. Il doit se faire chrétien & mourir peu de tems après, victime d'une lâche trahison: j'ai voulu conserver ses jours: voilà mon crime, si toutefois c'en est un de contribuer à la conservation du plus intéressant, du plus aimable des hommes. Non, jamais l'astre du jour ne vit un chevalier plus accompli que Roger: c'est ainsi qu'il se nomme: je m'appelle Atlant; c'est moi qui ai pris soin de son enfance. Avide de gloire & commandé par son cruel destin, il est venu en France, à la suite d'Agramant. Comme c'est-là qu'il doit trouver la mort, je n'ai rien omis pour le soustraire au danger qui le menace,

lui qui m'eſt plus cher que s'il étoit mon propre fils. Avec lui ſont enfermés dans mon château plusieurs dames & chevaliers, à qui j'eſpérois te réunir, pour diſtraire Roger, prévenir l'ennui que lui denneroit ce ſéjour & l'envie qu'il pourroit avoir d'en ſortir. J'ai pourvu cette demeure de tout ce que l'on peut imaginer d'agréable, concerts harmonieux, élégantes parures, jeux ſéduiſans, mets délicats, tous ces plaiſirs du monde s'y trouvent en abondance. J'allois recueillir le fruit de mes ſoins prévoyans, quand tu es venu détruire tout mon ouvrage. Hélas! ſi ton ame eſt auſſi généreuſe que tes beaux yeux me l'annoncent, ceſſe de mettre obſtacle à mon louable projet. Tien, prends ce bouclier, ce cheval que j'ai dreſſé à voyager dans les airs, & laiſſe à ma diſpoſition tout ce qui eſt dans le château; ou bien, ſi tu le veux encore, tires-en un, deux de tes amis, même tous ceux que j'y tiens enfermés; pourvu toutefois que tu me laiſſe Roger, mon cher Roger. Mais ſi le deſſein en eſt pris, ſi tu veux me l'arracher, l'emmener en France, ah! je t'en conjure, commence par me donner la mort; auſſi bien je touche au terme de ma carrière.



C. Eisen del. *N. De Launay Sc.*



Ton éloquence eſt vaine, lui répond la pucelle; car c'eſt la liberté de Roger lui-même que j'exige. Quant à cet écu, à ce courſier, il n'eſt plus en ton pouvoir de les offrir, puiſqu'ils m'appartiennent; d'ailleurs, ſi je les recevois en échange du chevalier, le marché ſeroit trop inégal. Tu n'as enfermé Roger, dis-tu, que pour le ſouſtraire à ſon malheureux deſtin; mais, ou tu ignores ce que le ciel a ordonné de lui, ou ſi tu le ſais, tu ne peux ignorer encore que tous les ſecrets de ton art ne peuvent rien contre l'arrêt du ſort. Eh! comment aurois-tu pu prévoir les malheurs d'un autre, toi, qui n'as pas prévu ceux qui te menaçoient? Envain tu me conjures de te donner la mort: va, un grand cœur n'a beſoin du ſecours de perſonne pour s'arracher une odieuſe vie. Mais avant que ton bras t'aſſaſſine, viens rendre à tous tes priſonniers la liberté que tu leur a ravie.

Ainſi parloit Bradamante, & cependant elle s'approchoit de la fatale roche, tenant l'enchanteur lié de ſes propres chaînes. Se méfiant d'elle-même, elle l'obſervoit de l'œil le plus attentif, bien qu'il parut décidé à lui obéir en tout. Ils arrivent enfin au pied du roc où paroit une étroite

ouverture, occupée par un petit escalier tournant qui les conduit à la porte du château. Atlant lève alors une pierre gravée de caractères & de figures extraordinaires ; paroissent tout-à-coup plusieurs vases d'où sort une épaisse fumée produite par un feu caché. Le magicien les brise, & soudain la montagne paroit déserte & sauvage, & l'on ne voit plus ni muraille, ni tour, ni même aucun vestige de ce qu'on avoit vu d'abord ; le magicien lui-même s'affranchit des mains de la guerrière, ainsi que la grive s'échappe souvent des filets du chasseur. Les dames & les chevaliers, libres de cette prison superbe, se trouvent au milieu de la campagne ; & plusieurs d'entr'eux en éprouvent des regrets. Parmi cette brillante troupe de captifs, on remarquoit sur-tout Gradasse & Sacripant, Prasilde & Irolde, deux vrais amis, dont le premier, soldat valeureux, étoit venu avec Renaud des confins de l'Orient. Enfin la belle Bradamante y trouva son cher Roger. A peine celui-ci l'eut reconnue qu'il l'accueillit comme un bien plus précieux que sa propre vie. Ce jeune chevalier aimoit éperdument sa maitresse depuis le jour fatal où, cédant à sa prière, elle se dépouilla du casque qui

la couvroit & reçut une blessure à la tête. Il seroit trop long de raconter comment & par qui ce coup lui fut porté & avec quel ardeur ils s'étoient vainement cherchés jusqu'au moment heureux où le sort venoit de les réunir. Maintenant qu'il la voit, qu'il est certain de lui devoir sa liberté, il ne cesse dans son transport de s'applaudir de son bonheur.

Ils cheminoient tous ensemble vers le vallon, théâtre de la victoire de Bradamante, quand l'hyppogriffe s'offrit à leurs regards, portant encore suspendu aux harçons de la selle le merveilleux bouclier du magicien. La guerrière court à lui, veut saisir son frein; mais, évitant de se laisser approcher de trop près, le coursier prend un léger effort qui le porte non loin, vers le milieu du coteau. Bradamante le poursuit encore; & celui-ci de s'envoler à plus ou moins de distance; semblable à la corneille qui, volant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, trompe & fatigue le chien qui la suit. Cependant Roger, Gradasse, Sacripant & les autres chevaliers se placent séparément aux lieux où ils s'attendent que l'hyppogriffe viendra s'arrêter. Mais l'adroit animal les ayant ainsi dispersés, les uns sur la hauteur du rocher, les

autres dans la profondeur du vallon, vient ſe po-ſer à la portée de Roger : c'eſt une nouvelle ruſe d'Atlant pour arracher ce jeune chevalier au péril dont ſa tête eſt menacée, en le tranſportant loin des climats Européens. Roger ſaiſit par les rênes le courſier aîlé & s'efforce vainement de s'en faire ſuivre : l'indocile oiſeau s'obſtine à ne point avan-cer ; & le jeune guerrier quittant la ſelle de Fron-tin, ſon cheval, s'élance légèrement ſur celle de l'hyppogriffe. A coups d'éperons il excite encore l'ardeur naturelle de ce fier animal qui, après avoir galoppé quelques inſtans, s'appuie ſur ſes pieds de derrière, étend ſes aîles & s'élance vers les nues. Le faucon que ſon maître déchappe-ronne, pour lui montrer l'oiſeau qu'il doit pour-ſuivre, s'élève dans les airs avec moins de rapidité. Bradamante ſaiſie d'effroi à la vue du danger où eſt expoſé ſon amant, perdu loin d'elle dans les airs, tombe dans une morne ſtupeur & n'en revient que longtems après. Elle craint pour Roger le ſort de Ganimède, qui fut arraché au ſéjour de ſes pères pour être tranſporté dans les cieux : Roger en effet n'eſt ni moins beau ni moins intéreſſant que le jeune prince Troyen. Les yeux de la guer-

rière le fuivent auffi loin que fa vue peut s'étendre ; & quand fes regards ne le peuvent plus fuivre , fon cœur agité , gros de foupirs ne ceffe point de l'accompagner. Tandis qu'elle exhale fa douleur en plaintes inutiles, elle apperçoit Frontin. Elle ne laiffera point un fi bon courfier expofé à devenir la proie du premier qui s'empareroit de lui. Elle l'emmène avec elle, réfolue de le garder à fon maître, qu'elle ne défefpère point de revoir encore.

Cependant l'Hyppogriffe s'élève toujours davantage, fans que Roger puiffe feulement modérer le rapide vol de cet oifeau. Déja le chevalièr voit au-deffous de lui les plus hautes montagnes ; déja fon œil ne diftingue plus les monts d'avec les plaines ; & ceux qui l'obfervent ne le voient plus lui-même que comme un point, perdu dans l'immenfité des régions céleftes. Toutefois le courfier qui le porte tourne fon vol du côté où le foleil fe plonge dans les flots de l'Océan, & fa courfe n'eft pas moins prompte que celle d'un vaiffeau bien enduit, coulant fur l'onde, pouffé par des vents favorables. Laiffons-le voler : fon voyage fera heureux. Nous, revenons au Paladin Renaud.

Pendant deux jours & deux nuits en butte à l'orage & au soufle des aquilons fougueux, il courut au loin les mers, porté du couchant à l'ourse & de l'ourse au couchant; enfin la tempête le jetta en Ecosse, sur une plage voisine de la forêt Calidonienne, où retentit souvent le bruit des armes sous l'ombre épaisse des antiques chênes. C'est-là que des deux Bretagnes, des provinces voisines & des empires éloignés, de la France, de la Norvège & de l'Allemagne se rendent en foule les chevaliers les plus renommés. Malheur au guerrier qui approche ce théâtre de la gloire, s'il n'est doué d'un mâle courage; car en y cherchant l'honneur, souvent on y trouve la mort. Tristan, Lancelot, Galas, Artus, Gauvain & plusieurs autres fameux chevaliers de l'ancienne & de la nouvelle Table Ronde ont rendu cette contrée célèbre par leurs exploits. On y voit encore de superbes trophées, augustes monumens des victoires qu'ils y ont remportées. Renaud s'arme de toutes pièces, commande au pilote de l'aller attendre au port de Barwick, monte sur son Bayard & le pousse dans l'épaisseur de la forêt. Sans écuyer, sans aucun cortège, il pénètre toujours plus avant, tantôt par

par un chemin, tantôt par un autre, préférant toujours celui où il croit rencontrer les plus étranges aventures. Cependant il parvint dès le premier jour aux portes d'une riche abbaye, dont une partie des biens étoit consacrée à recevoir avec distinction les dames & les chevaliers que le hasard y conduisoit. Renaud y fut honorablement accueilli & de l'abbé & des moines; & si-tôt que par un mets délicat il eut réparé ses forces affoiblies, il s'informa de ses hôtes comment un chevalier avide de signaler son courage en pouvoit trouver l'occasion. Les moines lui répondirent qu'en parcourant les déserts sauvages de la forêt, mille étranges aventures s'offriroient à lui; mais que les effets de sa valeur y resteroient ensevelis dans un éternel oubli. Chevalier, poursuivirent-ils, cherche un théâtre plus digne de toi, de ta vaillance; que la renommée publie par-tout tes hauts-faits, & que ta gloire du moins soit proportionnée aux périls que tu auras surmontés. Jamais peut-être, jamais il ne s'est présenté ni dans l'ancienne ni dans la nouvelle chevalerie, une occasion semblable à celle qui s'offre en ce jour à ta noble ardeur. Une princesse, fille de notre roi,

demande du fecours, contre un baron, nommé Lurcain, qui s'efforce de lui ravir & l'honneur & la lumière. Ce Lurcain excité par la haine, s'eſt porté l'accuſateur de la princeſſe devant le roi ſon père, & dit l'avoir ſurpriſe au milieu de la nuit, aidant un de ſes amans à monter chez elle par un balcon. Or, nos loix condamnent la princeſſe au feu, ſi dans l'eſpace d'un mois (& ce terme eſt preſque révolu) il ne ſe préſente un chevalier qui contraigne l'accuſateur à ſe rétracter; car en Ecoſſe leur ſévérité décerne peine de mort contre toute femme, ſans exception, accuſée d'avoir départi ſes bienfaits à tout autre qu'à ſon époux, ſi toutefois quelque généreux guerrier ne ſe préſente, & ne prouve l'innocence de la dame, les armes à la main. Le monarque affligé du malheureux ſort de Genèvre, ſa fille, a fait publier dans tous ſes états que la main de la princeſſe & une riche dot feront le prix de celui qui pourra la juſtifier, pourvu qu'il ſoit gentilhomme. Mais encore une fois, ſi dans l'eſpace de trente jours nul défenſeur ne ſe préſente, ou bien s'il s'en préſente un & qu'il ſoit vaincu, c'en eſt fait de la princeſſe, elle perdra la vie au milieu des flammes. Une

pareille entreprise n'est-elle pas préférable au stérile honneur que tu vas chercher de forêts en forêts ? Outre la gloire immortelle qui t'attend, tu deviendras l'époux de la plus belle princesse qui soit depuis l'Indus jusques aux colonnes d'Hercule ; tu deviendras le possesseur d'un riche domaine, sur qui tu peux fonder l'espoir d'une vie douce & tranquille, & le favori d'un grand roi, s'il recouvre par tes généreux efforts l'honneur qu'il a presque perdu. D'ailleurs, comme chevalier, n'es-tu pas obligé à venger l'innocence outragée d'une dame réputée un modèle de sagesse ? Renaud garda un instant le silence, & puis : Quoi ! s'écria-t-il, chez vous une dame est condamnée à la mort pour avoir comblé les desirs de son amant ? que maudit soit celui qui fit une pareille loi & les sots qui s'y sont soumis ! Mais, c'est au contraire la cruelle qu'il faudroit punir & non la généreuse maitresse qui récompense les soins de son fidèle amant. Au reste, que Genèvre ait couronné les feux de celui qu'elle aime ou non, peu m'importe ; je lui donnerois même des louanges pour l'avoir fait, si elle a observé de cacher ses plaisirs dans l'ombre du mystère. Quoiqu'il en soit,

mon bras va s'armer pour la défendre. Vîte, un guide : que l'on me mène à Lurcain ; & Genèvre sera bientôt affranchie de toute crainte. Je ne soutiendrai point que l'accusation est fausse : je mentirois peut-être. Mais je dirai qu'il est affreux de punir une belle pour avoir comblé les vœux de son amant, & que la barbare loi établie parmi vous est l'ouvrage de l'injustice ; enfin qu'elle doit être proscrite & remplacée par un établissement plus sage. Si une ardeur mutuelle, un égal desir entraîne l'un & l'autre sexe aux doux plaisirs d'amour, pourquoi punir ou blâmer une femme d'avoir fait le bonheur d'un ou de deux amans, tandis qu'un homme s'énorgueillit du nombre de ses conquêtes ? Cette injustice est révoltante pour les dames ; & je ferai bien voir que cet abus a trop longtems subsisté.

Tous les moines applaudirent à l'opinion de Renaud & convinrent d'une voix unanime qu'un usage si défavorable aux belles avoit été établi par des insensés & que le prince, le pouvant détruire, le laissoit mal-à-propos subsister.

Sitôt que la clarté vermeille du nouveau jour eut tapissé l'Orient, Renaud prit ses armes, monta

ſur ſon Bayard & partit accompagné d'un écuyer de l'abbaye. Ils avoient fait pluſieurs milles dans les détours obſcurs du bois, quand la forêt retentit à leurs oreilles de longs gémiſſemens. Soudain ils piquent leurs courſiers & s'approchent d'une vallée d'où ſemblent naître les cris. Là ils apperçoivent une femme jeune & belle entre les mains de deux ſatellites. Ceux-ci, l'épée nue à la main ſembloient être ſur le point de lui arracher la vie; & l'intéreſſante victime tâchoit par ſes prières & ſes larmes de les attendrir & d'éloigner le coup fatal prêt à la frapper. Renaud la voit, court à elle & par ſes menaces met en fuite les barbares aſſaſſins de l'infortunée. Arrivé près d'elle, il lui demande par quelle énorme faute elle a mérité un ſi rude châtiment. Cependant, pour éviter de s'arrêter plus longtems, il la fait prendre en croupe à ſon écuyer & pourſuit ſa route. Plus il eſt à portée de l'obſerver, & plus il lui trouve de graces & de beauté, malgré l'effroi que lui avoit cauſé l'approche de la mort. Le paladin l'ayant interrogée une ſeconde fois ſur la cauſe de ſon infortune, elle lui répondit d'un ton modeſte ce que vous allez entendre.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

CHANT V.

DANS cette foule d'animaux pacifiques ou ſanguinaires dont la terre eſt peuplée, vit-on jamais le mâle faire la guerre à ſa compagne ? L'ourſe erre paiſiblement dans les forêts à côté de l'ours; la lionne repoſe près du lion; la louve vit en ſûreté avec le loup, & le taureau fougueux n'inſpire aucun effroi à la tendre geniſſe. Quel démon s'eſt donc emparé du cœur des hommes! La diſcorde règnera-t-elle toujours entre l'époux & l'épouſe? Pourquoi ces viſages pâles & livides, cette couche nuptiale trempée de larmes, quelquefois même baignée de ſang? Celui qui frappe une belle, outrage à la fois la nature & les cieux; mais celui qui, pour la détruire, employe ou le fer ou le poiſon, celui-là n'eſt point un homme, mais un eſprit infernal dans une enveloppe mortelle.

Tels étoient ſans doute les deux brigands mis en fuite par Renaud, au moment où ils alloient immoler l'infortunée victime. Nous l'avons laiſſée ſur le point de raconter à ſon bienfaiteur ſa déplo-

rable aventure, que bientôt elle commença par ces mots : Jamais, dit-elle, non jamais Thèbes, Argos, Micènes ni aucun autre pays, célèbre par les cruautés qui s'y sont commises, ne fut témoin d'une action aussi barbare que celle dont vous allez entendre le récit. Que si le soleil en sa marche superbe est plus avare envers nous de sa lumière bienfaisante, qu'envers tout autre climat, sans doute c'est qu'il n'éclaire qu'à regret une nation aussi féroce que la nôtre. Dans tous les siècles on a bien vu l'homme s'acharner à poursuivre son ennemi ; mais le vit-on jamais attenter à la vie de celui dont il n'avoit reçu que des bienfaits ? ç'eut été le comble de l'injustice & de l'inhumanité. Prêtez-moi l'oreille & vous sçaurez pourquoi ces deux scélérats en vouloient à mes jours.

Dès ma plus tendre enfance, seigneur, je fus destinée au service de la fille du roi. A mesure que je croissois en âge, j'augmentois à la cour en faveur, en dignités ; heureuse, si l'amour, jaloux de mon bonheur, ne m'eut alors rangée sous son empire ! De tous les gentilshommes de la cour, mes yeux n'en virent point de plus aimable, de mieux fait que Polinesse, duc d'Albanie : il parut

m'aimer, & moi, je lui livrai mon cœur ſans partage. On écoute, on entend les diſcours d'un amant; on voit, on admire les traits de ſa figure; mais qui peut lire au fond de ſon ame? Hélas! maîtriſée par ma funeſte paſſion, j'eus le malheur de l'appeller dans mon lit. Inſenſée! j'oubliai même que l'appartement où j'introduiſois le duc étoit le ſéjour favori de la princeſſe Genèvre, ma maitreſſe & la fille du roi; qu'il étoit le dépôt de ce qu'elle avoit de plus précieux, que ſouvent même elle y paſſoit des nuits entières; car elle avoit pour habitude de changer ſouvent de demeure, tantôt pour ſe ſouſtraire aux brûlantes chaleurs des étés, tantôt pour éviter les froids rigoureux des hivers. Toutes les fois que l'abſence de Genèvre me le permettoit, j'appellois le duc dans mon appartement, où il montoit avec une échelle de corde, par un balcon qui règnoit ſur des maſures & des lieux peu fréquentés. Favoriſés ainſi du myſtère, nous renouvelâmes ſouvent nos plaiſirs dans l'eſpace de pluſieurs mois; & loin que mon amour en reçut la plus foible atteinte, il ne fit qu'augmenter; il m'aveugla au point de ne pas voir que mon amant, habile dans l'art

de feindre, ne partageoit point le sentiment dont mon ame étoit pénétrée. Jugez, seigneur, de tout l'empire qu'il avoit acquis sur moi; jugez en même-tems de toute son insolence. Il eut l'audace de me confier qu'il aimoit la princesse, & ne rougit point d'implorer mon secours dans cette nouvelle passion. Non, ajoutoit-t-il, qu'il en chérit véritablement une autre que moi; non que son amour pour Genèvre pût être comparé à celui dont il brûloit pour son ancienne maitresse; mais, aidé de la dissimulation, il espéroit se faire aimer de la princesse & obtenir du monarque l'agrément de l'épouser, puisque sa naissance & ses grands biens le rendoient, après le roi, la première personne de l'état. Il me disoit encore que si, par mes soins, il devenoit le gendre du souverain, le plus haut degré de fortune auquel un sujet puisse prétendre, il m'en témoigneroit toute sa gratitude; il en conserveroit une éternelle reconnoissance; protestant qu'époux de la princesse ou non, je conserverois toujours la première place dans son cœur. Moi, qui ne pensois qu'à lui plaire, moi, qui m'étois fait un devoir, une étude de ne le contrarier jamais, je saisis avec empressement toutes

les occasions de parler de lui, de le vanter ; &, j'en atteste le ciel, mon adresse n'obmit rien de ce que je jugeai propre à émouvoir la princesse en faveur d'un homme que j'aimois passionnément. Mais le cœur de Genèvre appartenoit tout entier à un chevalier italien, homme aimable, bien fait & galant, venu très-jeune en Écosse avec un de ses frères. La réputation qu'il s'étoit acquise au métier des armes le faisoit passer pour le plus brave guerrier de la Grande-Bretagne. Le roi, qui l'aimoit beaucoup, l'avoit comblé de biens & d'honneurs : il l'avoit élevé par ses bienfaits au rang des plus grands seigneurs du royaume. Ariodant, c'est son nom, avoit donc la faveur du prince & le cœur de Genèvre dont il avoit mérité la tendresse, moins encore par la haute réputation qu'il s'étoit acquise, que par l'amour dont il étoit embrâsé pour elle. Leur mutuel sentiment & l'inviolable foi qu'il lui avoit jurée, fermoient l'oreille de la princesse à tout ce que je lui disois en faveur du duc d'Albanie ; & jamais mon zèle ne lui arracha un mot sur lequel nous pussions fonder le plus léger espoir. Au contraire, si je m'étendois en éloges sur mon amant, si je la sollicitois d'accorder à Polinesse quelque

mince faveur, je ne recueillois pour lui que des témoignages de mépris & de haine. Souvent je m'occupois à le consoler de ces dédains, à lui donner l'avis de renoncer au vain projet que son ambition avoit formé. Enfin, après lui avoir représenté cent fois qu'il étoit impossible d'effacer la vive impression qu'avoit fait Ariodant sur le cœur de Genèvre, Polinesse s'en convainquit, & dès-lors sa passion fut étouffée ; dès-lors son orgueil & son dépit la changèrent en fureur, en une haine mortelle. Il jura de mettre la discorde entre ces deux amans, de les désunir pour jamais, & de jetter sur la princesse une tache ineffaçable. Cependant il ne mit personne dans la confidence de son odieux dessein. Il l'eut à peine conçu que, me venant trouver : chère Dalinde, me dit-il, tu sais qu'un arbre coupé près de sa racine, ne laisse pas de pousser encore des rejettons : hé bien, j'éprouve un sort pareil à celui d'une telle plante. Quoique j'aye perdu l'espérance de vaincre l'opiniâtreté de Genèvre, mon orgueil outragé refuse de se soumettre ; & c'est moins l'attrait du plaisir qui m'excite, que l'ambition de vaincre la difficulté. Peut-être que l'illusion pourroit me

satisfaire ; peut-être que si mon imagination se retraçoit l'image des plaisirs auxquels j'aspire, je vivrois satisfait. Écoute, la première nuit que la princesse passera dans l'appartement que tu occupes, je me trouverai à notre rendez-vous ; &, si-tôt que Genèvre sera couchée, parois à la croisée, revêtue des habits qu'elle aura quittés ; imite soigneusement sa parure ; embellis-toi de ses plus riches atours ; noue tes beaux cheveux à la manière dont elle boucle les siens ; en un mot, imite jusqu'à ses gestes, son maintien, & jette-moi l'échelle qui m'aide à gagner ordinairement la hauteur du balcon. Alors, frappé de l'extrême ressemblance que je verrai entre tes attraits & ceux de la princesse, mon imagination exaltée me trompera moi-même, & je retrouverai le repos que j'ai perdu. Ainsi parla le duc d'Albanie, & ma raison égarée, & mon aveugle confiance me trompèrent sur une trame si grossièrement ourdie. Couverte des riches habits de la princesse, je parus donc à la fenêtre ; je tendis le cordon à mon amant ; & déja le malheur étoit arrivé, que ma bonne-foi ne l'avoit pas encore soupçonné.

Avant leur rivalité, Ariodant & Polinesse étoient

unis par les liens de l'amitié. Celui-ci ayant rencontré l'amant de la princeſſe : Je ſuis bien étonné, lui dit-il, qu'après t'avoir toujours diſtingué dans le nombre de mes amis, qu'après avoir été pénétré de tendreſſe & d'eſtime pour toi, j'en reçoive une ſi cruelle récompenſe. Certes, tu n'ignores pas qu'il règne entre Genèvre & moi un amour réciproque; tu ſais que le roi ſon père eſt ſur le point de m'unir avec elle; & tu prends plaiſir à nous troubler, & tu t'aviſes d'aimer ma maîtreſſe, ſans que tu puiſſes te flatter du moindre retour. Je te jure que ſi tu étois à ma place & que je fuſſe à la tienne, j'aurois pour ton amour le reſpect que je lui dois. Ma ſurpriſe eſt bien plus grande, lui répondit Ariodant, puiſque j'étois amoureux de Genèvre avant même que tu l'euſſes vue. J'ajouterai qu'il n'eſt rien au monde d'égal à notre amoureuſe flamme. Oui, la princeſſe me chérit; elle deſire avec tranſport de m'avoir pour époux; & tu ſais comme moi à quel point tu es éloigné de lui plaire. L'amitié, ce beau ſentiment que tu m'allègues, pourquoi ne le révères-tu donc pas comme tu veux que je le révère? je n'ai pas moins de droits que toi pour aſpirer à l'honneur d'épou-

ſer Genèvre ; ſi tu poſſèdes en Écoſſe de plus riches domaines qu'Ariodant, il jouit comme toi des bonnes graces du prince, & il poſſede de plus le cœur de ſa fille. Ah! repartit le duc, en quelle erreur te jette ton fol amour! tu te crois l'amant favori, & je crois l'être : voyons ſur quoi chacun de nous fonde ſon opinion. Confie-moi tes ſecrets; je te ferai part des miens; mais d'abord convenons que le plus heureux d'entre nous reſtera paiſible poſſeſſeur de ſa conquête & que l'autre ſe pourvoira d'une nouvelle maitreſſe. Si tu ſouſcris à ma propoſition, ajouta-t-il, jurons de ne jamais révéler un mot de ce que nous allons nous apprendre. Après s'être liés par le plus auguſte des ſermens, Ariodant, prenant la parole, raconta naïvement tout ce qui s'étoit paſſé entre la princeſſe & lui; il dit combien de fois elle lui avoit écrit, juré de n'être jamais à d'autre, que ſi le roi s'oppoſoit à leur union, elle ſe voueroit à un éternel célibat; en un mot, que ſes ſervices, ſa haute vaillance, les exemples qu'il en avoit déja donnés, ceux qu'il en donneroit encore, lui conciliant de plus en plus l'eſtime & l'amitié du prince, le rendroient digne d'aſpirer à ce brillant hymen. Voilà

où j'en suis, ajouta-t-il, avec Genèvre. Je ne pense pas qu'un autre puisse se vanter d'en être mieux traité. Au reste, je ne desire ni ne demande maintenant aucun autre témoignage de son amour : je l'attends de l'hymen ; & je le solliciterois en vain auprès de la plus sage & de la plus vertueuse princesse du monde.

Après avoir exposé avec sincérité l'état de son cœur & ses espérances, Ariodant se tut ; & Polinesse, qui avoit projetté de semer la division entre son rival & la belle Genèvre, prit la parole à son tour : De ton aveu même, qu'il s'en faut, Ariodant, que tu sois aussi avant que moi dans les bonnes graces de la princesse. Écoute, & je veux te faire convenir que je suis le seul heureux. Je te confierai d'abord que la princesse dissimule avec toi, qu'elle ne t'aime ni ne t'estime. Elle te nourrit d'espérances par ses vains discours ; mais si-tôt que nous sommes ensemble, elle se rit de ton amour & de ta crédulité. J'ai par devers moi bien d'autres certitudes que d'inutiles paroles & de feintes promesses ; & sur la foi de ton serment je vais te les confier, bien que je fisse mieux peut-être de me taire. Apprends que peu de mois s'écoulent

ſans que trois, quatre, ſix, même dix fois, partageant la couche de Genèvre, je ne trouve dans ſes bras le bonheur ſuprême & l'ivreſſe de tous les plaiſirs. C'eſt t'en dire aſſez, je penſe, pour te faire juger ſi les frivoles avantages que tu en a reçus peuvent être comparés au vrai bien qu'elle m'a fait. Conviens donc de tout l'avantage que j'ai ſur toi; renonce pour jamais à la princeſſe, & va porter ailleurs & ton cœur & tes hommages. Tu ments, j'en ſuis certain, interrompit le jeune chevalier, tu ments, & ta noire malice a tout inventé pour me détourner de mon projet. Il faut me rendre raiſon des propos injurieux que tu viens de tenir ſur ma dame; & à l'heure même je veux te prouver que tu n'es qu'un traître, un impoſteur. Il ſeroit peu ſéant, repondit Polineſſe, de mettre les armes à la main pour un fait que je puis mettre ſous tes yeux ſi-tôt que tu voudras t'en convaincre. Ariodant demeure interdit à ces mots; la froide crainte circule dans ſes veines, & ſur le champ il mourroit de douleur s'il pouvoit donner une entière croyance aux propos de ſon rival. Pâle, d'une voix tremblante & avec toute l'expreſſion de la douleur: Dès que tu m'auras rendu

témoin de ton triomphe, dit-il, je te promêts de renoncer pour jamais aux faveurs d'une maitreſſe ſi généreuſe envers toi, quand elle m'accable de privations. Je ne le croirai cependant qu'après l'avoir vu de mes propres yeux. — Hé bien, je t'avertirai dès qu'il en ſera tems. A ces mots ils ſe ſéparèrent.

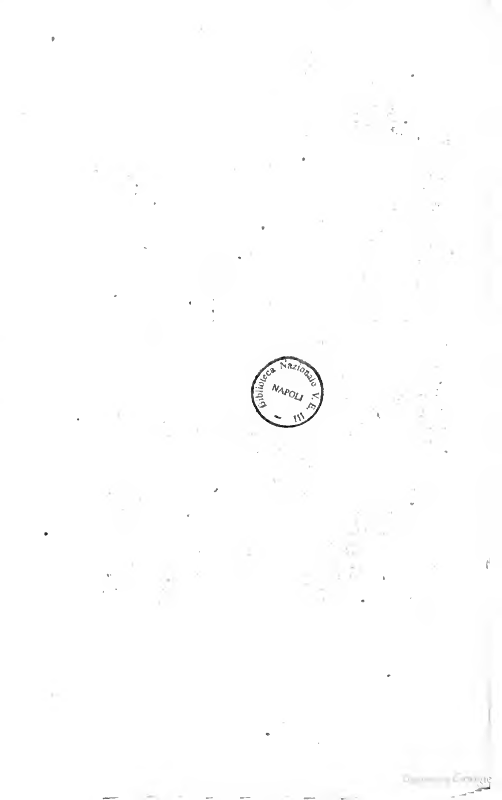
Deux jours après cette entrevue je me trouvai au rendez-vous. Le traitre Polineſſe ſe rendit auprès de ſon rival, & lui recommanda de ſe tenir caché la nuit ſuivante dans les maſures voiſines de l'appartement à balcon. Le chevalier, ſoupçonnant que le duc pourroit bien le conduire dans ce lieu iſolé, plutôt pour lui donner la mort, que pour le rendre témoin d'un crime dont il ne pouvoit encore ſoupçonner ſa maitreſſe, conſentit à s'y rendre, mais il réſolut en même tems de n'y venir qu'en état de réſiſter à toute eſpèce de trahiſon. Il s'adreſſe à ſon frère, Lurcain, réputé l'un des plus ſages & des plus vaillans gentilshommes de la cour. Avec un tel compagnon il ſe croit en ſûreté comme s'il étoit ſecondé de dix autres. Il le prie donc de prendre ſes armes & de le ſuivre. L'ayant placé à une certaine diſtance de l'endroit qu'il devoit occuper

lui-même, il lui dit, ſans toutefois rien découvrir de ce qui ſe paſſe (car il n'auroit jamais dévoilé ſon ſecret à perſonne) il lui dit : ſi je t'appelle, viens auſſitôt à moi ; ſi tu ne m'entends point, promets à mon amitié de ne pas quitter cette place. — Va ſeulement, & repoſes-toi ſur la mienne du ſoin d'être obéi. Ariodant, à ſon tour, ſe cache au lieu déſigné ; & l'inſtant d'après, le duc d'Albanie, goûtant une ſecrette joie à tromper Genèvre, arrive & me donne le ſignal dont nous étions convenus. Revêtue d'un habit blanc parſemé de fleurs & garni de gaze ; ma tête ornée d'un ſuperbe réſeau or & incarnat, parure ordinaire de la princeſſe, je parois ſur le balcon, dont la conſtruction ſaillante me laiſſe voir de tous côtés. Cependant, Lurcain, inquiet ſur le ſort de ſon frère, ou peut-être curieux de découvrir & les fils & le nœud de cette aventure, chemine par un étroit ſentier & s'avance doucement vers Ariodant, à la faveur de l'ombre. Sans méfiance, ſans aucun ſoupçon, j'arrive où le bienſaiſant amour m'avoit ſi ſouvent ombragée de ſes aîles. La lune cependant nous éclairoit de ſa lumière incertaine & prêtoit encore un nouvel éclat à ma riche & galante

parure. Par ma taille, par mes traits j'avois assez de ressemblance avec Genèvre, pour que l'on pût s'y méprendre; & en effet les deux frères, cachés à un certain éloignement du balcon, s'y trompèrent entièrement. Jugez de quelle douleur Ariodant fut atteint! Mais Polinesse s'avance, saisit l'échelle, monte; & déja mon coupable amour le comble de caresses. Pour mettre le sçeau à sa fourberie, il affecte de multiplier les siennes; & son infortuné rival, ne pouvant résister davantage à un si cruel spectacle, résout de périr sur l'heure. Il tire son épée, en appuie le pommeau contre la terre, en dirige la pointe vers son cœur; il est prêt de s'assassiner, quand Lurcain, frappé du désespoir de son frère, accourt & l'arrête. Un instant plus tard, c'en étoit fait d'Ariodant. Ah! malheureux! ah! insensé! s'écria Lurcain; quoi! tu voulois mourir pour une femme? ah! laisse, laisse ce sexe volage errer au gré des vents comme une vapeur légère. Donne plutôt la mort à l'infidèle qui la mérite; mais, toi, mon frère, réserve ton sang pour le répandre plus noblement. Tu la pouvois aimer, la parjure, alors qu'elle te paroissoit digne de ton amour; mais tu sais main-



J. M. Moreau del. N. De Launay sculp. 1778.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V.E. III

tenant combien la perfide eſt mépriſable. Accable-là donc de toute ta haine ; & que ces armes que tu tournois contre toi, ſervent déſormais à la convaincre de ſon crime aux yeux du monarque.

Dès qu'Ariodant vit ſon frère près de lui, il laiſſa tomber ſon épée ; mais ſans renoncer au projet de ſe donner la mort. Toutefois il feint d'avoir triomphé de ſa malheureuſe paſſion & il s'éloigne, emportant le trait de douleur dont ſon ame eſt bleſſée. Dès le matin du jour ſuivant, ſans dire mot à Lurcain, à perſonne, il ſe mit en route, guidé par ſon ſeul déſeſpoir ; & pluſieurs jours s'écoulèrent ſans qu'on eut de ſes nouvelles. Lurcain & le duc d'Albanie étant les ſeuls inſtruits du motif de ſon éloignement, on en parla diverſement à la cour & dans toute l'Écoſſe. Huit jours ſe paſſèrent en mortelles inquiétudes, lorſque parut enfin un voyageur chargé d'apprendre à Genèvre que ſon amant avoit été ſubmergé dans la mer : Ce n'eſt pas, raconta l'inconnu, que les vents ayent cauſé ſa ruine ; car, étant monté au ſommet d'une roche ſourcilleuſe, il s'eſt précipité lui-même dans les flots. Avant l'exécution de ſon cruel projet, il me rencontra

par hasard : Viens, me dit-il, suis-moi, je t'en conjure ; & que Genèvre apprenne de ta bouche comment j'aurai mis fin à mes maux. Dis-lui que mes yeux ont causé mes malheurs, dis-lui que j'aurois été heureux si j'avois été privé de la vue. Nous étions alors sur la hauteur d'un cap qui s'avance dans la mer d'Irlande ; & il m'eut à peine fait entendre les dernières paroles que ma sincérité vous a rapportées, que je le vis gagner la hauteur du rocher, & se précipiter soudain dans l'abyme des ondes. J'ai été témoin de ce funeste événement, madame, & je suis venu en diligence vous en faire le récit. Genèvre reste immobile à ces mots, & son beau visage se couvre d'une mortelle pâleur. Quels pensers cruels vinrent agiter le cœur de cette infortunée princesse ! quelles expressions de douleur ne sortirent point de sa bouche ! étendue sur son lit, confident de ses maux, elle déchire ses vêtemens, frappe son sein, arrache sa chevelure d'or, & ne cesse de répéter les dernières paroles de son amant.

Toute l'Écosse retentit bientôt & du bruit de la mort d'Ariodant & du motif qui l'avoit causée. Les dames, les chevaliers, le roi lui-même répandit

dit des pleurs ſur cette fin tragique; mais perſonne n'en parut auſſi douloureuſement affecté que Lurcain. A l'exemple de ſon frère, ſans ceſſe il eſt prêt à s'arracher la vie. Penſe-t-il que ſans la princeſſe, ſans ſa démarche honteuſe, Ariodant vivroit encore? le dépit, la colère, l'ardeur de la vengeance s'emparent de ſon ame. Peu lui importe d'encourir la diſgrace du roi, la haine de tout le peuple: qu'il ſe venge, c'eſt aſſez. Guidé par ce deſir, il ſe préſente à l'audience du monarque: Apprenez, ſire, lui dit-il, que la princeſſe votre fille eſt coupable de la mort de mon frère; ſachez qu'Ariodant n'a pu ſurvivre à la honte dont elle s'eſt couverte. Oui, grand roi, mon frère adoroit Genèvre; ſa paſſion étoit fondée ſur l'eſtime, ſur le reſpect; & pour vous en faire l'aveu, il attendoit ſeulement que ſes fidèles ſervices & les témoignages de ſa valeur l'euſſent rendu digne de votre alliance. Mais hélas! tandis qu'il ſoupiroit après ce bien ſuprême, il a vu un mortel plus heureux cueillir le fruit qu'il croyoit réſervé à ſon amour légitime. Cependant Lurcain pourſuit & raconte comment il a vu Genèvre paroître ſur le balcon & jetter l'échelle à l'amant qu'elle vouloit

favoriser, & qu'il n'a pû reconnoître à travers son déguisement. Il en a, dit-il, été témoin; il l'a vu de ses propres yeux, & il est prêt à en soutenir la vérité, les armes à la main.

A cette accusation de sa fille, jugez, seigneur, de quel chagrin le monarque fut accablé. L'étonnement, d'une part, retient suspendues toutes les facultés de son ame; de l'autre, il se voit forcé à condamner Genèvre à la mort, s'il ne se trouve quelque généreux guerrier qui ne contraigne Lurcain à se dédire. Car, sans doute vous n'ignorez pas qu'une abominable loi établie parmi nous, condamne à l'échaffaud toute femme convaincue d'avoir couronné les feux de tout autre que de son époux; si toutefois quelque vaillant chevalier ne se présente dans l'espace d'un mois & ne force l'accusateur à se rétracter. Le roi, persuadé de l'innocence de sa fille, a fait annoncer dans tous ses états que la main de Genèvre & une riche dot assureroient l'état & la fortune de celui qui se dévoueroit à conserver & l'honneur & les jours de la princesse. Jusqu'à présent nul guerrier ne s'est présenté. La valeur de Lurcain intimide nos plus vaillans chevaliers; & le destin permet que

le frère de la princesse, Zerbin, soit maintenant éloigné de l'Écosse. Dès longtems il court de royaume en royaume, cherchant par-tout à signaler son courage. S'il étoit ici, ou bien à portée d'apprendre le triste sort de la princesse, sans doute elle en recevroit bientôt le secours qu'elle est en droit d'en attendre.

Le roi, qui n'obmet rien de ce qui peut contribuer à la justification de sa fille, a fait arrêter plusieurs des femmes de cette princesse, pour être interrogées sur le crime dont on l'accuse. L'approche du danger où Polinesse & moi étions exposés, m'a contrainte de m'y soustraire par la fuite. Favorisée des ombres de la nuit, je quittai la cour & me rendis chez le duc, qui donna des éloges à ma prudence, dissipa mes allarmes & me donna le conseil de me retirer dans une forteresse, peu éloignée d'ici, dont il est le maître. C'étoit pour y être conduite qu'il m'avoit mise à la garde des deux hommes avec qui vous m'avez trouvée.

Vous savez maintenant, seigneur, combien de témoignages d'amour a reçu de moi Polinesse ; vous savez combien je méritois de lui être chère, & si j'avois des droits à sa reconnoissance. Hé bien,

apprenez quelle récompenſe il me deſtinoit, & jugez ſi pour aimer tendrement, une femme peut ſe flatter d'être aimée. L'ingrat, ſoupçonnant ma fidélité, a tremblé que je ne révélaſſe ſon crime. Alors qu'il feignoit de vouloir me ſouſtraire au courroux du monarque, en me faiſant ſceller dans ſon chateau, le barbare en vouloit à mes jours : voilà le prix réſervé à tant de bienfaits. Ces deux ſatellites qui m'accompagnoient avoient ordre de me donner la mort dès que nous aurions pénétré vers le milieu de la forêt ; & ſans doute je ſerois maintenant deſcendue dans la nuit du tombeau, ſi mes cris perçans ne vous euſſent appellé à mon ſecours. Voilà comme l'amour traite les cœurs ſoumis à ſon empire !

C'eſt ainſi qu'en cheminant diſcouroit Dalinde avec Renaud. Ce paladin, qui avoit réſolu de prendre le parti de Genèvre, alors même qu'il pouvoit la ſoupçonner coupable, convaincu déſormais de ſon innocence, n'en eſt que plus ardent à voler à ſon ſecours. Il pique ſon courſier vers la ville de S. André, ſéjour du roi des Écoſſois & le lieu déſigné pour le tournois qu'on doit ouvrir en faveur de la princeſſe. Non loin de cette cité,

il rencontre un écuyer, porteur de nouvelles récentes. Il apprend de sa bouche qu'un chevalier étranger est venu se présenter au camp pour la défense de Genèvre ; que ce généreux protecteur de l'innocence porte des armes & des devises inconnues ; qu'évitant avec soin de lever la visière de son casque, personne encore n'a pu le voir à visage découvert ; & que l'écuyer même dont il est accompagné, jure ne le point connoître. Cependant le paladin arrive bientôt aux portes de la ville. Dalinde craint d'y pénétrer ; mais Renaud la rassure.

Renaud surpris de trouver fermées les portes de cette ville, interroge les officiers commis à leur garde sur le motif de son étonnement. C'est, lui dit-on, c'est que tout le peuple a déserté cette enceinte pour être témoin du combat qui se livre, dans une vaste prairie voisine de ces lieux, entre Lurcain & un chevalier inconnu. Cependant les portes s'ouvrent pour laisser un libre passage à Renaud & se referment soudain. Il s'avance au grand pas de son coursier, recommande à Dalinde de l'attendre à la première hôtellerie, & marche plus vîte encore. Enfin il arrive bientôt au

lieu du camp où Lurcain & son adversaire, également animés, l'un à la perte de Genèvre & l'autre à sa défense, déja se chargeoient depuis longtems avec furie. Six chevaliers à pied revêtus de leur cuirasse se faisoient remarquer dans l'enceinte, & avec eux le duc d'Albanie, monté sur un superbe cheval. En qualité de grand connétable, la garde du camp lui est confiée. Mais tandis que son orgueil & sa noire malice s'applaudissent du péril qui menace l'infortunée Genèvre, Bayard écarte la foule, & Renaud s'avance. A l'aspect de son fier coursier, arrivant comme une tempête, chacun s'éloigne & lui fait place. L'intrépide paladin domine sur tout ce qui l'environne; & il n'est personne qui, à son air martial, ne le juge la fleur des plus vaillans guerriers du monde. Cependant il s'avance vers le roi; si-tôt qu'il est à portée de s'en faire entendre, il s'arrête; & la foule s'empresse autour de lui pour l'écouter: Sire, dit-il au monarque, je vous conjure de suspendre le combat. Celui d'entre ces deux chevaliers qui recevra la mort, la recevra injustement. L'un, croyant soutenir la vérité, combat pour le mensonge: la même erreur qui arma son frère contre

ſes propres jours, l'a conduit ici. L'autre ignore également s'il défend ou le crime ou l'innocence : c'eſt par galanterie, par généroſité qu'il s'expoſe ; c'eſt pour arracher au trépas une beauté parfaite. Pour moi, ſire, je viens ſecourir l'innocence & punir la perfidie. Mais, au nom du ciel, qu'avant tout on interrompe le combat, & puis je prierai votre majeſté de m'entendre. Le diſcours & le ton de Renaud font impreſſion ſur le monarque, qui ordonne ſur l'heure d'interrompre les combattans. Cependant le paladin, ayant pour auditeurs & le roi & les ſeigneurs de la cour & tous les chevaliers du royaume & la foule du peuple, raconte l'odieuſe manœuvre de Polineſſe, & s'offre de ſoutenir, par les armes, tout ce qu'il avance. Soudain on appelle le duc d'Albanie ; & celui-ci s'avance, le trouble peint dans tous ſes traits ; niant toutefois avec audace le crime dont on l'accuſe. Nous verrons bientôt qui de nous a menti, lui dit Renaud. Ils étoient armés l'un & l'autre ; le camp étoit prêt à les recevoir, & ſans plus tarder, ils en vinrent aux mains. Avec quelle impatience le roi & tout ſon peuple attendent la juſtification de Genèvre ! ils l'eſpèrent tous des

bontés du ciel. Polinesse est reconnu pour un homme cruel, avare & superbe; & personne ne doute qu'il ne soit coupable de l'infâme trahison dont on l'accuse. Pâle & tremblant, il attend le signal du combat. Pour la troisième fois le son de la trompette frappe les airs; le duc met la lance en arrêt. Renaud desireux de terminer la querelle du premier coup, fond impétueusement sur son adversaire & lui enfonce dans la poitrine sa lance toute entière. Frappé de ce coup terrible, Polinesse va tomber à dix pas de son cheval, emportant dans son corps le tronçon de la lance dont il vient d'être percé. Cependant Renaud met soudain pied à terre, court à son ennemi, avant qu'il ait pu se relever & lui arrache son armet. Celui-ci demande grace, confesse son crime devant le roi, devant toute la cour & perd la parole avec la vie, avant même d'avoir achevé ce qu'il avoit dessein de dire. Le roi, rassuré sur le sort de Genèvre & convaincu de son innocence, éprouve une joie plus grande que s'il recouvroit la couronne après l'avoir perdue. Il comble Renaud d'honneurs; & sitôt que celui-ci, se fut découvert, le monarque, qui l'avoit déja vu mainte-

fois, leva les mains au ciel & le bénit de lui avoir envoyé, contre tout eſpoir, un ſecours ſi puiſſant. Puis, s'adreſſant au chevalier inconnu, attentif au ſuccès de cette aventure, & qui s'étoit préſenté pour ſecourir Genèvre en ſon infortune, le roi d'Écoſſe le pria de dire ſon nom & de ſe faire connoître pour recevoir de ſa part les témoignages de gratitude dus à ſon mérite & à ſa généroſité. Après en avoir été longtems ſollicité, le jeune guerrier conſentit enfin à lever la viſière de ſon caſque. Si vous êtes curieux d'apprendre ſon hiſtoire, vous l'allez entendre.





CHANT VI.

MALHEUR à celui qui fonde fur le fecret l'impunité du crime dont il fe rend coupable ! Si toutes les voix fe taifent pour le céler, l'air, la terre, qui en font témoins, fe feront entendre, pour l'arracher à l'oubli. D'ailleurs le ciel permet que le forfait foit toujours découvert par celui-même qui l'a commis. Vois Polineffe ! l'infenfé ne fe flatoit-il pas que fa trahifon refteroit ignorée, en donnant la mort à Dalinde ? Hé bien, c'eft un fecond crime qu'il ajoute au premier ; il ne fait par lui que hâter la punition qu'il pouvoit différer, peut-être même éviter. Il court à la mort en voulant la fuir ; & perd à la fois fes amis, fes richeffes, fes dignités, l'honneur, l'honneur préférable à tous les biens.

On fait par combien d'inftances le chevalier inconnu fut preffé de fe découvrir. S'étant enfin dépouillé de fon cafque, toute l'affemblée reconnut en lui un jeune guerrier adoré, dont elle avoit pleuré la mort : c'étoit Ariodant, ce même Ario-

dant, tant regretté & de Genèvre & du roi & de la cour & de tout le peuple, pour ſon mérite & ſa haute vaillance. Chacun s'élève auſſi-tôt contre le voyageur qui avoit annoncé la mort de ce généreux amant. Toutefois il eſt vrai qu'il l'avoit vu ſe précipiter dans les flots. Mais ſouvent un mortel au déſeſpoir appelle à ſon ſecours la mort qu'il voit éloignée, & s'efforce de l'éviter, ſitôt qu'elle paroît docile à ſa voix : tant on a de répugnance pour ce moment fatal! Ariodant fut à peine embraſſé de l'onde qu'il voulut s'en dégager; en effet ſon courage, ſon adreſſe, ſa vigueur l'eurent bientôt rendu au rivage. A peine il y touche qu'il accuſe de folie le deſir qu'il a eu de mourir. Cependant il chemine péniblement ſous ſes habits trempés & arrive enfin à la porte d'un hermitage, où il réſout de s'arrêter juſqu'à ce qu'il apprenne ſi Genèvre s'eſt réjouie de ſa mort, ou bien, ſi, touchée de compaſſion, elle a daigné répandre quelques larmes ſur ſa perte. Bientôt il ſait qu'elle en a été atteinte d'une mortelle douleur; que dans les vaſtes états du roi d'Écoſſe on ne s'entretient que de l'affliction de la jeune princeſſe; effet contraire aux trompeuſes apparences qui avoient pro-

duit ſon déſeſpoir. En même tems il eſt inſtruit que Lurcain s'eſt porté devant le monarque pour accuſateur de Genèvre. A cette nouvelle, il brûle de courroux contre ſon frère & d'amour pour ſa maitreſſe. Une pareille démarche eſt à ſes yeux le comble de l'injuſtice & de la cruauté, bien qu'il ſoit perſuadé que l'attachement le plus parfait, la tendreſſe fraternelle y aient ſeuls déterminé Lurcain. Nouvelle atteinte portée à ſon ame ſenſible: on lui dit qu'aucun chevalier ne s'eſt encore offert pour la défendre; que la haute réputation de Lurcain retient tous les courages enchaînés; d'ailleurs que paſſant pour un guerrier ami de la ſageſſe & de la vérité, chacun tremble d'expoſer ſes jours pour ſoutenir le menſonge. Ariodant réfléchit à tout ce qu'il entend & ſe détermine d'embraſſer contre ſon frère le parti de Genèvre: Non, non, dit-il, je ne ferai point la cauſe de ſa mort. Si Genèvre deſcendoit avant moi dans la nuit du trépas, ma mort n'en feroit que plus affreuſe. Eh! n'eſt-elle pas ma ſouveraine, ma divinité, l'ame de ma vie? Qu'elle ſoit innocente ou coupable, elle me devra ſon ſalut, ou j'expirerai dans le combat. Je le ſais bien, elle eſt criminelle; n'importe, ſi je ſuc-

combe, ma mort ne lui ſauvera point la vie ; mais l'ingrate ſaura du moins que je me ſuis dévoué pour elle, moi, ſi cruellement offenſé de ſon indigne préférence, tandis que l'heureux Polineſſe n'a rien fait pour la ſecourir ; & puis, je punirai mon frère de ſon courroux inſenſé. Croyant s'être armé pour ma vengeance, il verra que j'ai reçu la mort de ſa propre main.

Ariodant ſe revêt auſſi-tôt d'une armure nouvelle & monte un cheval frais. Son bouclier d'un acier bruni, eſt émaillé de jaune & de verd, & ſa cotte d'armes eſt toute noire. Il rencontre par haſard un écuyer qu'il ne connoît point & dont il n'eſt pas connu ; il l'emmène, & ſe préſente, comme je l'ai dit, pour combattre ſon frère. On ſait de quelle manière ſe termina le combat & comment fut reconnu l'amant de Genèvre. Le retour d'Ariodant, la juſtification de la princeſſe font éprouver au monarque un égal contentement. Il ne penſe pas que le ciel puiſſe ſuſciter jamais d'amant plus généreux ni plus fidèle. Malgré l'outrage que ce chevalier croit avoir reçu de ſa maitreſſe, il vient encore prendre ſa défenſe : & contre qui ! contre ſon propre frère. Le roi, docile au pen-

chant qui le porte à l'aimer, favorable aux prières de tous les grands du royaume & fur-tout aux vives follicitations de Renaud, donne au jeune Ariodant la main de fa fille, après l'avoir pourvue du duché d'Albanie, devenu vacant par la mort de Polineffe. Cependant Renaud demande & obtient la grace de Dalinde qui n'avoit point été complice du crime de fon amant. Cette dame, dégoutée du monde, abandonne l'Écoffe & fe retire en Danemarck dans un monaftère où elle confacre au ciel le refte de fes jours.

Mais il eft tems de retourner à Roger que l'hyppogriffe emporte dans les airs. Bien que ce jeune chevalier fut doué d'un mâle courage ; bien qu'on n'apperçut en lui aucune marque de peur, je ne jurerois pas qu'intérieurement il ne tremblât beaucoup. Il avoit laiffé l'Europe bien loin derrière lui ; il avoit même franchi les bornes que jadis prefcrivit Hercule aux navigateurs. L'aigle a moins de célérité, la fléche eft moins prompte & la foudre moins rapide que le courfier de Roger. Après avoir franchi, fans fe détourner, un efpace immenfe, enfin laffé de parcourir les airs, il s'abbaiffe, en tournant, fur une ifle, femblable à celle

où parut la nymphe Aréthuse, lorsque, pour se dérober aux poursuites de son amant, elle se fit une route inconnue par-dessous les flots de la mer. Rien encore ne s'étoit offert aux yeux de Roger de plus beau, de plus agréable que cette isle; il auroit parcouru l'univers entier, qu'il n'auroit pu rien voir de semblable. Par-tout ce n'étoit que fertiles plaines, délicieux côteaux, rivages frais, claires fontaines, verdoyantes prairies. Les bosquets plantés de lauriers odorans, de palmiers, de cédres, de myrthes & d'orangers chargés en tout tems & de fruits & de fleurs, confondoient ensemble leurs rameaux & leurs feuilles: l'épaisseur de leur ombrage servoit de rempart contre les brûlantes chaleurs des étés. Le rossignol voltigeoit en paix sous ces abris champêtres & faisoit retentir les airs de sa voix mélodieuse. A travers le pourpre des roses & la blancheur des lys dont un doux zéphyr entretient la fraîcheur, on voyoit ou courir ou ruminer sur l'épais gazon & le lapin & le lièvre & le cerf au front superbe, sans craindre ni la mort ni la captivité. Le daim timide & le rapide chevreuil bondissoient de tous côtés en ce charmant séjour.

Cependant l'hyppogriffe n'eſt plus qu'à peu de diſtance de la terre. Si-tôt que Roger croit pouvoir en deſcendre ſans périr, il ſe dégage promptement de la ſelle & s'élance ſur un pré émaillé de fleurs. De crainte que le courſier aîlé ne reprenne ſon vol dans les airs, il tient les rènes étroitement ſerrées dans ſa main & les attache à un myrthe verdoyant qui s'élevoit ſur le bord de la mer entre un pin & un laurier. Dans le même lieu bouillonnoit une fontaine environnée de cédres & de fertiles palmiers ; il y ſuſpend ſon écu ; puis ôtant ſon caſque de ſon front & ſes gantelets de ſes mains, il ſe tourne tantôt vers la mer, tantôt vers la montagne & cherche à reſpirer les vents frais & ſalutaires qui font agréablement murmurer les cimes des hêtres & des ſapins. De tems en tems il trempe ſes mains & ſes lèvres deſſéchées dans le criſtal de l'onde pure, pour tempérer le feu que la peſanteur de ſa cuiraſſe a porté dans ſes veines : & l'on ne doit point être ſurpris qu'il s'en trouve accablé : il ne s'eſt pas revêtu de ſes armes pour aller en faire parade un inſtant au milieu d'une place publique : voilà plus de mille lieues qu'il a parcourues ſans les dépouiller.

Son coursier qu'il avoit laissé à l'ombre dans l'herbage le plus épais, effrayé de je ne sais quel bruit qu'il entend dans la forêt, se débat contre le myrthe auquel il est enchaîné, & dans ses violentes secousses fait pleuvoir au pied de l'arbuste les feuilles dont ses branches sont couvertes; mais il ne peut se débarrasser des nœuds qui le retiennent. Tel qu'un sep dépouillé de la moëlle qu'il renferme & jetté dans un brasier, si-tôt que l'activité de la chaleur commence à pousser hors de ses cavités l'air humide dont elles sont baignées, frémit & bouillonne jusqu'à ce que la flamme qui le pénétre se soit ouvert un passage, tel frissonne le myrthe agité, jusqu'à ce qu'une voix plaintive ait percé son écorce pour éclater en ces mots : Si ton ame a la douceur & la courtoisie qui se peignent sur ton aimable visage, détache ton coursier de l'arbre qui me recèle. C'est bien assez des maux intérieurs dont je suis tourmenté, sans souffrir encore des douleurs étrangères. Aux premiers sons de cette voix, Roger tourne de tous côtés ses regards & se lève précipitamment. Qui peindroit la surprise dont il fut saisi, lorsqu'il se fut assuré que ces paroles sortoient du sein de l'arbuste?

Il courut aussi-tôt détacher son coursier, & les joues couvertes de la rougeur de la honte & du regret : Qui que tu sois, dit-il, ou substance mortelle, ou divinité des forêts, daigne me pardonner si j'ignorois qu'une écorce grossière enveloppât une ame sensible. C'est cette ignorance excusable qui a produit l'injure faite à ton beau feuillage. Ne refuse pas cependant de m'apprendre qui tu es & quel arrêt du sort a voulu cacher une intelligence vive & pure dans un corps aussi sauvage. Puisse le ciel, à ce prix, te défendre à jamais des tempêtes! & si je puis en ce jour, ou dans les tems à venir, réparer par quelque service que ce soit, l'outrage involontaire que je t'ai fait, au nom de la belle qui possède la meilleure partie de moi-même, je jure, & mon serment ne sera pas vain, je jure que tu n'auras pas à te plaindre de mon zèle à te secourir.

Roger eut à peine fini de parler, que le myrthe s'ébranla depuis ses racines jusqu'au sommet de sa tige. Il sortit de son écorce une sueur pareille à cette humidité que distille dans un foyer ardent, une branche nouvellement séparée du tronc qui la nourrissoit, & qu'une flamme pétillante cherche à dévorer. Ensuite, il fit entendre ces paroles : Ta

courtoisie me force de t'apprendre qui j'étois, avant d'être métamorphosé en ce myrthe qui décore ces rives delicieuses. On me nommoit Astolphe, & ma bravoure ne m'a pas laissé languir inconnu parmi les paladins de France. J'étois cousin de Roland & de Renaud dont les bornes du monde peuvent à peine contenir la renommée. La mort de mon père Othon devoit me livrer le trône de l'Angleterre. Les avantages que j'avois reçus de la nature me faisoient rechercher de presque toutes les dames, & je ne puis accuser que moi-même des malheurs qu'il m'a fallu éprouver. Revenant un jour de ces isles éloignées que baignent les flots de l'Inde orientale, où Renaud & plusieurs autres chevaliers avoient été renfermés avec moi en des cachots ténébreux, nous nous félicitions de la liberté que le brave Roland venoit de nous rendre, & nous cinglions le long du rivage que le vent du nord désole par un souffle impétueux. La fatigue de la mer ou plutôt la cruauté du sort nous engagea à sortir du vaisseau; & nous descendîmes sur une belle plage où s'élevoit un château habité par la puissante Alcine. Cette fée en étoit sortie, & nous la trouvâmes assise seule

ſur le rivage, s'amuſant à prendre ſans filets & ſans ligne des poiſſons de toute eſpèce. On voyoit les dauphins nager rapidement vers elle, & le thon énorme s'y traîner en ouvrant ſa large gueule. Les phoques & les veaux marins accouroient en bondiſſant, ivres encore du ſommeil auquel ſa voix les avoit arrachés. Les baleines mêmes s'empreſſoient de ſoulever au-deſſus des flots leurs monſtrueuſes nageoires. L'une d'elles, entr'autres, la plus grande qu'ait jamais enfanté l'océan, préſenta à nos regards un dos ſi énorme que nous crûmes voir une iſle s'élever du fond des eaux. Alcine étoit ſœur de la fée Morgane : j'ignore ſi elles virent le jour au même inſtant ; mais je ſais qu'elles partagèrent le don de féerie, & que pour attirer les poiſſons, Alcine n'employoit que de ſimples paroles qui faiſoient toute la force de ſes enchantemens.

Les premiers regards de la fée ſe tournèrent vers moi, & la courtoiſie de ſes manières me fit aiſément juger de l'impreſſion que j'avois faite ſur elle. Auſſi ne fut-elle occupée dès ce moment qu'à chercher les moyens de me ſéparer de mes compagnons : & ce projet lui réuſſit. Chevaliers, nous

dit-elle, en venant à nous d'un air affable, ſi vous voulez accepter le logement que je vous offre dans mon palais, je vous ferai voir tous les divers poiſſons qui viennent de tomber en ma puiſſance, les uns couverts d'écailles, les autres d'une peau moëlleuſe, quelques-uns hériſſés d'un poil ondoyant. Le nombre des étoiles égale à peine leurs variétés. Si vous ſouhaitez auſſi voir une ſirène dont la voix enchantereſſe calme les flots irrités, ſuivez-moi de l'autre côté du rivage. Voici l'heure où elle a coutume de s'y rendre. A ces mots elle nous montre la groſſe baleine que nous avions priſe pour une iſle, comme pour nous inviter à paſſer ſur ſon dos. J'étois encore dans la même erreur; & mon eſprit ardent ſe laiſſant emporter par ſa curioſité, malgré les ſages conſeils de Renaud & de Dudon qui tâchoient de me détourner de cette folle confiance, je cédai aux ſollicitations trompeuſes d'Alcine. La fée auſſitôt laiſſa les deux guerriers ſur le rivage & vint après moi ſur le dos de la baleine officieuſe qui nous emporta ſoudain au milieu de la mer. C'eſt alors que je me repentis de mon imprudence; mais j'étois déja trop éloigné de la rive. Renaud

s'étoit jetté à la nage pour venir me porter fon fecours. Ce mouvement génereux lui a peut-être coûté la vie; car il s'éleva au même inftant un furieux vent du midi qui couvrit le ciel & la mer de ténèbres; & je ne fais ce qui lui eft arrivé dans l'affreufe tempête qui fuivit cette obfcurité. Alcine cependant employoit tous fes foins à me faire oublier fon artifice. Nous paffâmes le jour entier & la nuit fuivante fur le monftre, dont les nageoires rapides nous portoient fur les flots, jufqu'à ce que enfin nous vînmes aborder à cette ifle délicieufe dont une grande partie reconnoît les loix de la fée. Elle l'avoit ufurpée fur une de fes fœurs, nommée Logiftille, que leur père avoit nommée héritière de fes états, comme fa feule fille légitime, les deux autres étant le fruit d'un commerce inceftueux. Comme celles-ci ont autant de vices & de fcélérateffe que l'autre a d'innocence & de vertus, elles ont uni leurs forces contre elle pour la chaffer de fon ifle & lui en ont enlevé plufieurs fois les principales fortereffes : peut-même ne lui refteroit-il rien de fon premier empire, fi le lieu où elle s'eft retirée n'étoit féparé du refte de l'ifle, d'un côté par un golphe & de l'autre par une mon-

tagne inhabitée, comme on voit une montagne & une rivière former les limites qui divifent l'Écoffe de l'Angleterre.

Mais pour en revenir à moi & vous apprendre par quel événement j'ai été métamorphofé en ce foible arbriffeau, vous faurez qu'Alcine avoit conçu pour moi la plus vive tendreffe, & que fes charmes & fes prévenances n'avoient pas allumé une paffion moins forte dans mon cœur. Elle me paroiffoit réunir toutes ces qualités heureufes que le ciel avare de fes dons, diftribue aux mortels avec tant de réferve, aux uns peut-être un peu plus qu'aux autres, mais jamais en grande abondance, même à fes plus chers favoris. Je perdis auprès d'elle le fouvenir de la France & de tout ce qui pouvoit m'intéreffer. Je paffois les jours entiers à contempler fes charmes. Tous mes defirs ne fe rapportoient qu'à fon cœur. Sa tendreffe étoit égale, & peut-être encore fupérieure à la mienne. Elle avoit abandonné, elle avoit oublié pour moi tous fes amans; elle ne pouvoit plus me quitter ni le jour ni la nuit; elle prenoit mes confeils fur les moindres chofes & me livroit fon empire fur tous les objets de fa dépendance, ne vouloit en

croire que moi & ne s'entretenir qu'avec moi ſeul. Mais pourquoi rouvrir encore des plaies que je n'ai plus d'eſpérance de pouvoir jamais entièrement guérir ? Pourquoi rappeller à ma mémoire les délices que j'ai goûtées, quand je me vois maintenant en proie au ſort le plus affreux ? Hélas! lorſque je croyois que rien ne pouvoit plus ajouter à ma félicité ; au moment où l'amour d'Alcine me paroiſſoit porté au plus haut point de ſon ardeur, ſon ingratitude éclata tout-à-coup ; & le bien que je poſſédois me fut ravi. Je connus alors la légèreté de ſon ame, auſſi prompte à s'enflammer qu'à perdre ſes inclinations les plus tendres.

Deux mois à peine s'étoient écoulés depuis que je règnois ſur ſon cœur, lorſqu'un nouvel amant vint en eſſayer ſur moi la conquête. La fée alors me chaſſa avec dédain de ſa préſence & me reprit ſes bienfaits. J'ai ſu, depuis mon malheur, que mille autres avant moi l'avoient éprouvé avec auſſi peu de raiſon de le craindre ; & de peur qu'un juſte ſentiment de vengeance ne les porte à divulguer ſes déréglemens, elle les métamorphoſe tous, les uns en oliviers, les autres en ſapins, en palmiers, en cèdres ou en myrthes, comme moi ;

ceux-ci en rapides fontaines, ceux-là en bêtes sauvages, selon qu'une imagination extravagante lui en suggère le caprice. Et vous-même qu'un hasard singulier a conduit dans cette isle fatale, pour lui faire abandonner son dernier amant, vous aurez à votre tour ses faveurs, aucun mortel ne sera plus heureux que vous dans la durée de votre empire ; mais soyez sûr qu'il n'aura pas un terme différent de celui des autres, & que vous serez transformé comme eux en bête sauvage, en fontaine, en arbre ou en rocher. Ce que je vous apprends du caractère d'Alcine ne vous sera peut-être pas d'une grande utilité, mais il peut au moins vous inspirer de justes défiances de ses manières. D'ailleurs comme les esprits des hommes ne sont pas moins différents que les traits de leurs visages, peut-être saurez-vous échapper à des pièges dont mille autres n'ont pu se sauver.

Roger qui savoit les nœuds étroits du sang qui lioient Astolphe à sa chère Bradamante, fut bien affligé du malheur qui lui avoit fait perdre sa forme naturelle, pour le revêtir de celle d'une plante stérile. Il n'est rien qu'il n'eut tenté pour le secourir, s'il avoit su comment on pouvoit rompre son enchantement;

enchantement ; mais en ignorant les moyens, il s'efforça au moins de lui donner toutes les consolations dont il étoit capable. Il lui demanda ensuite s'il y avoit quelque route qui pût le conduire aux états de Logistille, sans traverser les conquêtes d'Alcine. L'arbre lui répondit qu'il y en avoit une sans doute, mais qu'elle étoit hérissée de rochers affreux, & qu'il ne pourroit même aller bien avant sans rencontrer une troupe d'hommes fiers & sauvages dont Alcine se servoit comme d'un rempart pour empêcher ses sujets d'abandonner son empire. Roger le remercia de ses instructions, & ayant encore appris de lui qu'il falloit un peu se détourner à sa droite pour trouver le chemin qui conduit à la montagne qu'il devoit franchir, il prit congé du malheureux Astolphe en déplorant sa destinée.

Il alla aussi-tôt détacher son cheval, & craignant, s'il montoit sur son dos, qu'il ne l'emportât encore malgré lui, il le prit par la bride & le fit marcher sur ses pas. Il songeoit en lui-même aux moyens de pénétrer dans les états de Logistille, & plutôt que de tomber au pouvoir d'Alcine, il étoit résolu de suivre les voies les plus périlleuses.

Il lui vint un moment dans l'efprit de remonter fur fon courfier aîlé & de lui faire prendre fa route par les airs ; mais l'indocilité de l'animal fuperbe le fit renoncer à cette penfée. Eh bien ! ouvrons-nous un chemin par la force, dit-il en lui-même. Cette noble réfolution fut encore inutile. Il n'eut pas fait deux milles le long de la mer, qu'il découvrit la ville magnifique où Alcine a établi le fiège principal de fa domination. Elle étoit environnée d'une muraille immenfe qui, dans fa hauteur prodigieufe, paroît formée du plus riche de tous les métaux. Lorfqu'il s'en fut un peu plus approché, il laiffa la route qui conduifoit à la grande porte par une plaine aifée, &, s'écartant à droite, il gagna la montagne. Il ne tarda guère à rencontrer la troupe formidable qu'Aftolphe lui avoit annoncée. Jamais on n'a rien vu de plus difforme & de plus monftrueux. Les uns ont un corps d'homme avec une tête ou de finge ou de chat ; les autres marchent fur des pieds de bouc ; ceux-ci ont la forme & la vîteffe des centaures ; ceux-là font entièrement nuds, ou couverts de peaux de bêtes extraordinaires. On en voit qui galoppent fur des chevaux fans frein, ou qui marchent pefam-

ment, montés sur des ânes & des bœufs; quelques-uns qui s'élancent sur la croupe des centaures ou s'élèvent dans les airs sur les aîles d'une grue, d'une autruche, ou d'un aigle. L'un a un cor à la bouche, l'autre y porte une coupe. Il y en a qui sont hommes, d'autres qui sont femelles; quelques-uns en qui les deux sexes sont réunis. Leur chef se distinguoit par la grosseur de son ventre & la largeur de son visage. Il étoit assis sur une tortue qui se traînoit lentement. Il y avoit des gens qui le soutenoient de chaque côté, de peur qu'il ne tombât, tant sa tête, appesantie par l'ivresse, retomboit sur ses genoux. Il falloit à chaque instant lui essuyer le front & agiter un large éventail pour le rafraîchir. L'un de ces monstres qui portoit une figure humaine avec les pieds, le ventre, le col, les oreilles & la tête d'un chien, se mit à abboyer au-devant de Roger, pour l'obliger à reprendre le chemin de la ville, dont il s'écartoit. Je n'en ferai rien, répondit le chevalier, tant que mon bras pourra manier ceci; & il lui présentoit la pointe de son épée dirigée contre son visage. Le monstre alors voulut le frapper de la lance dont il étoit armé. Roger le prévint & lui

enfonça son épée dans la poitrine avec une telle roideur, qu'on la voyoit sortir de la longueur d'une palme derrière son dos. Il saisit ensuite son écu & s'élance au milieu de cette troupe innombrable, perce les uns de la pointe, frappe les autres du revers, les charge tous avec une incroyable vigueur. Celui-ci a la tête fendue jusqu'aux dents; celui-là le corps partagé jusqu'à la ceinture; il n'est ni casque, ni bouclier, ni cuirasse qui puisse résister à la pesanteur de son épée; mais la foule des monstres est si nombreuse, elle le serre si étroitement que les cent mains d'un Briarée ne pourroient suffire aux coups qu'il lui faudroit porter de toutes parts, afin de les écarter. S'il s'étoit avisé de découvrir l'écu merveilleux qu'Atlant avoit laissé suspendu à l'arçon de l'hyppogriffe, l'éclat éblouissant qu'il répandoit eut bientôt renversé devant lui toute cette infâme cohorte. Peut-être sa noble valeur en dédaigna l'usage, & il aima mieux devoir sa victoire à la force de son bras qu'à un artifice indigne d'un chevalier. Quoiqu'il en soit, la mort lui paroît moins affreuse que la honte de se rendre à ces lâches ennemis. Il étoit prêt à succomber sous ses propres efforts, lors-


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI



C. Eisen del. *De Ghendt Sculp.*

qu'il vit ſortir deux jeunes filles des portes de la ville ſuperbe dont il s'étoit courageuſement écarté. La nobleſſe de leurs traits & la magnificence de leurs habillemens annonçoient qu'elles n'étoient point d'une naiſſance commune & qu'elles avoient été nourries dans l'éclat & les délices des palais des rois. Elles étoient montées ſur des licornes plus blanches que des hermines. Elles étoient toutes les deux ſi belles, & vêtues avec tant de richeſſe & de goût, que l'œil même d'une divinité pourroit à peine découvrir toutes leurs perfections. La Beauté, ſi elle deſcendoit ſur la terre, n'eût point emprunté des traits différens pour étonner les mortels & captiver leurs hommages. Elles s'avancèrent vers le lieu du combat où Roger alloit tomber accablé de laſſitude. Les monſtres, à leur aſpect, s'éloignent & s'évanouiſſent. Elles préſentent alors la main au jeune chevalier, qui les remercie avec une honnête pudeur du ſecours généreux qu'elles viennent de lui porter, & par un ſentiment de reconnoiſſance, conſent à les ſuivre dans la ville, où elles l'invitent gracieuſement d'entrer.

Les ornemens qui embelliſſent le faîte de la

porte principale, font tous enrichis des plus rares perles de l'orient. La porte eft foutenue par quatre colonnes de diamant, vrais ou faux, je ne fais, mais d'un éclat ébIouiffant les plus fermes regards. Sur les degrés du feuil & autour des colonnes, on voit jouer une troupe de jeunes filles. Elles font parées d'une robe verdoyante, & leur front eft couronné de guirlandes de fleurs. Un peu plus de décence dans leurs manières n'auroit laiffé rien à defirer dans leur beauté. Elles firent de riches préfens à Roger & le prefférent d'entrer dans ce lieu de délices où je croirois que l'Amour a reçu la naiffance. Le tems y ramène continuellement les danfes, les jeux & les fêtes. Le penfer qui blanchit les cheveux n'approche jamais de ce féjour. Le cœur n'y connoit point la trifteffe; les fens n'y éprouvent jamais le befoin. Il femble que le printems, en y établiffant fon éternel empire, rempliffe lui-même de fruits la corne de l'abondance, qu'il entrelaffe des plus belles fleurs. Les Jeunes garçons & les jeunes filles célèbrent gaiement leur tendreffe, les uns au bord d'une fontaine, les autres fous l'ombrage des arbres ou fur le penchant d'un côteau. Ils danfent, ils folâtrent

ſans ceſſe, & l'attrait de leurs plaiſirs ſe renouvelle à chaque inſtant. On en voit qui ſe retirent à l'écart, pour confier à l'amitié une amoureuſe flamme. De petits amours voltigent en ſe jouant ſur les branches des myrthes & des lauriers. Ceux-ci s'applaudiſſent de quelques triomphes; ceux-là, de la cîme d'un arbre élevé, cherchent les cœurs qu'ils veulent atteindre ou s'amuſent à tendre leurs filets. Quelques-uns trempent leurs dards dans un ruiſſeau ou les aiguiſent ſur la meule tournante.

On préſenta en ce moment à Roger un cheval ſuperbe, dont le harnois étoit enrichi de broderies en or & de pierres précieuſes; & ſon courſier aîlé fut livré à un jeune page qui le conduiſit, d'un pas rallenti, ſur les traces du chevalier. Enſuite, les deux jeunes filles qui venoient de le délivrer de ces monſtres, lui adreſſant la parole : Noble chevalier, lui dirent-elles, vos exploits glorieux, dont la renommée a pris ſoin de nous inſtruire, nous font eſpérer que nous n'implorerons pas envain votre généreuſe aſſiſtance. Sur un large canal, qui partage en deux cette plaine, s'élève un pont défendu par une femme d'une énorme ſtature. Il

n'eſt point de rapines & de violences qu'elle n'exerce envers ceux qui veulent ſe rendre ſur l'une des deux rives oppoſées. Non contente d'infeſter le chemin par d'horribles cruautés, elle fait ſouvent des incurſions dans toute la contrée, & porte au loin la mort & le ravage. Ce peuple aſſaſſin de monſtres qui vient de vous attaquer, eſt preſque tout compoſé de ſes enfants; les autres ſont ſes vaſſaux, auſſi cruels, auſſi féroces qu'elle-même. Allons, dit Roger; c'eſt peu d'un combat, lorſque je ſuis prêt d'en livrer cent pour votre ſervice. Mon bras, mes armes, toute ma perſonne eſt à vous. Ce n'eſt point pour amaſſer des tréſors ou pour conquérir des royaumes que je me ſuis fait armer chevalier, c'eſt pour ſecourir les malheureux & ſur-tout de belles dames comme vous l'êtes. Les deux jeunes filles le remercièrent de ſa noble courtoiſie, & en s'entretenant ainſi, ils apperçurent le canal & le pont. L'altière géanne s'y promenoit couverte d'armes dorées, où brilloient l'émeraude & le ſaphir. Je réſerve pour un autre Chant le récit du combat que lui livra le Chevalier.





CHANT VII.

CELUI qui s'éloigne du sol qui l'a vu naître, voit des choses dont son imagination auroit eu bien de la peine à concevoir la réalité. Vient-il à les raconter, à son retour, on n'y ajoute aucune croyance, & il ne recueille de ses récits que le renom d'imposteur. Le peuple, entêté dans son ignorance, n'en croit que le rapport de ses sens. Ainsi je dois m'attendre que l'inexpérience de la plupart des hommes, les empêchera d'en croire mon témoignage, sur les aventures que je vais raconter. Mais que m'importe qu'une tourbe aveugle & opiniâtre se refuse à la vérité de mes chants? Vous ne les traiterez point de mensonges, vous qu'une éducation éclairée a instruits sur les merveilles de la nature; & c'est à vous seuls que mes chants sont adressés; c'est de votre suffrage que j'en attends la récompense.

Je vous ai laissez sur le pont que défendoit l'orgueilleuse Eriphile. Ses armes étoient d'or & enrichies de pierreries de diverses couleurs; on y

voyoit briller à la fois le rubis, le chrisolite, l'émeraude & le saphir. Elle étoit montée, non sur un cheval, mais sur un loup, tel que la Pouille n'en vit jamais de plus monstrueux. Il avoit la taille & la grosseur d'un taureau. Sa gueule écumante n'étoit point gouvernée par un frein. Docile cependant aux moindres volontés d'Eriphile, il la portoit au travers du fleuve, sur son dos couvert des plus riches harnois. La géante avoit une cotte d'armes semblable en tout, excepté pour la couleur, aux vêtemens que les prélats ont coutume de porter à la cour. Au milieu de son écu & sur le cimier de son casque étoit représenté un crapaud enflé de venin. Les deux compagnons de Roger le lui firent remarquer. Elle s'étoit déja avancée en deça du pont pour en fermer insolemment le passage au chevalier & le défier, selon sa coutume, au combat. Roger, à cet aspect, saisit sa lance menaçante. Aussi prompte & aussi intrépide, Eriphile pique de l'éperon son grand loup, s'affermit sur ses arçons, met sa lance en arrêt au milieu de sa course & fait trembler la terre sous le poids de son sauvage coursier. Cependant sa fière contenance n'empêche point que Roger

n'emporte l'avantage dès le premier choc. Il l'atteint avec tant de vigueur à la visière de son casque, qu'il l'enlève des arçons & la renverse sur le champ de bataille. Il tiroit déja son épée pour lui trancher la tête. Eriphile, étendue sur l'arène & privée de sentiment, ne lui auroit opposé aucune défense ; mais les deux dames persuadèrent au chevalier que c'étoit assez pour sa gloire d'avoir triomphé de son ennemie & qu'une vengeance brutale en terniroit l'éclat. Il remit donc son épée dans le fourreau, & tous les trois poursuivirent leur route sur le pont dont Roger venoit de s'ouvrir l'accès. Entrés de-là dans un bois qui s'offrit à leurs yeux, ils furent obligés d'y prendre un sentier étroit & qui montoit sur la coline, par une pente escarpée & pierreuse. Mais quand ils furent parvenus au sommet, ils trouvèrent une plaine spacieuse où s'élevoit le plus agréable & le plus magnifique palais que les mortels ayent jamais vu. La belle Alcine, entourée d'une cour brillante en sortit & s'avança jusqu'à la première avenue pour recevoir Roger. Elle lui fit un accueil très-gracieux, & toute sa suite rendit de tels honneurs au jeune guerrier, qu'une divinité

deſcendue ſur la terre, n'en pourroit exiger davantage des humains. La richeſſe des ornemens ne formoit point toute la magnificence de ce palais. Il empruntoit un plus grand luſtre des graces de ceux qui l'habitoient. Ils étoient tous à la fleur de leur âge & d'une beauté preſque égale. Alcine ſeule les effaçoit par l'éclat de ſes charmes, comme l'aſtre du jour efface par la ſplendeur de ſa lumière les étoiles les plus brillantes.

Elle étoit ſi belle & d'une taille ſi noble que l'imagination hardie du dieu même de la peinture n'auroit pu former rien de ſi parfait. Sa chevelure flottant en boucles ſur ſes épaules avoit la couleur de l'or pur. Une nuance tendre, formée de roſes & de lys, étoit répandue ſur ſes joues délicates. Son front reſpiroit la gaieté, l'yvoire y étaloit ſa blancheur. Sous deux ſourcils noirs & noblement deſſinés, brilloient deux yeux ou plutôt deux ſoleils, mais d'un éclat doux & tempéré. Bien qu'ils fuſſent avares de leurs regards, les amours voltigeoient ſans ceſſe autour d'eux, &, du fond de leurs prunelles, ils décochoient des traits qui ſoumettoient tous les cœurs. L'envie la plus ſévère n'eut trouvé rien à reprendre à la forme ſédui-

fante de fon nez. Plus bas, s'ouvroit à demi une bouche vermeille; elle renfermoit un double rang de perles, que deux lèvres éblouiffantes de fraîcheur laiffoient entrevoir dans leurs mouvemens gracieux. C'eft de cette bouche que fortent avec moleffe des paroles fi touchantes & fi flatteufes qu'elles attendriroient un cœur de rocher. C'eft-là que fe forme le fourire enchanteur, par qui celui à qui il s'adreffe eft élevé à la félicité des dieux. Son cou étoit d'une exacte rondeur; fa gorge ferme & relevée avoit la blancheur du lait: ce font deux boules d'yvoires qui vont & viennent comme les ondes qu'un vent léger combat fur le penchant du rivage. Un voile impénétrable aux yeux même d'Argus, cachoit les autres parties de fon corps; mais la beauté de ce que le regard pouvoit faifir répondoit affez des charmes de ce qui échapoit à la vue. Ses bras étoient d'un contour agréable; fes doigts d'une jufte longueur, & un peu menus à leurs extrêmités. On n'appercevoit fur fa main fraîche & potelée ni veine ni tendon; enfin un pied court, mince & délié achevoit les perfections de fa perfonne. Les graces céleftes ne peuvent fe dérober fous aucun voile. Dans fes paroles,

dans ſa démarche, dans ſon ſourire & dans le ſon de ſa voix, Alcine avoit des charmes propres à captiver tous les cœurs. Il ne faut point s'étonner ſi Roger fut pris à ſes filets. Tout ce que le myrthe lui avoit dit de ſon caractère perfide, ne put le défendre d'une ſi douce ſéduction. Comment pourroit-il croire que l'artifice & la méchanceté fuſſent déguiſés ſous des traits ſi aimables & ſi pleins d'innocence? Bientôt il eſt perſuadé qu'Aſtolphe n'eſt qu'un ingrat, qui s'eſt juſtement attiré la peine de ſa métamorphoſe, & qui mériteroit peut-être un plus grand châtiment. Tout ce qu'il lui a dit n'eſt qu'une horrible impoſture, inſpirée par le dépit & la vengeance. Le ſouvenir de Bradamante commence déja à s'effacer de ſon cœur. Alcine, qui vouloit que ſon amant ne reſpirât que pour elle, travailloit par la force de ſes enchantemens à guérir le cœur de Roger de ſes premières bleſſures. Qui oſera maintenant accuſer le brave chevalier de légèreté & d'inconſtance? Bientôt on leur ſervit un repas délicat & ſomptueux, durant lequel des inſtrumens choiſis remplirent l'air d'une douce harmonie; des voix tendres mêlant à ces ſons leurs accens paſſionnés, célébrèrent l'a-

mour & ses touchantes délices, par des chansons qui en faisoient passer l'ivresse dans les cœurs. Les splendides banquets des successeurs de Ninus, les festins voluptueux de Cléopatre n'eurent jamais rien qui égalât la magnificence & la délicatesse qu'Alcine avoit su employer, pour surprendre son nouvel amant. A peine la table où Ganymède présente le nectar au maître des dieux, donneroit-elle une idée du goût & de la profusion des mets qui y furent offerts. Aussi-tôt qu'on les eut desservis, toute la troupe s'assit en un grand cercle, & l'on commença un jeu où l'on se demande l'un à l'autre quelque secret à l'oreille, sur le sujet qu'on veut choisir. C'étoit pour nos deux amans une occasion très-heureuse de se découvrir leur tendresse mutuelle; aussi ne manquèrent-ils point d'en profiter, & leurs dernières propositions furent de se trouver ensemble cette nuit. Le jeu ne fut pas de longue durée après la conclusion de ce traité; &, de jeunes serviteurs d'Alcine ayant apporté des flambeaux pour dissiper l'obscurité qui commençoit à naître, on conduisit Roger dans l'appartement qui lui étoit destiné. Il étoit frais, commode, & le plus magnifique du palais. Là on

lui présenta de nouveau d'excellens vins & des mets légers ; & après l'avoir salué avec les marques du respect le plus flateur, chacun se retira. Roger s'étendit sur des draps parfumés, dont le tissu eut excité la jalousie d'Arachné même. Dans l'impatience de ses desirs, il prêtoit l'oreille pour écouter si sa belle dame ne venoit point encore. Le moindre bruit qu'il entendoit, flatant ses espérances, lui faisoit lever la tête de dessus son oreiller ; il croyoit à chaque instant l'entendre, & le mouvement de son cœur s'arrêtoit; puis reconnoissant bientôt son erreur, il poussoit de tendres soupirs. De tems en tems il s'élançoit de son lit, ouvroit la porte, regardoit en dehors, & n'y appercevant personne, il maudissoit la lenteur des heures. Souvent il se disoit à lui-même : c'est maintenant qu'elle part de sa chambre ; & puis il comptoit tous les pas qu'elle devoit faire pour arriver jusqu'à lui. Combien de vaines & de diverses réflexions ne roula-t-il pas dans son esprit ? Tantôt il craignoit qu'il ne fut survenu quelque obstacle à son bonheur, tantôt qu'un autre n'eut eu l'adresse de le prévenir dans la moisson de ses plaisirs. Alcine ne consumoit pas vainement ses instans

précieux; elle répandoit ſur elle les plus doux parfums, & auſſi-tôt qu'elle ſe fut bien aſſurée qu'un ſilence diſcret règnoit dans tout ſon palais, elle ſortit de ſa chambre par une route ſecrette, & ſe hâta d'aller appaiſer le combat que la crainte & l'eſpérance ſe livroient dans le cœur de Roger. Dès que le ſucceſſeur d'Aſtolphe vit paroître cet aſtre brillant, ſon ſang, bouillonnant dans ſes veines, l'embrâſa d'un feu ſéditieux. Il ſe jette hors de ſon lit, & ſans attendre qu'Alcine eut dépouillé ſes vêtemens, il l'emporte dans ſes bras. Elle n'étoit cependant couverte que d'une robe légère, paſſée négligemment ſur ſes épaules, & qu'un ſeul mouvement du chevalier fit tomber à ſes pieds. Il ne lui reſta qu'un voile dont le tiſſu délié laiſſoit appercevoir tous ſes charmes, comme on apperçoit ſous un cryſtal bien pur les roſes & les lys qu'il défend. Jamais le lierre n'embraſſa plus étroitement l'arbre auquel il s'unit, que ces deux amans ne s'embraſſèrent l'un l'autre dans leurs tranſports. Ils ſe déroboient ſur leurs lèvres des fleurs, telles que les ſables odorans de l'Inde & des Sabéens n'en produiſirent jamais de ſi douces. Le tableau de leurs plaiſirs ne peut être bien peint que par

eux-mêmes, puiſque jamais perſonne n'en goûta de ſi raviſſans.

Tout ce qui ſe paſſoit entre le chevalier & la fée étoit ignoré dans le palais, ou du moins perſonne n'oſoit s'en entretenir. Chacun rendoit prudemment les plus grands honneurs à Roger, pour ſe conformer aux deſirs d'Alcine. Il n'eſt point de fêtes ni de plaiſirs que ces deux amans ne s'empreſſent de ſe donner l'un à l'autre & de partager amoureuſement. Les repas, la danſe, le bain & les jeux ſe diſputoient leurs momens. Tantôt aux bords des fontaines & à l'ombre des rochers, ils liſoient les avantures amoureuſes des tems paſſés; tantôt dans un frais vallon ou ſur le penchant d'un coteau ils pourſuivoient un lièvre timide; quelquefois ils ſe plaiſoient à voir des chiens faire partir des vols de faiſans, ou à les chaſſer eux-mêmes avec une verge du creux des buiſſons; ſouvent auſſi ils tendoient des piéges aux oiſeaux ſur les branches odorantes du genevrier, ou, avec un appât trompeur, ils enlevoient les poiſſons de leurs retraites liquides. C'eſt ainſi que Roger paſſoit ſon tems dans les fêtes & les plaiſirs, tandis que Charlemagne & Agramant ne reſpiroient que les fureurs de la guerre.



J. M. Moreau del. *Prevost Sc.*


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Il ne feroit pas jufte que notre jeune chevalier les effaçât de notre fouvenir. Je n'oublierai pas non plus fa fidèle Bradamante qui, abandonnée à fa douleur, paffoit les jours entiers à gémir fur le fort de fon amant qu'elle avoit vu enlever dans les airs, fans favoir fous quel ciel on le conduifoit. Je vais même parler d'elle, avant que de rien dire des autres. Elle avoit paffé plufieurs jours en des recherches inutiles, parcourant les forêts ombragées, les campagnes brûlantes, les montagnes & les vallées, les bourgades & les cités. Perfonne ne pouvoit l'inftruire du fort de fon amant, féparé d'elle par un intervalle fi immenfe. Elle ofe s'avanturer jufqu'à parcourir le camp des Sarrazins; elle va de quartiers en quartiers, fuit toutes les tentes & fatigue de fes queftions importunes tous les foldats: il eft vrai que l'anneau enchanté qui la faifoit difparoître aux regards des hommes, lorfqu'elle le mettoit dans fa bouche, la défendoit des infultes d'une foldatefque brutale. Ce qui la confole un peu de fes craintes, c'eft que la mort d'un guerrier auffi fameux que Roger, fe feroit déja répandue depuis les bords de l'Hidafpe jufqu'aux lieux où le foleil termine fon cours. Ainfi,

n'entendant point publier cette nouvelle, elle ne peut croire que son amant ait perdu la vie. Elle ne sait plus imaginer de quel côté elle doit encore chercher ses traces; elle marche au hazard, n'ayant pour compagnon que ses soupirs & ses plaintes. Il lui vient enfin à l'esprit de retourner à la caverne où étoient déposés les ossemens de Merlin & de tâcher d'attendrir, par ses pleurs, le marbre qui les couvre. Qui peut mieux l'informer que cet habile enchanteur, si Roger vit encore ou si la mort a fini ses destins? qui lui donnera des conseils plus utiles sur le parti qu'elle doit embrasser? Elle s'affermit de plus en plus dans cette résolution, & déja elle a pris la route de la forêt célèbre de Poitiers, où la tombe prophétique de Merlin est cachée au milieu des ronces & des halliers sauvages.

Cependant cette magicienne dont le génie éclairé veilloit sur le sort de Bradamante, Mélisse, qui lui avoit montré dans sa grotte le brillant tableau de sa postérité, instruite que de son sein devoient naître des héros & des demi-dieux, ne laissoit passer un seul jour sans employer la force de ses enchantemens, pour s'instruire de tout ce qui

pouvoit intéresser la jeune guerrière. Elle savoit de quelle manière Roger avoit été arraché au pouvoir d'Atlant, & comment il avoit ensuite été transporté dans les Indes; elle l'avoit vu enlever dans la route périlleuse des airs, sur le coursier aîlé, si indocile au frein & à la voix. Elle n'ignoroit point qu'il consumoit ignominieusement sa vie dans les jeux & l'oisiveté, également infidèle à son roi & à son amante. Un chevalier si aimable & si valeureux perdre ainsi les plus beaux ans de sa jeunesse, s'exposer à voir flétrir cette fleur de gloire qui s'élève encore sur notre tombeau, lors même que nos ossemens y sont entièrement consumés! Hélas! tel eut été le destin du malheureux Roger, si, plus ardente que lui-même pour les intérêts de sa renommée, Mélisse n'eut entrepris de le ramener à sa vertu naturelle par des chemins rudes, il est vrai, mais plus dignes par-là de son cœur magnanime. Semblable à ces habiles médecins qui emploient le fer, le feu, le poison même pour guérir leurs malades, & qui, ensuite, en reçoivent des témoignages de reconnoissance, malgré les cuisantes douleurs qu'ils leur ont fait souffrir, elle n'avoit point pour Roger cette lâche

indulgence qu'une tendresse aveugle inspiroit à Atlant. Le vieux magicien ne songeoit qu'à prolonger les jours de son élève. Il auroit mieux aimé lui voir traîner longtems des jours dépouillés d'honneur & de gloire que de souffrir qu'on retranchât une année de sa vie, fut-ce même au prix des louanges éternelles de tout l'univers. Il avoit fait enlever Roger dans l'isle d'Alcine, pour qu'il perdit auprès d'elle ses inclinations belliqueuses. Grace à la science profonde de son art, il avoit su serrer si fortement le nœud qui unissoit la fée au jeune chevalier, que celui-ci parvenu à la vieillesse avancée de Nestor, ne l'eut jamais vu rompre. Tu le sauveras de cette honteuse félicité, ô Mélisse! En effet elle se transporte soudain au-devant des pas de la généreuse fille d'Aimon. Bradamante la reconnoît à peine que ses cruelles inquiétudes font place, dans son cœur, aux impressions flatteuses de l'espérance. Mais qui peindroit la tristesse accablante où elle retombe, en apprenant que son amant est si loin d'elle & aux pieds d'une rivale si dangereuse? Mélisse employe envain les soins les plus tendres à la soulager, il faut qu'elle lui promette, qu'elle

lui jure que Roger lui fera rendu en peu de jours. Vous avez, lui dit-elle, un anneau contre lequel restent fans effet les enchantemens les plus terribles, donnez-le-moi; j'irai chez Alcine, & je fuis fûre de renverser tous fes projets fur votre amant, & de le ramener lui-même dans vos bras. En partant d'ici aux premières heures de la nuit, je puis prévenir le retour de l'aurore fur les rivages de l'Inde. Elle lui explique enfuite les moyens qu'elle fe propofe d'employer, pour arracher Roger de cette région enchantée, où il s'abandonne à une vie molle & voluptueufe.

Bradamante tire avec tranfport l'anneau de fon doigt; elle auroit voulu lui donner encore fon cœur, elle lui auroit donné fa vie, fi ces dons euffent pu être utiles à Roger. Voilà mon anneau, puiffante Méliffe, je vous recommande, je vous recommande mille fois mon cher Roger. Que ne pourrez-vous point lui dire de ma tendreffe? Elle dit & la quitte pour prendre le chemin de la Provence. Méliffe s'éloigne en même-tems d'un autre côté. Le foir vient. Elle appelle auffitôt du fein de la terre, un cheval qui s'élance à fes premiers ordres. Son corps eft noir & fes pieds d'une cou-

leur moins foncée. C'étoit ſans doute quelque farfadet ou quelque lutin qu'elle fit ſortir des enfers ſous cette forme. Elle jette loin d'elle ſa ceinture & ſa chauſſure, & laiſſe tomber ſur ſes épaules ſes cheveux horriblement mêlés. Elle obſerve avec ſoin de ne pas laiſſer l'anneau à ſon doigt; il eut empêché l'effet de ſes conjurations. Elle part enſuite & marche avec tant de viteſſe qu'elle arrive le lendemain aux bords de l'iſle d'Alcine. Sa première attention eſt de ſe déguiſer ſous une figure empruntée. Elle allonge & groſſit ſa taille, revêt ſon menton d'une barbe épaiſſe, & creuſe des rides ſur ſes joues & ſur ſon front. Ce n'eſt plus Méliſſe, c'eſt le vieillard qui a pris ſoin de l'enfance de Roger: c'eſt ſon maintien, ce ſont ſes traits, c'eſt le ſon de ſa voix. Elle ſe cache enſuite, épiant le moment où la fée doit s'éloigner de Roger. Elle attendit plus d'un jour; Alcine ne pouvoit vivre un inſtant ſéparée de l'aimable chevalier. Enfin un matin où il l'avoit quittée pour venir reſpirer le frais ſur le bord d'un ruiſſeau qui s'échappoit du penchant d'une colline & alloit groſſir les eaux d'un lac délicieux, Méliſſe l'apperçoit & ſe prépare à l'aborder. Elle l'obſerve quelques inſtans.
Il

Il porte des vêtemens légers & moëlleux qu'Alcine elle-même a tiſſus d'or & de ſoie avec un art admirable. Un collier étincelant de pierres précieuſes deſcend de ſon cou ſur ſa poitrine. Ses bras jadis couverts d'une armure peſante, ſont entourés de deux légers bracelets; à ſes oreilles, percées d'un fil d'or, pendent deux perles qui ſurpaſſent en groſſeur toutes celles qu'ont jadis enfanté les Indes & l'Arabie. Ses cheveux, friſés en groſſes boucles, ſont parfumés des plus rares eſſences: il reſpire la galanterie d'un homme qui a paſſé ſa vie entière à Valence au ſervice des dames. Tout eſt changé en lui, tout y eſt corrompu; de tout ce qu'il fut autrefois il n'eſt reſté que ſon nom. Tel eſt la métamorphoſe honteuſe opérée par les enchantemens d'Alcine: & c'eſt dans cet état que Méliſſe le ſurprend.

Pour elle, déguiſée ſous les traits du vieillard qui éleva l'enfance de Roger, elle ſe préſente à lui avec cette figure impoſante, avec ce front ſévère qui le faiſoient trembler dans ſa jeuneſſe: Eſt-ce donc là, lui dit-elle, eſt-ce là le fruit que j'ai ſi longtems attendu de mes peines? Quoi! je t'aurai fait ſucer dans ton berçeau la moëlle des

lions & des ours, je t'aurai formé à te jouer des ſerpens & des dragons, à les étouffer de tes mains jeunes encore, au fonds de leurs cavernes, à arracher les griffes des tigres & des léopards, à briſer les défenſes du farouche ſanglier, pour te voir, au mépris de cette éducation guerrière, devenir l'Adonis d'Alcine? Eſt-ce donc là ce que l'obſervation des aſtres & des entrailles fumantes des victimes, eſt-ce là ce que les horoſcopes, les augures, les ſonges, les conjurations & tous les profonds myſtères de l'art que je profeſſe, hélas! trop vainement, m'avoient annoncé de tes deſtinées, dès ta plus tendre enfance? A peine ſerois-tu parvenu aux premières bornes de la jeuneſſe, tes exploits devoient déja t'élever au-deſſus des guerriers de tous les âges: te voilà vraiment ſur le point d'atteindre & de laiſſer bientôt loin de toi les Alexandres, les Céſars & les Scipions! Qui jamais l'auroit ſoupçonné? Toi, l'eſclave d'une femme? Roger s'élever juſqu'à ſe faire un triomphe de ſa ſervitude, oſer porter à ſes bras, à ſon cou les chaînes dont on le flatoit? Sois indifférent, je le veux, à l'intérêt de ta gloire, oublie les nobles entrepriſes auxquelles le ciel te deſtine; mais

veux-tu frustrer ta postérité des biens & des honneurs que je t'ai mille fois prédits? Laisseras-tu mourir stérilement une tige dont les rejettons doivent un jour refleurir avec tant d'éclat? Veux-tu aller étouffer au sein de la divinité les plus nobles ames qui soient formées dans ses idées éternelles? Ah! de grace, n'empêche point ces victoires & ces triomphes par lesquels tes descendans rendront un jour à l'Italie, presque abymée sous ses ruines, la première splendeur de ses antiques habitans. Je ne te parlerai point de tous ceux de tes fils dont les vertus réclament l'abjuration de tes folles erreurs; mais Hyppolite, mais son frère, qui doivent réunir en eux seuls tout ce que le monde a jamais admiré de plus auguste, de plus magnanime, ne pourront-ils rien obtenir de toi? hélas! je me plaisois à t'entretenir de ces deux princes; j'aimais à voir Roger se réjouir de l'idée flateuse que ces héros lui devroient un jour leur naissance. Cette douce espérance n'a-t-elle plus de charmes pour ton cœur? Mais quels attraits a donc cette femme dont tu t'es fait l'esclave? que ne possèdent comme elle mille autres femmes aussi déréglées? ignores-tu combien d'amans elle eut

avant toi, & le ſort qu'elle leur réſerva ? Mais pour mieux connoître Alcine, pour démêler toutes ſes fourberies, pour dévoiler tous ſes artifices, prends cet anneau, mets-le à ton doigt, & retourne auprès d'elle : tu pourras juger de ſa beauté.

Pendant ce diſcours, Roger honteux baiſſoit la vue, ſans pouvoir répondre un ſeul mot. Méliſſe profitant de ſa confuſion, lui met elle-même l'anneau au petit doigt & le fait ainſi revenir à lui. Quelle lumière le frappe ſoudain ! Comment pourra-t-il ſe dérober aux regards mépriſans des hommes ? Il auroit voulu pouvoir s'enſevelir dans les entrailles de la terre. Alors Méliſſe reprit ſa figure ordinaire ; celle d'Atlant lui devenoit inutile, après l'heureux ſuccès de ſon déguiſement. Elle apprit à Roger qui elle étoit & quel motif l'avoit conduite auprès de lui. Je ſuis venue, dit-elle, ſur les inſtances d'une femme qui, toujours occupée de ſon amour, ne ſoupire que pour toi & ne peut plus longtems s'en voir ſéparée. C'eſt elle qui m'envoye te délivrer des chaînes magiques qui t'accablent. J'ai pris la forme d'Atlant pour me concilier dans ton cœur une plus grande confiance. Je ſuis heureuſement parvenue à te ramener à la

raiſon ; je veux t'éclairer ſur tous les périls où tu étois engagé. La guerriète aimable qui t'aime ſi tendrement, & des mains de laquelle, tu te ſouviens ſans doute, que tu tiens ta liberté, m'a donné pour toi cet anneau qui a le pouvoir de rompre tous les enchantemens. Elle t'auroit de même envoyé ſon cœur, s'il eut été néceſſaire à ta conſervation. Elle lui expliqua enſuite toute la violence de l'amour qu'il avoit ſu inſpirer à Bradamante & qu'elle ſentiroit toujours pour lui ; elle lui parla de ſon invincible courage, ſans avancer rien qui bleſſât la vérité & qui ne fut en même tems à l'avantage de ſon amie. Elle ſut en un mot remplir ſon ambaſſade avec toute la dextérité & toute la prudence de cet emploi, & elle fit naître dans le cœur de Roger une averſion pour Alcine égale à l'amour qu'il avoit reſſenti pour elle. Qu'on ne ſoit point ſurpris d'une telle révolution. Son amour étoit l'effet d'un enchantement ; l'anneau détruiſit le charme. Il fit voir que toutes les beautés d'Alcine étoient menſongères, que ſes cheveux, ſa taille, tout étoit emprunté : il la dépouilla de ſes attraits, & ne lui laiſſa que la laideur. Comme un enfant qui, après avoir caché un fruit déja mur,

oubliant bientôt l'endroit qui le recèle, le retrouve enfin par hazard au bout de quelques jours; ſurpris de le voir tout gâté & ſi différent de ce qu'il étoit, il rejette avec horreur ce qui faiſoit ſes délices; ainſi Roger, lorſque Méliſſe l'eut d'abord fait rentrer en lui-même, & qu'il fut armé de cet anneau qui triomphoit de toutes les conjurations d'Alcine, au lieu de cette femme qu'il avoit laiſſée ſi belle, ne retrouva qu'un monſtre de laideur & de difformité. C'étoit la vieille la plus dégoûtante qu'il y eût au monde. Son viſage étoit jaune, creuſé de rides & de maigreur. A peine voyoit-on ſur ſa tête quelques cheveux griſâtres. Il ne lui reſtoit pas dans la bouche une ſeule dent; & ſa taille n'avoit pas une demi-coudée. Hecube & la Sybille auroient paru dans leur jeuneſſe, à ſes côtés. Elle avoit cependant l'art de déguiſer toutes ces horreurs ſous une apparence agréable : & c'eſt par cet artifice qu'elle en avoit abuſé tant d'autres avant Roger. Mais l'anneau la dépouilla de ce voile trompeur. Qui s'étonneroit à préſent de ce que Roger oublia ſi vite ſon amour, puiſqu'elle ne pouvoit plus ſe ſervir du charme qu'elle avoit employé pour le ſéduire?

Instruit cependant par la ſageſſe de Méliſſe, Roger feignit de n'avoir rien remarqué de ſa métamorphoſe, juſqu'à ce qu'il eut repris de pied en cap ſes armes ſi longtems négligées. Et pour qu'Alcine n'en conçut aucun ſoupçon, il lui fit entendre qu'il avoit fantaiſie de voir s'il n'avoit pas pris d'embonpoint, & s'il pourroit s'exercer librement avec ſon armure, après avoir été pluſieurs jours ſans la revêtir. Il ceignit ſa redoutable Baliſarde (c'étoit ainſi qu'il nommoit ſon épée). Il prit auſſi l'écu merveilleux qui éblouit ceux qui oſent y porter leurs regards, & ſemble les priver de l'uſage de leurs ſens; il le mit à ſon cou, enveloppé de l'étoffe qui lui ſert de fourreau. Il alla enſuite à l'écurie où il fit ſeller & brider un cheval que Méliſſe lui avoit fait diſtinguer pour ſa vîteſſe. C'eſt le fameux Rabican, monté jadis par le cavalier qui étoit alors le jouet des vents ſur le rivage & que la baleine avoit porté avec lui ſur ſon dos juſqu'en ce lieu. Il auroit pu de même prendre l'Hyppogriffe, puiſqu'il étoit attaché près de Rabican; mais Méliſſe l'avoit fait réfléchir ſur l'indocilité du courſier aux larges aîles, & lui avoit promis que dès le jour ſuivant elle le tireroit de là

& le mettroit dans un lieu où on l'inſtruiroit à ſe ſoumettre au frein & à la voix. D'ailleurs le choix qu'il eut fait de l'Hyppogriffe auroit pu faire ſoupçonner le projet de ſon évaſion. Roger ne réſiſta point aux ordres de Méliſſe, qui s'étant rendue inviſible, s'attachoit à tous ſes pas. C'eſt ainſi qu'il s'éloigna du palais voluptueux de l'indigne fée, & qu'il s'avança vers une porte qui conduiſoit aux états de Logiſtille. Le fer à la main, il ſe jette ſur les ſatellites qui défendent cette porte, renverſe les uns, écarte les autres & ſe fraye un paſſage. Il étoit déja bien loin avant qu'Alcine eut le moindre ſoupçon de ſa fuite. Je dirai dans le Chant qui ſuit quelle fut ſa route & comment il parvint au ſéjour de la ſage Logiſtile.





CHANT VIII.

OH ! combien il y a parmi nous d'enchanteurs & d'enchantereſſes que l'on ne connoît pas, & qui changeant, à leur gré, de forme & de viſage, ſavent faire naître dans les cœurs des ſentimens qu'ils ſont indignes d'inſpirer ! & ce n'eſt point l'obſervation des aſtres ou la conjuration des eſprits, qui forme leur ſcience ; c'eſt la diſſimulation, l'artifice & la fauſſeté. Celui qui auroit l'anneau d'Angélique ; ou plutôt celui qui ſeroit éclairé des pures lumieres de la raiſon, pourroit aiſément reconnoître ſous leur maſque tous ces impoſteurs. Tel ſe concilie l'eſtime ou la tendreſſe par un heureux naturel ou par des graces extérieures, qui, dépouillé de ſon voile, ne paroîtroit qu'un objet digne de haine ou de mépris. Que Roger fut heureux de poſſéder un anneau qui le mit à portée de voir les choſes dans leur forme véritable !

Ce Chevalier, ainſi que je l'ai dit, ayant adroitement déguiſé ſon projet, monté ſur Rabican

& armé de toutes pièces, étoit arrivé à la porte de la ville dont il avoit surpris les gardes, tuant les uns, renversant les autres, & s'ouvrant un passage à travers les barrières. Il avoit franchi le pont & s'étoit avancé dans un bois. Il n'y fut pas long-tems sans rencontrer un des serviteurs d'Alcine qui avoit un faucon sur le poing. Cet homme avoit coutume de le faire voler tous les jours, tantôt dans la plaine fertile en gibier, tantôt sur les bords d'un étang poissonneux. Il avoit aussi un chien à son côté, & il montoit un cheval d'assez triste encolure. La marche précipitée de Roger, lui fit soupçonner quelque chose de son dessein. Il se jette aussi-tôt au devant de lui, &, d'un air impérieux, lui demande où il va avec cette vitesse. Roger ne daigne pas lui répondre: ce qui affermit encore davantage cet homme dans son opinion. Il songe aussi-tôt à l'arrêter, & le menaçant de la main gauche: Que diras-tu, lui cria-t-il, si je t'empêche d'aller plus avant, & si la rapidité de ta course te devient inutile? en disant ces mots, il lache l'oiseau dont l'aile rapide égale la légéreté de Rabican. Il se précipite de son cheval & lui ôte la bride. Cet animal, armé

de pieds & de dents redoutables, part comme un trait échappé de l'arc d'un Scythe vigoureux. Son maître le fuit avec l'impétuofité d'un tourbillon. Le chien ne refte pas en arrière : il s'élance. Un léopard ne pourfuit pas un liévre avec une pareille vélocité. Roger, croyant qu'il lui feroit honteux de fe laiffer pourfuivre par un chaffeur, fe retourne ; mais ne le voyant armé que d'une baguette avec laquelle il gouverne fon chien, il ne veut pas tirer fon épée contre un fi méprifable ennemi. Cependant celui-ci l'atteint, & ofe le frapper ; le chien lui mord le pied gauche ; le cheval débridé lui lâche d'impétueufes ruades ; l'oifeau voltige au-tour de lui & l'égratigne de fes ferres tranchantes ; & Rabican effrayè n'obéit plus ni à la bride ni à l'éperon. Roger importuné de ces attaques, tire enfin fon épée & en préfente tour-à-tour la pointe à ces animaux & à leur maître ; mais plus il les ménace & plus leur audace s'accroît : ils fe font emparés de tous les paffages. Le Chevalier vit alors qu'il hazardoit fon honneur & fa sûreté s'll fe laiffoit arrêter plus long-tems ; il comprit qu'il auroit bientôt contre lui tous les ferviteurs de la fée ; déjà même

il entendoit retentir les vallées du son des cloches ; des trompettes & des tambours. Néanmoins comme il ne pouvoit se résoudre à faire usage de son épée contre un valet sans armes & contre un chien, il eût recours au moyen le plus convenable de s'en débarasser : c'étoit d'ôter l'étoffe qui enveloppoit l'écu d'Atlant. Ce merveilleux bouclier eût, en ce moment, la vertu qu'il avoit toujours eue. Les yeux des vils ennemis de Roger, furent à peine frappés de son éclat, que l'homme, le chien & le cheval tombèrent l'un sur l'autre, privés de sentimens ; & que les aîles du faucon refusèrent de le soutenir en l'air. Roger n'avoit point d'autres succès à prétendre ; aussi, les laissant en proie à leur sommeil, il s'éloigne & poursuit sa route.

Cependant Alcine instruite que Roger, après avoir forcé la porte & laissé sans vie la plupart de ses gardes, s'éloignoit en diligence de son palais, fut prête à succomber sous le poids de sa douleur. Elle déchira ses habits ; se meurtrit le visage, & se reprochant son imprudence, fit soudain rassembler & armer tous ses gens. Elle en forma deux troupes, dont l'une fut en-

voyée par terre sur la trace de Roger, tandis qu'à la tête de l'autre, elle se jetta dans un vaisseau, pour lui fermer le passage des mers. Dans le violent desir de reprendre son amant fugitif, peu lui importe que son palais demeure sans défense. Elle ignoroit que Mélisse y étoit restée, épiant l'occasion de rompre l'esclavage des malheureux qui étoient retenus par d'injustes enchantemens. Ce moment étoit favorable, & Mélisse en sut profiter. Elle parcourut tous les détours de l'édifice, brûlant les images, brisant les sceaux & les caractères, déliant les nœuds, effaçant les cercles & bouleversant les tourbillons. Elle sortit ensuite dans la campagne, peuplée de la foule innombrable des anciens amans d'Alcine. Les uns étoient métamorphosés en arbres ou en fontaines, les autres en rochers, quelques-uns en de vils animaux. Elle leur rendit leur première forme, & les envoya aussi-tôt, à l'exemple de Roger, dans les états de Logistille, d'où ils se répandirent ensuite, à leur gré, dans la Grèce, la Tartarie, la Perse ou les Indes.

Le premier qu'elle avoit rétabli dans son an-

ancien état, étoit le prince d'Angleterre. Les nœuds du ſang qui le lioient à Bradamante & les récommandations de Roger, lui valurent cette diſtinction. Encore, Méliſſe crut-elle n'avoir rien fait en ſa faveur, tant qu'elle ne remettroit pas dans ſes mains ſa première armure, & ſur-tout cette lance d'or, qui fait vuider les arçons à tous ceux qu'elle atteint. Cette lance autrefois avoit été poſsèdée par Argail; elle avoit enſuite appartenu à Aſtolphe; & l'on ſait quelle gloire elle avoit fait acquérir en France à ces deux chevaliers. Méliſſe la trouva dans le palais avec les autres armes qu'Aſtolphe y avoit perdues. Elle monta enſuite ſur l'hyppogriffe, le fit mettre en croupe derrière elle; & ils ſe rendirent ainſi chez Logiſtille, une heure avant l'arrivée de Roger. Cet infatigable chevalier rendu à lui-même, s'efforcoit de gagner les états de la ſage fée. Les rochers, les racines, les buiſſons ne le décourageoient point dans ſa marche; il alloit d'une route à une autre, franchiſſant torrens & précipices, & par des chemins, tantôt pierreux, tantôt gliſſans, tantôt penchés en ruines & tantôt eſcarpés. Enfin, après bien des fatigues, à l'heure où la

chaleur du jour règne dans toute sa violence, il arriva dans une plaine sabloneuse & déserte, qui s'étend des bords de la mer presque au pied d'une montagne. Les rayons que le soleil darde sur ses flancs, se réfléchissent sur le sable & dans l'air avec une telle fureur que le crystal couleroit en ruisseau liquide, à l'ardeur qu'on y ressent. Les oiseaux ensevelis sous l'ombrage le plus épais y gardent le silence. On n'entend que la voix de la cigale, qui fait retentir ces lieux solitaires de ses cris aigres & discordans. L'épuisement, la soif & la chaleur, allongent bien la route du pauvre chevalier, & lui forment une escorte bien odieuse. Je vais cependant le laisser dans ces lieux, parce qu'il ne convient point que j'entrétienne sans cesse du même sujet, & j'ai besoin d'aller retrouver en Ecosse le brave fils d'Aimon.

Renaud avoit su se concilier l'amitié du roi, la reconnoissance de sa fille & l'admiration de tous les habitans de ce pays. Il en conçut une plus vive espérance d'obtenir les secours qu'il venoit demander de la part de Charlemagne, & il appuya les instances qu'il faisoit au nom de son maître, de

toutes les raisons qui pouvoient les faire valoir. Le roi lui répondit sur le champ qu'il ne possédoit rien dont Charlemagne ne put disposer pour la gloire de son empire ; que dans peu de jours toute la cavalerie d'Ecosse voleroit pour sa défense, qu'il l'auroit conduite lui-même, sans le poids accâblant de son âge, & encore, que sa vieillesse ne l'auroit pas retenu, s'il n'eût eu un fils qui, d'un génie avancé, bien qu'à la fleur de ses ans, étoit plus en état d'entreprendre cette glorieuse expédition; qu'à la vérité, son fils n'étoit point alors dans le royaume, mais qu'il y seroit de retour, avant qu'on eut rassemblé les troupes, & qu'il n'auroit qu'à se mettre à leur tête en arrivant. Il envoya aussitôt des commissions à tous ses officiers pour de nombreuses recrues ; il fit équipper des vaisseaux, préparer des munitions de guerre & de bouche, & amasser les sommes nécessaires pour l'entrétien des soldats. Renaud avoit besoin, pour le même objet, de passer en Angleterre ; le roi voulut, pour lui faire honneur, l'accompagner jusqu'à Berwick, & il ne put se séparer de lui sans attendrissement.

Le vaisseau qui portoit Renaud, poussé par un

vent favorable, arriva bientôt à l'endroit où la Tamife voit fes eaux perdre leur douceur, pour prendre l'amertume du flot de l'Océan qui les engloutiffent ; & de ce lieu, le flux de la mer aidant fes voiles & fes rames le porta comme un trait, jufques aux pieds des murs de la capitale de l'Angleterre. Outre les dépêches de fon maître, Renaud en portoit du roi Othon qui, enfermé dans Paris avec Charlemagne, l'aidoit à repouffer les attaques des affiégeans. Les lettres adreffées au prince de Galles, renfermoient l'ordre de raffembler toutes les forces du royaume, & de les envoyer par Calais au fecours de l'empereur. Le prince, à la vue du mandement de fon père, rendit à Renaud tous les honneurs qu'il auroit pu rendre à fon fouverain. Il ordonna que des troupes fuffent levées dans toute la Grande Bretagne & dans les ifles qui l'environnent, & fixa le jour de leur embarquement. Mais comme un bon joueur d'inftrumens ne laiffe pas long-tems fon archet fur les mêmes cordes & varie favamment les fons qu'il en tire, il faut que mes chants parcourent avec grace diverfes mefures ; & puifque le nom de Renaud me rappelle le fouvenir d'Angélique,

échappée à la pourſuite de ce guerrier, je vais la retrouver auprès de l'hermite qu'elle a rencontré, & à qui elle demande la route du port le plus voiſin.

La crainte qu'elle a de tomber au pouvoir du fils d'Aimon, eſt ſi forte, qu'elle ne peut ſe croire en ſûreté, à moins qu'elle n'abandonne l'Europe & qu'elle ne ſe ſépare de lui par l'intervalle immenſe des mers. L'hermite qui la conſidéroit avec complaiſance, tâchoit de la guérir de ſes craintes. Cette rare beauté avoit ralumé dans ſes ſens le feu de ſa première jeuneſſe. Mais voyant, que peu touchée de ſes vains diſcours, elle s'éloignoit de lui avec une grande vîteſſe, il tâchoit de hâter à force de coups la marche tardive de ſa triſte monture. Cependant Angélique s'éloignoit toujours & l'animal rebelle ne s'empreſſoit pas davantage. L'hermite eut peur de perdre ſa trace: & il eut recours à la force de ſon art. Une troupe de démons ſort à ſa voix des enfers; il en choiſit un dans la noire aſſemblée, lui communique ſon projet, & le force d'entrer dans le corps du cheval qui emporte ſon cœur en lui enlevant Angélique. Ainſi qu'un chien accoutumé à pourſuivre les liévres &

les renards ſur les montagnes, ſemble mépriſer les traces de ſa proie, &, s'écartant du chemin qu'il lui voit prendre, la prévient à un paſſage, & l'a déja déchirée au moment qu'elle s'y préſente; ainſi l'hermite ne s'embaraſſe plus de retrouver l'empreinte des pas d'Angélique : il ſaura bien l'atteindre quelque chemin qu'elle ait pris. Je me doute aſſez du deſſein qu'il peut avoir; mais ce n'eſt pas ici que je vous le dirai. Angélique fort éloignée de craindre une ſemblable conſpiration, pourſuivoit ſa route, tantôt à grands pas, tantôt à petites journées. Le démon qui animoit ſon cheval étoit docile à ſes ordres, & lui déroboit de ſon mieux ſon déguiſement; ſemblable à ces feux cachés, qui ſe nourriſſent d'eux-mêmes ſous la cendre trompeuſe, & tout-à-coup éclatent en un vaſte embrâſement que rien ne peut éteindre.

Angélique marchoit le long de la mer qui baigne les côtes de la Gaſcogne, ſuivant les contours de la ligne humide que les flots, en rentrant dans leurs lit, laiſſent tracée ſur le rivage. Soudain le génie perfide emporte ſon cheval ſi avant dans les ondes, que la plage ſe dérobe ſous ſes pieds. La pauvre dame tremblante de

frayeur, ne peut faire autre chose que de se tenir ferme à l'arçon. Plus elle tire la bride pour faire retourner son cheval au rivage, plus le cheval mutiné s'élance dans les flots. Elle retiroit sa robe de peur de la mouiller, & levoit ses pieds aussi haut qu'elle le pouvoit. Ses cheveux épars sur ses épaules, étoient amoureusement agités par un petit zéphir; car les vents orageux retenoient leur souffle, attentifs peut-être, ainsi que la mer, à contempler une si rare beauté. Elle tournoit ses yeux noyés de larmes vers le rivage, & elle le voyoit s'éloigner de plus en plus, décroître insensiblement & prêt à disparoître à ses regards. Enfin, après un long détour, son cheval la ramène à l'entrée de la nuit sur une grève semée de roches effrayantes & de profondes cavernes. Lorsqu'Angélique se vit seule dans ce désert, dont le seul aspect glaçoit d'épouvante, & sur lequel l'absence du soleil répandoit encore une nouvelle horreur, elle perdit la parole & devint immobile. Qui l'auroit vue dans ce moment auroit eu de la peine à dire si c'étoit une femme animée, ou le fruit du travail d'un artiste ingénieux. Assise sur l'arène mouvante, les cheveux hérissés flottans

en désordre, les mains jointes, les lèvres glacées & les yeux élevés vers le ciel, elle sembloit reprocher au destin l'acharnement de ses poursuites; puis, rompant tout d'un coup le silence, sa douleur s'exhala en ces tristes plaintes, qu'elle accompagna d'un torrent de larmes.

O fortune! quelles rigueurs te restent encore à exercer sur moi, pour assouvir pleinement ta colère? Qu'as-tu maintenant à me ravir que cette vie malheureuse que je traîne? & pourquoi ne me l'as-tu pas arrachée au milieu des flots où j'étois prête à la perdre? c'étoit sans doute pour avoir le barbare plaisir de l'empoisonner par de nouvelles disgraces. Mais que puis-je craindre cependant, après les maux dont tu m'as accablée jusqu'à ce jour? Tu m'as chassée de mon trône sans me laisser d'espérance d'y remonter jamais. Par un outrage plus sensible, tu m'as fait perdre le bien le plus précieux pour une femme; car n'est-ce pas me l'enlever que de me condamner à une vie errante? Eh! qui pourra croire que j'aie conservé inviolablement mon honneur au milieu des camps où tu m'as conduite? Tout ce qui fait le bonheur des autres femmes, la jeunesse, les graces & la

beauté, s'il est vrai qu'on ne m'ait point flattée sur tous ces avantages, tout cela devient la source de mes infortunes. C'est cette malheureuse beauté qui a coûté la vie à mon frère Argail, que ses armes enchantées n'ont pu défendre; c'est elle qui a fait naître la guerre que le roi des Tartares a portée jusqu'au trône de mon père, & qui l'a fait périr. O dieux! à quel point en suis-je réduite! que ne puis-je trouver un moment de repos! mes parens, mes états, mon honneur, j'ai tout perdu. Que craindrois-je encore? fortune barbare! tu as cru que ce ne seroit pas un tourment assez rigoureux que de me faire dévorer par les flots; eh bien, ne déments point ta rage, envoie un monstre me déchirer: je l'attens, & je te bénirai de tes coups, pourvu qu'ils me délivrent de la vie.

Telles étoient les plaintes amères d'Angélique, lorsqu'elle apperçut tout-d'un-coup l'hermite à son côté. Placé d'abord sur le sommet d'un rocher escarpé, où depuis six jours les démons l'avoient transporté par des chemins non pratiqués, il avoit vu la reine du Cathai, en proie à sa douleur profonde, sortir des eaux, & s'avancer au pied


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



J. M. Moreau le Jᵉ del. *Henriquez Sculp.*

de cette roche ſourcilleuſe. Soudain il deſcend vers elle d'un air pieux & recueilli ; on le prendroit pour le plus ſaint des ſolitaires. Angélique l'apperçoit, & ne ſoupçonnant point ſon intention, elle commence à ſe raſſurer. Peu à peu ſa crainte ſe diſſipe ; mais la pâleur de la mort eſt encore empreinte ſur ſon beau viſage. Dès qu'il s'eſt approché : ayez pitié de moi, mon père, lui dit-elle, & voyez où le ſort m'a conduite : puis, d'une voix entrécoupée de ſanglots, elle lui fit le récit de ſon voyage, dont il ſavoit les détails tout auſſi bien qu'elle. Cependant il n'obmet rien pour la raſſurer, employant tour-à-tour & le langage de la raiſon & celui de la piété. Durant cet entrétien le vieux hypocrite portoit ſa main téméraire, tantôt ſur les joues humides, tantôt ſur la gorge de la princeſſe. Enhardi par ces premiers eſſais, il s'avance pour l'embraſſer ; mais elle le répouſſe avec dédain & ſon viſage ſe couvre d'une modeſte rougeur. L'hermite tire alors de ſa poche une petite phiole remplie d'une liqueur magique, dont il fait jaillir quelques goutes dans ces beaux yeux où l'amour puiſe ſes plus ardentes flammes ; & ſoudain la princeſſe, enſevelie dans un ſommeil

profond, demeure immobile, étendue sur le sable, exposée à toutes les entreprises du vieux fripon. Alors il la prend dans ses bras; la presse contre son sein, & promène de toutes parts sa main tremblante, sans qu'on lui puisse opposer la moindre résistance. Il porte sa bouche impure, tantôt sur les lèvres vermeilles, tantôt sur le sein élastique de la princesse. Assuré qu'il ne peut être observé d'aucun témoin dans ce lieu désert & sauvage, il veut passer outre; mais son flasque détrier trébuche. En vain le débile cavalier tente toutes les voix, tous les moyens; le rétif détrier reste toujours immobile. Il a beau le tourmenter, lui secouer la bride, il ne peut seulement réussir à lui faire dresser la tête. Enfin l'hermite, épuisé de fatigue, désespérant du succès, se couche & s'endort auprès d'Angélique, ménacée d'un malheur nouveau; car la fortune ne cesse point de harceler ceux qu'elle commence à poursuivre. Toutefois avant de raconter sa déplorable avanture, il faut que je m'écarte pour un instant du chemin que je suivois.

Par de là l'Irlande est une île nommée Ebude, située dans les mers du couchant. Cette contrée presque dépeuplée depuis que Prothée, pour satisfaire

tisfaire sa vengeance, l'a fait ravager par l'Orque & les autres monstres de son troupeau. Si l'on en croit d'anciennes histoires, soit véritables, soit fabuleuses, un roi puissant, souverain de cette île, eût autrefois une fille, dont les graces touchantes & la beauté parfaite embrâsèrent d'amour Prothée au sein des eaux. Un jour que la princesse erroit seule sur le rivage, il l'atteignit, lui prodigua les tendres caresses d'amour & la rendit mère. Le prince, homme impitoyable & cruel, fut sensible à cet évènement; & fermant l'oreille à la voix de la pitié, n'écoutant ni les excuses, ni les prières de sa fille, il l'a condamna sur le champ à la mort. Sa barbarie alla encore jusqu'à faire périr son petit-fils, victime innocente, qui fut sacrifiée avant même d'avoir reçu le jour : tant la colère a de pouvoir sur les cœurs féroces! Le pasteur des troupeaux de Neptune, souverain de toutes les ondes, n'apprit point, sans en éprouver un dépit amer, la fin tragique de sa maîtresse. Dans son courroux, il rompt soudain l'ordre de la nature, appelle du sein des flots sur le rivage les Orques, les Phoques & tous les monstres de la mer, & leur ordonne de se répandre aussitôt dans l'île & d'y

détruire fans diftinction, & troupeaux, & bergers, & cités, & bourgades. En effet, ceux-ci, après avoir ravagé les champs, allèrent affiéger les villes & en forcèrent les habitans, faifis de frayeur, à refter nuit & jour fous les armes. La campagne fut bientôt déferte. Enfin pour trouver quelque remède à un mal fi grand, ce peuple infortuné eût recours à l'oracle. Il répondit qu'on devoit chercher une fille égale en beauté à celle qui avoit perdu la vie, & l'offrir en facrifice fur les bords de la mer, à Prothée juftement irrité; que fi le dieu trouvoit affez belle la victime qu'on lui préfenteroit, il ne cauferoit aucun dommage à la contrée; mais que s'il n'en étoit pas fatisfait, il lui en faudroit offrir une feconde, une troifième, enfin chaque jour une nouvelle, jufqu'à ce qu'il s'en trouvât une à fon gré. Cette réponfe de l'oracle devint une fource de maux pour toutes les belles de cette contrée; car depuis ce tems-là, un feul jour ne s'eft pas écoulé, fans que ces infulaires en aient préfenté une à Prothée, dont la colère ne s'eft point encore appaifée. La première qu'on lui offrit, ainfi que toutes les autres, fut mife à mort par une Orque, qu'il laiffa fur le

rivage, après avoir fait rentrer dans les ondes le reste de son troupeau cruel. Que cette histoire de Prothée, soit vraie ou fausse, car il n'est pas facile de s'en éclaircir, il est du moins constant que c'est un ancien usage dans cette île, d'exposer tous les jours une fille sur le rivage, pour servir d'aliment à un monstre impitoyable. Si c'est un grand malheur partout que de naître femme, c'en est un sans doute bien plus grand encore chez les Ebudiens. Que vous êtes infortunée, ô vous surtout, portion chérie diun sexe charmant, vous que le sort cruel jette sur cette plage funeste, où les insulaires épient sans cesse votre arrivée, pour vous immoler au dieu qu'ils ont offensé. Plus ils en peuvent dévouer d'étrangères, & moins le nombre des leurs s'affoiblit; mais les vents ne leur fournissant pas toujours un nombre suffisant de victimes, ils vont courir les mers sur de légers esquifs, & du butin qu'ils font, ils soulagent leur infortune. Pour se procurer des victimes, ils emploient tantôt la force, tantôt la finesse; quelquefois même; ils en achetent au poids de l'or; en un mot, ils font ensorte que leurs prisons en soient toujours abondamment pourvues. Un jour

que l'un de leurs bâtimens côtoyoit le rivage ſolitaire où la reine du Cathai dormoit étendue ſur une couche d'herbes & de ronces, quelques-uns de leurs motelots, prirent terre, pour s'approviſionner de bois & d'eau douce, apperçurent cette belle princeſſe que le pieux ſolitaire tenoit étroitement ſerrée dans ſes bras. O butin trop cher & trop précieux, pour un peuple de barbares! ô fortune, qui pourroit croire que ton pouvoir ſur les humains, fut aſſez grand, pour deſtiner à ſervir de pâture à un monſtre, cette beauté célèbre, qui attira le ſuperbe Agrican des roches du Caucaſe juſques aux Indes, pour y recevoir la mort à la tête de la moitié de la Scythie, marchant ſous ſes étendarts; cette beauté, à laquelle le roi de Circaſſie, ſacrifia & ſon trône, & ſon honneur; cette beauté qui ternit la gloire, & qui égara la raiſon du comte d'Angers; cette beauté enfin qui bouleverſa tout l'Orient ſoulevé pour ſes intérêts! Hé bien, la voilà maintenant délaiſſée de tout l'univers, n'ayant pas une ſeule perſonne pour la ſoulager d'un mot de conſolation. Elle dormoit encore, lorſque les Ebudiens a chargèrent de fers, & la tranſportèrent avec

ſon pieux compagnon dans la barque, déja peuplée d'une foule de malheureus victimes. Cependant on déploya la voile ; le bâtiment fut bientôt rendu au port dont il étoit parti ; & c'eſt là qu'Angélique fut enfermée dans l'enceinte d'une priſon, en attendant ſon tour pour être expoſée. Ces barbares néanmoins ne furent point inſenſibles à tant de charmes ; & l'on réſolut de conſerver juſqu'à la dernière néceſſité les jours de la princeſſe. Tant qu'on eut d'autres belles à ſacrifier, ſes jours furent en sûretè ; mais enfin, il vint un tems où les priſons étant vuides de victimes, on l'a conduiſit à l'Orque, au grand regret de tout le peuple, qui la ſuivoit de loin en verſant des torrens de larmes. O qui pourroit exprimer, & les plaintes, & les cris, & les ſanglots dont toute la contrée rétentit en ce jour! Comment l'inſenſible roche où elle fut attachée pour attendre une mort infâme & cruelle, ne ſe fendit-elle point de pitié ? je ne le ſais ; mais pour moi la douleur que j'en éprouve, me force à chercher ſur ma lyre, des airs moins lugubres pour renouveller les forces de mon eſprit abattu. Je ne doute pas en effet, que la tigreſſe à qui

lont vient d'enlever les petits, & tous les ferpens qui rampent fur les fables brûlans de l'Afrique ne fuffent émus de pitié, s'ils étoient témoins du fort déplorable d'Angélique, ou même fi la renommée leur en apportoit la nouvelle. O que n'eut point entrepris pour la fauver le fidele Roland, qui étoit venu jufqu'à Paris pour la retrouver! O que n'euffent point fait encore pour elle ces deux braves champions dont le cauteleux hermite avoit interrompu le combat par fon infernal meffager! ils auroient bravé mille morts pour voler au fecours de cette princeffe. Mais ne l'apprendroient-ils pas envain, maintenant qu'ils font féparés d'elle par un efpace fi immenfe?

Cependant le valeureux fils de Trojan tenoit encore Paris affiégé; peu s'en fallut même, qu'il n'entrât victorieux dans fes murs. Mais le ciel touché par les prières de Charlemagne, prit cette ville fous fa protection; & une abondante pluie éteignit l'incendie furieux, qui alloit faire fubir à la France & à tout l'Empire le joug des infidèles. Ils ne dûrent leur falut qu'à la piété de l'empereur, dont les ferventes prières furent écoutées favorablement des cieux, dépôt unique de tous les vrais biens.

Roland n'avoit durant la nuit que son lit pour confident des diverses pensées qui l'occupoient. Son imagination vagabonde erroit ça & là sans pouvoir se fixer sur aucun objet. C'est ainsi que la lumière du soleil ou de la lune, réfléchie sur un mur par une onde limpide, va, vient, & vacille sans cesse. Angélique lui revenoit toujours dans l'esprit, ou plutôt elle ne sortoit point de sa pensée; mais la nuit son cœur sembloit brûler pour elle de plus de feux encore. Il l'avoit amenée des confins du Cathai jusqu'aux Pyrenées, & il l'avoit perdue, sans espoir de retrouver sa trace, quand l'armée de Charlemagne avoit été mise en déroute. Tel étoit le sujet des plaintes de Roland & de la vive douleur qu'il éprouvoit. O mon adorable princesse, s'écrioit-il, que je me suis mal conduit envers toi! Combien il est douloureux pour moi qu'ayant pu te posséder & le jour & la nuit, alorsque ta bonté ne s'y refusoit point, j'aie pu me résoudre à te voir passer au pouvoir de Naymes, sans y apporter le moindre obstacle! ne pouvois-je pas appuyer mes refus de raisons assez puissantes? peut-être l'empereur ne se seroit point opposé à mes projets. Et quand

même il l'auroit voulu, quelle forte de violence auroit pu te ravir à moi? qui pourroit jamais me contraindre à te céder à un autre? ni Charlemagne, ni toute fa puiffance n'en viendroient pas à bout. Hélas! je pouvois te mettre en sûreté dans Paris ou dans quelqu'autre place, & je t'ai laiffé paffer fous la garde du duc de Bavière. Qui pouvoit mieux que moi, s'acquitter d'un pareil foin, moi qui te chéris plus que ma propre vie. Je devois veiller jufqu'à ma mort à la confervation de tes jours; je le devois, je le pouvois, & je ne l'ai pas fait! fi belle & fi jeune encore, à quels dangers ne feras-tu pas expofée, fi l'on te rencontre fans moi? Tu reffembles à une brébis timide qui, s'étant égarée dans un bois touffu, après le coucher du foleil, fait retentir les airs de fon bâilement plaintif, pour être entendue du berger. Mais fes cris ne frappent que l'oreille du loup cruel, qui accourt de loin, guidé par le fon de fa voix: & le malheureux pafteur gémit enfuite de fa perte. Quels lieux te recelent donc maintenant, ô ma plus douce efpérance? erres-tu feule encore au milieu des déferts? les loups raviffans t'ont-ils rencontrée fans ton fidèle Roland?

Roland? n'ont-ils point flétri cette fleur qui pouvoit rendre mon bonheur égal au bonheur des dieux; cette fleur que je n'osai jamais toucher de crainte d'allarmer ta modestie. Si ce coup affreux est porté, je n'ai plus que la mort à desirer. Juste ciel! envoie-moi tous les autres maux; épargne-moi celui-là seul. Si je l'éprouve jamais, dans les transports de mon désespoir, je m'arracherai la vie, de ma propre main.

Ainsi peut-être, se plaignoit l'infortuné comte d'Angers. Tous les animaux de la terre étoient alors dans les bras du sommeil; les uns couchés dans des lits, d'autres sur l'herbe, d'autres sur les branches des arbres, d'autres encore sur la pointe des rochers arides. Ton inquiétude, ô Roland! te permit à peine de fermer quelques momens ta paupière: & pendant de si courts instans, elle ne te laissa pas même jouir d'une douce tranquilité. Le comte se crut sur un agréable rivage émaillé de fleurs odorantes. Là il contemploit ce gracieux mêlange de lys & de roses, qu'amour a fait lui-même, & ces deux astres brillans où il allume son flambeau; enfin il contemploit avec délices les beaux yeux & l'aimable visage de

celle qu'il adore. Sa joie étoit extrême & son bonheur sans mêlange, lorsque tout-à-coup un orage épouventable vint arracher les fleurs & déraciner les arbres : on ne voit rien de si terrible quand les vents du midi, du nord & de l'orient se déchaînent & luttent les uns contre les autres. Tandis que le paladin cherchoit quelqu'abri pour se soustraire à cette furieuse tempête, il eut le malheur de perdre Angélique, qui disparut à ses yeux dans l'obscurité. Il l'appelle de tous côtés, & fait retentir d'un nom si cher tous les lieux d'alentour : hélas ! dit-il, qui a pu changer ainsi ma joie en amertume, en tristesse ? Enfin il croit entendre la voix de sa maitresse, qui se plaint en implorant son secours; mais quelque soin qu'il se donne, il ne rencontre point celle qu'il cherche. Un instant après il entend la même voix d'un autre côté, qui lui dit : C'en est fait, n'espère plus de me posséder jamais. A cet horrible cri, Roland se réveille en sursaut & tout couvert de larmes. Sans penser que les songes n'offrent que de vaines images de ce qu'on craint ou de ce qu'on espère, il se persuade que la vie ou l'honneur de sa dame sont en danger. Furieux,

il ſe jette à bas de ſon lit, s'arme de toutes pièces, monte ſur Bridedor ſon cheval, & part ſans ſe faire ſuivre d'aucun écuyer. Pour ne ſe pas compromettre, il ne revêt point cette cotte d'armes écartelée de blanc & de rouge, qu'il portoit ordinairement; mais il en prend une toute noire qu'il avoit enlevée quelques années auparavant, à un guerrier tombé ſous ſes coups. Peut-être encore la choiſit-il parce que la couleur en convenoit mieux à la ſituation actuelle de ſon ame. Il part au milieu de la nuit, ſans prendre congé ni de l'empereur, ni même de Bradimar, le plus cher de ſes amis & le fidèle compagnon de ſes armes. Quand le ſoleil ſortant du palais de Titon, eut par ſes rayons éclatans diſſipé les ombres humides de la nuit, l'empereur apprit le départ de ſon neveu, qui venoit de l'abandonner dans un tems où le ſecours de ſon bras lui devenoit ſi néceſſaire. Ne pouvant maitriſer ſa colère, il blâme hautement la conduite du paladin & jure qu'il ſe répentira de ſa faute s'il ne revient promptement. Bradimar, à qui Roland étoit auſſi cher que lui-même, ne tarda guères à le ſuivre; ſoit qu'il eſpérât l'engager à revenir, ſoit qu'il ne put entendre les diſ-

cours désavantageux qu'il tenoit sur son ami. A peine voulut-il attendre la fin du jour pour se mettre en chemin, & il partit sans communiquer son dessein à l'aimable Fleurdelys, de crainte qu'elle ne voulut l'en détourner. C'étoit une dame qu'il aimoit passionnément, & sans laquelle il ne voyageoit presque jamais. Elle joignoit aux agrémens de la figure beaucoup de prudence & d'esprit. Si Bradimar ne lui dit rien en partant, c'est qu'il espéroit revenir le même jour; mais une foule d'évènemens l'en empêchèrent. Fleurdelys l'ayant attendu vainement l'espace d'un mois entier, ne pouvant vivre plus long-tems sans lui, partit seule pour l'aller chercher. On verra dans la suite combien elle parcourut de pays avant de le rencontrer; mais revenons maintenant au Comte d'Angers. Dès qu'il eut revêtu sa cotte d'armes noire, au lieu de celle d'Almont, qu'il a tant honorée, il se rendit à la porte de la ville & dit à l'officier qui la gardoit: Ouvrez, je suis le comte. Soudain on baisse le pont, le guerrier sort & prend le chemin qui mène au camp des ennemis. L'autre chant nous apprendera la suite de son histoire.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT IX.

Combien eſt grand le pouvoir du perfide amour ſur un cœur qu'il a fait ſon eſclave, puiſque Roland, dompté par lui, a trahi la fidélité qu'il devoit à ſon prince! Roland, naguères l'exemple des chevaliers, maintenant victime d'une folle paſſion, lui ſacrifie tout ce qu'il doit à ſon oncle, à ſa foi, à ſon honneur même. Pour moi je me ſens fort enclin à excuſer ſon erreur; je m'applaudis même de trouver en lui un modèle de tout ce que je ſuis; car, pour le dire en paſſant, j'éprouve autant de nonchalance pour le bien que d'ardeur pour les plaiſirs.

Le comte d'Angers revêtu de ſon armure noire s'éloigne donc ſans regret de ſes fidèles amis & s'achemine vers la plaine où s'élevent les pavillons de l'Eſpagne & de l'Afrique. Cependant les ſoldats avoient déſerté leurs tentes pour chercher ſous les arbres & ſous les toits des maiſons des abris plus ſûrs contre la tempête. Ils étoient diſperſés par pelottons, plus ou moins éloignés les

uns des autres. Exténués de fatigue, on les voyoit ou couchés par terre ou bien appuyés fur leurs bras goûter les douceurs d'un fommeil néceffaire. Sans doute il n'eut tenu qu'à Roland d'arracher la vie à plufieurs d'entre eux; mais fon généreux courage dédaignant d'attaquer un ennemi fans défenfe, il ne fongea pas même à tirer Durandal de fon fourreau. Livré tout entier au fouvenir de fa belle maitreffe, il demanda par-tout de fes nouvelles. Si quelqu'un d'éveillé fe préfente à fa vue, il vole à fa rencontre, lui dépeint en foupirant les habits & les traits d'Angélique, & lui demande en quels lieux il la pourra trouver. Sitôt que le foleil eut éclairé la terre, il parcourut toute l'armée des infidèles, & avec d'autant plus d'affurance qu'il étoit revêtu d'un habit afriquain & que la langue des Arabes lui étoit auffi familière que fa langue maternelle : on eut dit à l'entendre que Tripoli avoit été le berceau de fon enfance. Après s'être vainement arrêté durant trois jours parmi les infidèles, il alla chercher ailleurs les traces de fon amante chérie. Il parcourut les cités & les bourgades, non-feulement de l'Ifle de France, mais de l'Auvergne & de la Gafcogne. Depuis la

Bretagne jusqu'en Provence, de la Picardie aux frontières d'Espagne, aucun village ne fut exempt de son amoureuse recherche. Il l'avoit commencée vers la fin d'octobre, dans cette saison où les arbres dépouillés par les aquilons voyent leur parure tomber & se flétrir à leurs pieds, où les oiseaux s'assemblent pour s'en aller en troupes nombreuses; & il poursuivit sa marche durant tout l'hiver & le printems suivant. Un jour qu'il abandonnoit les frontières d'une province pour passer dans une autre, il arriva sur les bords d'un fleuve servant de limites au pays des Normands & des Bretons. Ce fleuve d'ordinaire majestueux & paisible dans son cours, rouloit alors impétueusement ses flots écumeux, gonflés par les neiges & les torrens descendus des montagnes. Le pont même qui le couvroit n'avoit pu résister au choc de ses ondes. Le paladin, qui n'avoit ni la propriété des oiseaux ni celle des poissons, promenoit au loin ses regards sur la rive, cherchant le moyen de gagner l'autre bord, quand il apperçut une petite barque conduite par une dame assise à la poupe, & qui sembloit vouloir prendre terre. En effet, elle s'approche du paladin, observant toutefois de laisser

entre eux quelque diſtance, de crainte ſans doute qu'il ne la forçat de le recevoir dans ſon bateau. Cependant Roland la ſupplia de le paſſer de l'autre côté du fleuve ; mais la dame lui répondit ſoudain qu'elle ne rendoit un pareil ſervice à aucun chevalier avant qu'il ne ſe fut engagé ſous la foi des ſermens à entreprendre un combat, à ſa première réquiſition. Chevalier, ajouta-t-elle, ce combat que je te propoſe eſt fondé ſur l'honneur & la juſtice. Si tu veux paſſer ſur le rivage oppoſé, jure ici qu'avant la fin du mois prochain, tu joindras ta valeur à celle des guerriers que raſſemble le roi d'Irlande, pour la deſtruction des Ebudiens, les plus barbares de tous les inſulaires. Après lui avoir fait le récit de la loi cruelle établie chez eux : Vois, lui dit-elle, combien de Belles ont été inhumainement ſacrifiées par eux ! ſi la pitié peut entrer dans ton cœur, s'il n'eſt point inacceſſible aux douceurs de l'amour, tu ne refuſeras pas ſans doute d'armer ton bras pour une cauſe ſi légitime.

Roland, l'ennemi de l'injuſtice & de la cruauté, eut à peine entendu le récit de la dame, qu'il jura de voler le premier à cette glorieuſe expédition.

Il ſonge qu'Angélique qu'il a vainement cherchée en tant de lieux divers, eſt peut-être tombée au pouvoir de ces barbares : il en frémit, & ſans héſiter ſur aucun autre projet, il forme celui de ſe rendre promptement chez les Ebudiens. En effet, il arrive à S. Malo avant le coucher du ſoleil. Ses yeux apperçoivent dans la rade un vaiſſeau prêt à naviger ; il y pénètre ; on tend les voiles & le navire fend les ondes. Il s'éloigna du mont S. Michel pendant la nuit. Laiſſant à main gauche Bréhat & Lantriguier, il cotoya la Bretagne & fit voile vers cette grande iſle qui prit jadis le nom d'Albion de la blancheur de ſes rivages. Mais le vent qui étoit ſud, devint tout-à-coup ſud-oueſt, & ſouffla avec tant de violence qu'il fallut plier les voiles & faire route contraire. Le navire, revenant ſur ſes pas, perdit en un jour le fruit de quatre jours de navigation. Cependant le nocher, habile dans ſon art, tint la haute mer, de crainte que ſon vaiſſeau venant à ſe heurter contre un écueil, ne s'y briſât comme un verre fragile. Après quatre jours de tourmente les vents s'appaiſèrent, & le navire ſi longtems battu par les flots qui l'avoient endommagé, parvint à l'embouchure du

fleuve d'Anvers, où il mouilla près d'une ville située sur la rive droite de ce fleuve. C'est là qu'ils virent s'avancer vers eux un vieillard vénérable qui, après les avoir tous salués d'un air respectueux, s'adressant au comte, qu'il prit sans doute pour le chef de l'équipage, lui dit qu'il étoit envoyé de la part d'une dame jeune, aimable & belle, pour le prier de la venir trouver, ou de permettre du moins qu'elle se rendit à bord de son navire. Aucun des chevaliers, lui dit-il, que le hasard amène en cette contrée, soit par terre, soit par mer, ne lui refuse la grace de l'entendre, pour l'aider ensuite de leurs salutaires avis, dans la fâcheuse circonstance où elle se trouve. Le paladin toujours sensible & galant s'élança aussitôt sur la rive, & ses pas suivirent la trace du vieillard qui l'introduisit dans un palais dont tous les appartemens étoient tendus de noir. Une dame éplorée & couverte des livrées du deuil, l'y vint recevoir au pied de l'escalier. Après lui avoir fait un accueil honorable & gracieux, elle le pria de s'asseoir, & sa voix entre-coupée de sanglots, lui fit entendre ces tristes paroles: Je suis fille du comte de Hollande, &, bien que j'eusse deux frères, il sem-

bloit que je captivasse seule toute la tendresse de mon père, dont la volonté ne fut jamais contraire à mes desirs. Je vivois heureuse d'un sort tranquile lorsque le duc de Zélande, allant faire la guerre aux Maures, vers les Pyrenées, s'arrêta à la cour de mon père. Je l'avouerai, la noblesse de ses traits, sa piquante jeunesse lui captivèrent mon ame & me firent éprouver un sentiment dont je n'avois point encore ressenti les atteintes. Mon cœur se livra d'autant plus volontiers aux douces impressions de cet amour, que je me croyois, comme je le pense encore, tendrement aimée de l'objet de ma tendresse. Les vents contraires à son voyage & propices à mes feux le retinrent quatre jours entiers dans le palais de mon père. Durant ce court espace, qui n'eut pour moi que la durée d'un moment, nous nous entretînmes sans cesse de notre mutuelle passion; & il fut convenu qu'à son retour l'hymen scèleroit les nœuds de notre union: il m'en donna sa parole, & ma bouche en prononça le serment. Mais à peine Birène fut parti, c'est le nom de mon amant fidèle, que le roi de Frise, dont les états ne sont séparés de ceux de mon père que par un bras de mer, m en

voya demander en mariage pour ſon fils Arbante, par les plus grands ſeigneurs de ſon royaume. Je ne voulois point trahir la foi que j'avois donnée à Birène; & quand je l'aurois voulu, l'amour ne s'y feroit-il pas oppoſé? Ardente à détruire des projets ſi contraires, je paſſai chez le comte de Hollande & lui dis que la mort me feroit préférable à de tels liens. Ce tendre père qui ne faiſoit de vœux que pour mon bonheur, ne fut point inſenſible à mes larmes, & pour en arrêter le cours, il rompit ſoudain le traité de mon alliance. Cependant le ſuperbe roi de Friſe en conçut tant de dépit qu'il pénétra auſſitôt en Hollande, à la tête d'une armée formidable qui dévaſta les états de mon père & répandit tout le ſang de mon illuſtre famille. Ce prince eſt à la fois & ſi robuſte & ſi ruſé, qu'on employe vainement contre lui le courage, la force & l'adreſſe. Outre ces avantages, il poſſède une eſpèce d'arme, inconnue à toute l'antiquité, dont l'uſage n'eſt réſervé qu'à lui ſeul: c'eſt un tube de fer long de deux coudées, dans lequel il enferme & de la poudre & du plomb. A l'une de ſes extrêmités eſt un conduit preſque imperceptible caché par un reſſort que le guerrier

détend à son gré. Il le touche à peine, & soudain le feu se communique à la poudre qni s'embrâse, pousse la balle & produit en sortant un bruit pareil à celui du tonnerre. L'effet du plomb chassé par le salpêtre n'est pas moins terrible que celui de la foudre ; car il brûle, renverse & détruit tout ce qu'il frappe. C'est avec cet instrument assassin que le roi de Frise mit par deux fois notre armée en déroute & qu'il donna la mort à mes deux frères. L'aîné eut la cuisse fracassée & le cœur percé d'une balle, dans le premier combat ; & tandis que l'autre, après notre seconde défaite, tâchoit de se dérober aux coups de l'usurpateur, celui-ci l'atteignit au dos & le perça d'outre en outre. Il ne restoit plus à mon malheureux père qu'une seule place, dans laquelle sa bravoure le défendit quelque tems encore ; mais un jour qu'il parcouroit différens postes, pour y donner ses ordres souverains, le roi de Frise, qui l'observoit de loin, le frappa au milieu du front d'une balle qui l'étendit mort sur l'arène.

Le sort cruel m'ayant privée de mon père & de mes frères, je restai seule héritière de la Hollande. Le vainqueur, pour s'assurer la pos-

feſſion d'une contrée, qu'il uſurpoit par la ſupériorité de ſes armes, me fit dire qu'il étoit prêt à m'accorder la paix, & la reſtitution des provinces conquiſes, ſi je voulois enfin me réſoudre à donner la main à ſon fils Arbante. Mais la haine dont j'étois animée contre le tyran, qui venoit d'immoler ma famille entière, qui portoit encore le fer, la flamme & la dévaſtation juſques dans le cœur de mes états, & la promeſſe que j'avois faite à Birène d'unir mes deſtinées aux ſiennes, à ſon retour d'Eſpagne, me firent rejetter ces offres avec indignation.

Je répondis à ſon ambaſſadeur, avec la fierté d'une princeſſe offenſée, que j'étois réſolue à perdre le reſte de mon royaume, à ſouffrir les plus cruelles infortunes, & s'il le falloit, à périr ſur un bucher au milieu des flammes dévorantes, plutôt que d'accepter, pour époux, le fils d'un tyran féroce, ſouillé du ſang de tous les miens. Cette réponſe altière déplut à mes ſujets. Les uns, par leurs ſupplications, me preſſoient de ne point aigrir la colère du roi par mes refus; les autres murmuroient hautement & ne diſſimuloient même pas qu'une plus longue réſiſtance les forceroit à

livrer à l'ennemi ma perfonne & l'état, que mon opiniâtreté feroit réduire en cendres.

Je demeurai ferme dans ma première réfolution; & ni les prières des uns, ni les menaces des autres ne purent m'ébranler. Mais les rebelles ne crurent point devoir fe facrifier à mon reffentiment : ils traitèrent avec le roi de Frife, le rendirent maître de la fortereffe, & j'eus la douleur de me voir entre les mains de mon ennemi. Il fe comporta à mon égard en vainqueur généreux : il m'affura que loin d'en vouloir à ma vie, fon deffein étoit de me reftituer mon royaume; qu'il ne vouloit m'impofer d'autre loi, que celle de l'hymenée avec le prince Arbante.

Une prompte mort fut d'abord l'objet de mes vœux. Mais mourir fans m'être vengée! Cette penfée cruelle me plongeoit dans une affliction plus profonde que tous les maux que j'avois foufferts. Mon efprit troublé, en proie à mille réflexions contraires, ne favoit que réfoudre. Je fentis, avec un vif regret, que la feinte pouvoit feule affurer ma vengeance. J'embraffai cette dernière reffource. J'affectai de paroître reconnoiffante de fes bontés généreufes, & même fenfible à fon alliance.

Dans le nombre de ceux qui s'étoient le plus signalés au service de mon père, je fixai mon choix sur deux frères. Je les connoissois l'un & l'autre pour de jeunes guerriers pleins de capacité, intrépides, passionnés pour les périlleuses entreprises; & je doutois encore moins de leur fidélité. Dès leur tendre jeunesse, élevés dans la cour de mon père, ils avoient pour ma personne un attachement si décidé, si inviolable, que la vie ne leur auroit paru qu'un léger sacrifice pour me donner des preuves éclatantes de leur zèle. Je leur découvris toute ma haine pour le tyran, & tous les deux jurèrent de me venger au prix de leur sang. Je chargeai l'un d'aller équipper un vaisseau en Flandres, & je retins l'autre en Hollande pour être à mes ordres.

Tandis qu'on s'occupoit des préparatifs de la célébration de mon mariage, & que mes sujets ainsi que les étrangers accouroient de toutes parts, pour être spectateurs d'une cérémonie, accompagnée des plus brillantes fêtes, on apprit que Birène, qui avoit rassemblé en Biscaye une armée nombreuse, se disposoit à la faire passer en Hollande. Je m'étois hâtée, après la première bataille,

où la mort avoit ſi cruellement moiſſonné l'un de mes frères, de faire inſtruire Birène de nos malheurs : mais il n'avoit pas eu le tems de mettre ſur pied les forces néceſſaires, que le roi de Friſe s'étoit déja aſſuré la conquête du reſte de mes provinces. Mon amant, qui n'avoit pu être informé de cette chaîne de diſgraces qui s'étoient rapidement ſuccédées, avoit équippé une flotte, & alloit mettre en mer pour voler à notre ſecours.

Le roi de Friſe, dans la réſolution de prévenir ſon ennemi, laiſſa à Arbante les ſoins que pouvoit exiger la pompe de notre hymen, & s'embarqua avec toute ſon armée. Il s'avança au devant de la flotte du duc de Zélande, la combattit, brûla ou coula à fond preſque tous les bâtiments, & montant à l'abordage ſur le vaiſſeau où combattoit Birène, il eut encore la gloire de le faire ſon priſonnier. Hélas ! je ne ſoupçonnois pas encore un événement ſi funeſte !

Je fus conduite à l'autel où les pas du jeune prince avoient devancé les miens : impatient de conſommer ce mariage, il attendoit que la nuit nous eût enveloppés de ſes ombres. J'avois eu la précaution de placer ſecrettement près de

ma couche ce serviteur fidèle, dont je vous ai parlé. Plein d'une noble audace, il attendit mon époux; & dans l'instant où il le vit entrer dans mon lit, il lui déchargea d'un bras nerveux un coup de hache qui lui fendant la tête par derrière, lui ôta la vie, sans qu'il put prononcer une parole. Armée d'un poignard, je sautai à bas de mon lit, & je le lui plongeai plusieurs fois dans le cœur. Comme on voit un taureau tomber sous les coups redoublés de la massue, ainsi tomba ce prince odieux sous les coups médités de ma vengeance. C'est ainsi que je trompai l'espoir du cruel Cimosque, c'est le nom du roi de Frise, de ce barbare, qui non content d'avoir immolé mon père & mes frères à sa fureur, vouloit encore me sacrifier à son ambition, en me forçant d'épouser son fils; sans doute pour choisir ensuite à loisir le jour & le moment de m'arracher la vie.

Avant qu'on put rien soupçonner de cette scène sanglante, je me munis de mes effets les plus précieux, & au moyen d'une corde, je descendis de ma fenêtre dans la mer, avec le secours du compagnon fidèle, dont je venois d'éprouver le service le plus signalé. Son frère, qui étoit à nous attendre sur la barque, qu'il avoit amenée de Flan-

dres, nous reçut avec des transports de joie. Et sans nous arrêter un seul instant, nous forçâmes de voiles ou de rames, pour nous dérober à la poursuite d'un vainqueur féroce.

Je ne vous dirai point si le tyran fut plus sensible à la mort tragique d'un fils qu'il aimoit, qu'au desir de se venger avec atrocité de celle qui avoit si cruellement trahi ses espérances, au moment qu'il apprit cette nouvelle funeste. Ce prince superbe & bouffi de tout l'orgueil que lui donnoit la bataille navale qu'il venoit de gagner, ramena le lendemain son armée victorieuse, trainant avec lui en triomphe, l'infortuné duc de Zélande, qu'il tenoit dans les fers. Mais son palais dans le deuil & la consternation, ne lui offrit, au lieu de fêtes & de plaisirs, qu'un spectacle d'horreurs; & le premier objet qui frappa ses regards, fut le cadavre percé de coups, & encore sanglant, du jeune prince.

A cette scène inattendue le tyran sentit son ame déchirée. Ses premiers mouvemens furent ceux de la rage & du désespoir. Il versoit des larmes amères sur ce fils chéri; il passoit les jours & les nuits dans une morne douleur; mais bientôt toutes

ſes paſſions ſe concentrèrent dans un ſentiment unique : ce fut le deſir de ſe venger ſur moi de la manière la plus terrible. Il ne s'occupa donc plus que des moyens de me faire tomber en ſa puiſſance.

Toutes les perſonnes qui m'étoient affectionnées, ou qu'on ſoupçonna devoir être dans mes intérêts; tous les amis des compagnons de ma fuite, périrent d'abord dans les tortures & les ſupplices les plus affreux. Son deſſein n'étoit pas d'épargner Birène; il étoit trop perſuadé qu'en lui ôtant la vie, il me portoit le coup le plus ſenſible; mais il crut devoir encore prolonger ſes jours, comme le ſeul moyen peut-être, qui lui reſtoit, de me faire tomber enfin dans ſes piéges. Ce n'eſt qu'à une condition ſi dure, que le duc reſpire encore. Il lui a déclaré, qu'après une année révolue, il devoit s'attendre à une mort certaine & infamante, s'il ne parvenoit point, ſoit par force & par artifice, ſoit par le ſecours de ſes parens ou de ſes amis, à me remettre en ſon pouvoir. Birène n'a donc l'eſpoir de conſerver la vie, qu'en tranchant les jours de ſon amante!

Que n'ai-je pas tenté, hors de me perdre moi-même

même & ſans fruit, pour rendre la liberté au duc de Zélande ? Je poſſédois en Flandres des domaines aſſez conſidérables, je les ai vendus. Le prix de ces ventes je l'ai en partie confié à des perſonnes adroites, ſouples, inſinuantes, & qui devoient ne rien épargner pour corrompre les gardes du duc ; & en partie auſſi à d'autres perſonnes, chargées d'aller en Angleterre & en Allemagne, pour y ſuſciter de dangereux ennemis à ce barbare impie, qui veut éteindre dans mon ſang ſon ardente ſoif de la vengeance.

Je ne ſuis pas informée ſi ceux en qui j'avois placé ma confiance en ont abuſé, ou s'ils ont été dans l'impuiſſance de me ſervir utilement ; du moins eſt-il certain que s'ils ont fait quelques efforts, je n'en ai retiré d'autre avantage qu'un trompeur eſpoir. Mais quoiqu'il en ſoit de ces miniſtres infidèles ou inhabiles, je ne puis, ſans frémir, voir arriver le terme fatal, où toutes les reſſources ſeront ſuperflues pour dérober mon amant à la mort honteuſe qu'un tyran lui réſerve.

Si mon père & mes deux frères ſont tombés ſous les coups d'un meurtrier implacable ; ſi mes états m'ont été enlevés ; ſi j'ai été réduite à me

défaire des biens qui pouvoient me foutenir dans ma retraite, mon amour pour le duc en eſt la feule cauſe; c'eſt pour me l'attacher, c'eſt pour briſer ſes fers, que j'ai tout perdu, tout diſſipé. Pour le ſouſtraire à une mort inévitable, il me reſte peut-être un ſeul moyen; c'eſt de me remettre moi-même à la diſcrétion du barbare qui le tient en ſa puiſſance. Si du moins j'étois aſſurée qu'en me perçant le ſein, le cruel conſentit à laiſſer vivre mon amant, un pareil ſacrifice me feroit agréable: mais puis-je, ſans de juſtes allarmes, me repoſer ſur la foi d'un tyran? Ne dois-je pas craindre qu'une fois remiſe en ſon pouvoir, le parjure ne refuſe à Birène ſa liberté, pour laquelle tout mon ſang aura coulé? Quels garants aurai-je que ma mort doit aſſouvir la rage de ce furieux? peut-être hélas! n'attend-t-il que l'inſtant où il m'ôtera la vie, pour livrer Birène aux horreurs du plus affreux ſupplice!

Tel eſt, ſeigneur, le déplorable état d'une princeſſe infortunée. Incertaine, flottante ſur le parti que je dois prendre, j'ai conſulté tous les chevaliers que le hazard a conduits dans ces lieux: j'ai deſiré de vous entretenir. Je demande des con-

seils : je voudrois être éclairée sur les moyens de traiter sûrement avec mon persécuteur, de lier à sa promesse un homme sans foi, d'imposer à ce parjure la nécessité de ne pouvoir tremper ses mains dans mon sang, qu'après avoir rompu les fers de Birène. Résolue de me livrer moi-même entre les mains du roi de Frise, j'ai déja prié bien des guerriers de vouloir m'accompagner, pour m'être garants de la parole qu'il m'aura donnée, que devenue sa captive, le duc aussitôt sera remis en liberté. A cette condition, je braverai courageusement les horreurs du supplice : heureuse de mourir dans la persuasion que ma mort sera le prix attaché à la vie de mon amant. Mais aucun de ces guerriers, jusqu'à ce jour, n'a cru devoir m'engager sa foi d'obtenir du roi de Frise, qui me tiendra dans ses fers, la liberté de Birène. Leur refus, peut-être, est l'effet de la peur qu'inspire l'arme terrible du tyran : ils redoutent de s'exposer à des coups contre lesquels les plus fortes cuirasses ne sont pas à l'épreuve. Mais en vous voyant, seigneur, j'ai conçu un flatteur espoir : cet air noble, grand, magnanime, annonce en vous la valeur la plus déterminée, & une ardente

paſſion pour la gloire. Ne refuſez pas vos généreux ſecours à une princeſſe malheureuſe : daignez me ſuivre chez le roi de Friſe. S'il prétend ne faire que d'inſidieuſes promeſſes pour m'avoir en ſa puiſſance, vous ſaurez l'obliger à la foi du ſerment, ou m'arracher à ſa cruauté. Protégée par un ſi brave chevalier, je ſerai du moins certaine de ne deſcendre volontairement dans la tombe, que pour conſerver les jours de mon amant.

Tel fut le récit touchant que fit la princeſſe de ces malheurs, & que ſes larmes & ſes ſoupirs l'avoient ſouvent forcé d'interrompre. Roland, non moins porté à réprimer l'injuſtice des méchants qu'à tendre une main ſecourable à la beauté affligée, ne ſe perdit point avec elle en de vains diſcours. Perſuadé que ce n'eſt point par des paroles, mais par des actions ſignalées qu'on peut ſervir efficacement, il lui jura foi de chevalier, que ce qu'il feroit pour elle, ſurpaſſeroit peut-être toutes ſes eſpérances. Jamais il n'auroit ouvert ſon ame à la penſée de briſer les fers de Birène pour en charger ſon amante & la faire traîner au ſupplice : il comptoit aſſez ſur ſon épée & ſur ſa valeur ordinaire pour ne pas ſe propoſer de les ſauver l'un & l'autre.

Le paladin, que les inquiétudes de l'amour conduisoient à Ebude, ne vouloit point trop différer ce voyage. Il s'embarqua le jour même avec la princesse; &, secourus d'un vent favorable, ils voguèrent à pleines voiles. Le vaisseau fendant les ondes au gré du pilote expérimenté, ils commencèrent à découvrir une des isles de Zélande; bientôt ils eurent connoissance d'une seconde: l'aspect d'une nouvelle isle frappe déja leurs regards, tandis qu'ils en laissent une autre après eux. Le vaisseau toucha le troisième jour aux côtes de la Hollande. Roland descendit à terre, sans permettre à la princesse de le suivre: il vouloit, avant de la faire débarquer, qu'elle apprit la mort du roi de Frise.

Le comte d'Angers, revêtu de ses armes, s'avança le long du rivage. Il montoit un grand cheval danois, de poil entre bai & noir: ce cheval, nourri dans les gras pâturages de la Flandres, avoit beaucoup plus de force & de vigueur que de vîtesse & de légèreté. Le comte, en quittant la Bretagne, avoit laissé Bride-d'or, cheval superbe, plus rapide à la course qu'aucun coursier renommé, & seulement comparable au merveilleux Bayard. Roland arrive à Dordrect. Une garde

nombreuse, chargée de veiller à la sûreté de cette place, paroissoit en défendre la porte : soit que cette précaution eut été jugée nécessaire dans un pays nouvellement conquis, principalement sur la frontière ; soit qu'on eut eu des avis qu'un parent de Birène, qui avoit équippé une flotte en Zélande, étoit déja en mer & devoit incessamment débarquer son armée en Hollande, pour tirer le duc de sa prison. Roland, s'adressant à un des soldats, lui dit d'aller informer le roi, qu'un chevalier l'attendoit pour éprouver sa valeur, à la lance & à l'épée ; mais à ces conditions ; que si le roi sort vainqueur de ce combat, la dame qui a si cruellement tranché les jours d'Arbante, & qui est à la disposition du guerrier, lui sera à l'instant livrée, pour prix de sa victoire ; au contraire que s'il est vaincu, la liberté du duc de Zélande honorera le triomphe du chevalier.

Le garde, chargé du cartel, en fit incessamment son rapport au roi. Mais ce prince, étranger à toutes les loix de la vertu & de l'honneur, ne rougit point de recourir aux moyens que suggèrent, la lâcheté, la perfidie, la trahison. Il ne doutoit pas, qu'en parvenant à se rendre maître de ce guerrier

par la ruse, s'il étoit vrai qu'il put disposer de la meurtrière de son fils, elle ne tombât infailliblement en sa puissance.

Cimosque, pour exécuter son noir projet, fit sortir par une autre porte trente hommes armés, avec ordre de faire un assez long tour pour prendre le paladin par derrière, tandis que le traître tenoit en suspend le comte d'Angers, incapable d'aucune défiance. Ce pervers, après avoir laissé le tems d'arriver à la troupe qui devoit s'opposer à la retraite du comte, sortit lui-même de la ville, à la tête de trente autres soldats, armés de toutes pièces. Tel qu'un chasseur habile commence par entourer le bois d'une meute de chiens, pour arrêter le gibier fugitif; ou tel qu'un pêcheur fait tomber le poisson dans les filets tendus près de Volane; ainsi le roi de Frise disposa tout pour ôter à ce guerrier les ressources de la fuite.

Cimosque avoit donné des ordres pour saisir le chevalier & le prendre tout vivant. Il étoit si assuré du succès de sa perfide entreprise, qu'il négligea de se charger de l'arme terrible, avec laquelle il avoit déjà immolé tant de victimes à sa fureur. Ne se proposant pas d'ôter la vie, mais de

faire un prisonnier, l'usage de cette arme funeste lui parut inutile.

Comme on voit un oiseleur rusé conserver les premiers oiseaux qu'il a pris, & faire servir leur ramage de piége pour en prendre un grand nombre d'autres : ainsi le roi de Frise avoit conçu le criminel espoir que la prise de ce guerrier seroit bientôt suivie de celle de la princesse de Hollande. Mais s'il étoit facile de dresser des embuches à Roland, du moins n'étoit-il pas aisé de l'y faire tomber.

Le paladin n'eut pas plutôt apperçu cette lâche trahison, qu'il franchit le cercle, que formoient autour de lui les soldats du tyran. Il baisse sa lance, & fond sur le gros de la troupe : il en perce un de part en part, qui est suivi d'un second, celui-ci d'un troisième ; il en enfile ainsi jusqu'à six, qu'il enlève suspendus à sa lance, avec autant de dextérité que s'il eut enlevé des bagues dans un carrousel. S'il n'en perça pas de cette manière un plus grand nombre, c'est que sa lance ne put les contenir ; & le septième qui fut atteint de l'excédent du fer, en reçut une blessure mortelle. C'est ainsi qu'on voit quelquefois un archer adroit tirer des

grenouilles ſur les bords d'un marais ou d'un foſſé, percer les flancs à l'une, l'échine à l'autre & en garnir toute la flèche dont il les enfile.

Roland jette alors ſa lance, pour mettre l'épée à la main. Il ſe précipite à travers les ennemis; & de ſa formidable épée, dont les coups ne portèrent jamais en vain, ſoit qu'il frappe de la pointe ou du tranchant, il renverſe, il tue indiſtinctement & ceux qui ſont à pied & ceux qui ſont à cheval. Il ne porte pas un ſeul coup, que les malheureux qu'il atteint ne rougiſſent de leur ſang les fleurs de la prairie. Cimoſque, qui n'avoit jamais eu un plus preſſant beſoin de ſon arme meurtrière, étoit au déſeſpoir de ne s'en être pas muni. Il demande cette arme, & ordonne avec menaces de la lui apporter; mais il n'eſt point obéi: ſes gens, frappés d'une mortelle terreur, fuient précipitamment vers la ville; & ceux qui eurent le bonheur de s'y réfugier en ſûreté, ne furent pas tentés d'en reſſortir.

Au milieu de cette déroute, le roi de Friſe effrayé du danger qu'il alloit courir, cherche auſſi ſon ſalut dans la fuite. Dès qu'il arrive à la porte, il veut faire lever le pont; mais le comte le ſer-

roit de trop près pour lui en laiſſer le tems. La peur force le roi à paſſer outre, & Roland, maître du pont-levis & de la double porte, entre avec lui dans la place. Il dédaigne une troupe vile de fuyards que Cimoſque avoit devancés par la légèreté de ſa courſe. C'eſt ce traître qu'il veut atteindre pour lui arracher la vie : mais ſon cheval trop lent ſert mal ſa colère. Le tyran, mieux monté, ſemble prêter des aîles à ſon courſier ; & tournant d'une rue dans une autre avec la rapidité du trait, il ſe déroba à la vue du paladin.

Le roi de Friſe reparut bientôt avec l'arme fatale dont il étoit allé ſe ſaiſir, & ſe poſta ſur le paſſage du chevalier, qu'il attendit. Comme on voit un intrépide chaſſeur, armé de ſon épieu & entouré de ſes chiens, attendre le ſanglier cruel ; qui, deſcendant des montagnes avec une impétueuſe rage, briſe les rameaux des arbres, écarte & fait rouler les plus gros cailloux, & dont la marche bruyante ſemble faire croire que de quelque côté qu'il porte ſon front orgueilleux, les arbres tombent déracinés & que la montagne s'écroule ſous ſes pas ; de même Cimoſque attend le redoutable guerrier, ne doutant point qu'il ne lui faſſe mordre la pouſſière.

Auſſitôt que le roi de Friſe vit le comte à la portée de ſon arme homicide, il lâche la détente : la poudre embrâſée fait briller une flamme ſemblable au feu des éclairs, & le plomb meurtrier chaſſé avec toute l'impétuoſité de la foudre, part, éclate & fait entendre un bruit pareil à celui du tonnerre. Les maiſons en furent ébranlées ; la terre parut trembler ſous les pieds ; & le ciel retentit au loin d'un bruit épouvantable. Le trait enflammé, dont les effets ſont ſi funeſtes, traverſe l'air avec un horrible ſiflement, mais ſans atteindre celui que le farouche Cimoſque ſe propoſoit de frapper. Soit qu'emporté par un violent deſir de ſe défaire d'un ennemi ſi redoutable, il n'eut pas pris le tems de le bien viſer en joue ; ſoit que la peur dont ſon ame étoit agitée, eut fait vaciller l'arme dans ſes mains tremblantes : ſoit enfin que la puiſſance ſuprême eut détourné la foudre prête à trancher les jours d'un héros réſervé à des exploits glorieux. Le cheval du comte fut ſeul frappé du coup. Le plomb homicide, qui lui perça les flancs, le fit tomber ; & Roland fut entraîné dans ſa chûte. Mais ſi le cheval, bleſſé mortellement demeura étendu ſur la pouſſière ; le comte n'eut

pas touché à terre, qu'on le vit se relever avec tant de légèreté & de promptitude qu'on auroit pu croire que cette chûte lui avoit prêté de nouvelles forces & encore plus de fierté. C'est ainsi qu'autrefois Antée, ce formidable africain, sembloit tirer de ses disgraces multipliées, plus de fureur & une soif toujours plus ardente de la vengeance.

Si le feu du ciel vient à pénétrer dans l'édifice où l'on tient en réserve le charbon, le soufre & le salpêtre, il touche à peine la matière combustible, qu'elle s'allume avec une violence dont le ciel & la terre paroissent embrâsés, & dont l'explosion épouvantable ébranle, entr'ouvre, fait éclater les murs; & les pierres, détachées jusques dans leur fondement, lancées avec roideur, volent & obscurcissent les airs. Il faudroit avoir été le témoin de ce spectacle effrayant pour se former une image de la colère menaçante de Roland, au moment qu'il se relève de terre. Ses yeux étincelloient de fureur; son air étoit si terrible, que Mars lui-même en eut pali. Le roi de Frise en fut glacé d'effroi; & peut-être fut-il resté immobile, si l'espoir de se dérober aux

coups de ce guerrier, ne lui eut fait chercher son salut dans la fuite. Mais Roland le pourfuit avec la vîteffe d'une flêche détachée de l'arc qu'auroit tendu le bras nerveux d'un archer adroit & robufte. Sa courfe eft infiniment plus légère à pied, qu'elle ne l'avoit d'abord été à cheval. Il vole fur les pas du tyran avec une rapidité qui excède toute croyance. Il le joint dans une rue étroite, & levant d'un bras redoutable fon épée brillante comme l'éclair, il lui porte un coup fi furieux, qu'il lui ouvre fon cafque, & le fend depuis le haut de la tête jufqu'à la poitrine. Le barbare Cimofque tomba pour vomir à terre fon ame dans des flots de fang.

Déja le bruit des armes fe faifoit entendre d'un autre côté : une foule de foldats étrangers entroit dans la ville & en jettoit les habitans dans de nouvelles allarmes. C'étoit le parent de Birène qui arrivoit à la tête des troupes qu'il avoit amenées de Zélande. Il avoit trouvé les portes ouvertes & fans défenfe, le peuple n'étant pas encore revenu de la terreur qu'avoit répandue Roland. A la vue de ces nouveaux ennemis, les habitans qui ignoroient leur deffein, fuyoient éperdus. Mais

quelques-uns ayant reconnu à l'habit & au langage, que cette nouvelle troupe étoit Zélandoise, ils s'adressèrent au chef, lui demandèrent la paix, & offrirent de joindre leurs armes aux siennes contre le tyran qui retenoit leur duc en prison.

Ce peuple conservoit une implacable haine contre le roi de Frise, & contre tous ses ministres. Il le détestoit comme le meurtrier de son souverain, & il étoit encore plus impatient du joug accablant que ce vainqueur lui avoit imposé à lui-même.

Le paladin, ami des deux partis, en fut le médiateur. Il n'eut pas de peine à les concilier. Les deux nations, s'étant réunies sous les mêmes drapeaux, vinrent attaquer les Frisons, & firent prisonniers tous ceux qui échappèrent au tranchant du glaive. A l'instant même, on marche à la prison du duc : on enfonce les portes sans vouloir en attendre les clefs. Birène, qui sentit toute l'obligation qu'il avoit au comte d'Angers, remercia son libérateur avec les expressions qu'inspire le sentiment de la plus vive reconnoissance. De-là, ces deux guerriers, accompagnés des principaux seigneurs, se rendirent au vaisseau, où les atten-


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



C. Eisen del. De Ghendt Sc.

doit Olimpe ; c'eſt le nom de la ſouveraine légitime de cette iſle.

La princeſſe, qui n'avoit point ſuivi le comte, étoit loin d'imaginer qu'elle dût en recevoir des ſervices ſi éclatans ; elle, qui marchant au ſupplice, auroit cru lui devoir encore des actions de graces, pourvu que ſa mort eut fait recouvrer à ſon amant la vie avec la liberté. Sa préſence cauſa une joie univerſelle dans l'iſle, & tous ſes ſujets s'empreſſerent à lui rendre hommage.

Je ne finirois pas, ſi j'entreprenois de raconter les vives careſſes que ſe firent Olimpe & ſon amant, & par combien de tendres égards, l'un & l'autre s'efforçoient de paroître reconnoiſſans envers leur généreux libérateur.

La comteſſe de Hollande, rendue à ſes ſujets & dans la poſſeſſion paiſible de ſes états, les ſoumit avec ſa perſonne au duc de Zélande, en s'uniſſant à lui par les nœuds indiſſolubles de l'hyménée. Mais le duc, occupé bientôt d'autres ſoins & réſolu de paſſer en Zélande avec ſa nouvelle épouſe, confia le gouvernement de l'iſle à ſon parent. Il méditoit, diſoit-il, de faire une deſcente en Friſe, dont il ne déſeſpéroit pas de la conquête.

Cette entreprife lui paroiffoit d'autant moins hazardée, qu'il avoit entre les mains un gage, bien capable de lui répondre du fuccès; c'étoit la fille du roi de Frife, devenue captive à la mort de fon père, & qu'il deftinoit pour être l'époufe de fon jeune frère.

Le jour que le duc de Zélande avoit fixé pour fon embarquement, fut auffi celui du départ de Roland. De tous les tréfors de Cimofque, il ne voulut fe réferver que l'inftrument deftructeur, fi femblable par fes effets aux feux du tonnerre: non qu'il conçut la penfée d'en faire aucun ufage pour fa propre défenfe; il avoit l'ame trop magnanime, & il auroit cru fe dégrader, fi, pour fortir de quelque péril, il eut employé la fupériorité des armes. Il avoit un autre deffein; c'étoit de le dépofer dans un lieu, où il ceffât à jamais d'être nuifible. C'eft dans les mêmes vues, qu'il fe fit remettre la poudre, les balles & tout ce qui concernoit cette machine meurtrière.

Dès que fon vaiffeau eut perdu de vue la terre, il prit l'arme fatale dans fes mains, & lui adreffa ces paroles: » Inftrument funefte, qui n'eft propre » qu'à infpirer une fauffe valeur au plus lâche guer- » rier;

»rier; & dont le dangereux fecours peut faire »triompher un traître du héros le plus généreux, »defcends fous les ondes pour y être à jamais en-»feveli: machine infernale, que la main de Beel-»zébuth a forgée dans le fond de l'abyme pour la »deftruction du monde! je te rends aux enfers, »d'où tu es fortie». En prononçant ces mots, il plonge, avec indignation, l'arme homicide fous les flots.

Cependant un vent favorable faifoit voguer le vaiffeau à voiles déployés vers Ebude, où Roland étoit impatient de prendre terre. Les inquiétudes dont fon ame eft agitée fur le fort de fon amante, font fi vives, & le defir d'apprendre s'il doit trouver dans cette ifle cruelle, la princeffe qu'il préfère au monde entier, & fans laquelle la vie ne lui paroitroit plus qu'un pénible fonge, brûle tellement dans fon cœur, qu'il craint d'aborder en Irlande, où quelque nouvelle avanture l'obligeroit encore à différer fon voyage, & dont un plus long délai pourroit l'expofer à de mortels regrets. Cette même crainte le détourne de toucher en Angleterre, ou quelque autre part. Mais laiffons-le aller où l'appelle le trompeur Amour,

riant des maux qu'il lui cause & de ceux qu'il lui prépare.

Mon dessein, avant de faire reparoître Roland sur la scène, est de retourner en Hollande : je vous invite à y revenir aussi. Peut-être vous déplairoit-il ainsi qu'à moi, de ne pas être des nôces de Birène & de la tendre Olimpe. Les fêtes nuptiales doivent y être de la plus grande magnificence : mais moins brillantes encore & moins somptueuses, s'il faut en croire le bruit public, que celles qui doivent se donner en Zélande. Néanmoins quelle qu'en soit la solemnité, je ne vous engage pas d'assister à ces dernières : il naîtra de nouveaux accidents qui troubleront ces superbes fêtes ; & si vous êtes curieux de les apprendre, je vous les raconterai dans l'autre Chant.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



CHANT X.

PARMI toutes les ames enflammées par l'Amour ; parmi toutes celles qui se sont signalées par la constance & par la fidélité, soit dans la prospérité, soit dans l'infortune, sans doute celle d'Olimpe doit être placée au premier rang ; du moins il n'est point d'exemples d'un amour qui surpasse le sien. En effet, que peut faire une belle pour son amant qu'Olimpe n'ait point fait pour Birène ? Mais si des témoignages de tendresse aussi éclatans exigent quelque retour, cette princesse méritoit de lui être plus chère que sa propre vie. Non, jamais il n'auroit dû la sacrifier à un autre objet, pas même à la beauté célèbre qui mit l'Asie & l'Europe en feu. Il auroit dû renoncer pour elle à ses goûts, à ses penchants, à sa vie, à son honneur, à tout ce que l'homme peut imaginer de plus précieux au monde. Mais voyons si Birène l'aima comme il en fut aimé, s'il eut pour elle la constance qu'elle eut pour lui, s'il ne s'écarta jamais du chemin que lui traçoit le fidèle Amour ;

ou bien s'il ne paya que d'ingratitude & de cruauté la tendresse de sa vertueuse amante. Sans doute vous frémirez de surprise & d'indignation au récit que vous allez entendre. Mais, ô Belles, que la conduite de Birène ne s'efface jamais de votre souvenir ! Apprenez de lui que l'amant consumé de desirs promet tout pour les satisfaire, mais qu'heureux une fois il a bientôt oublié & ses promesses & ses sermens. Heureux, mes dames, heureux celui qui sait tirer avantage des fautes de son semblable ! Gardez-vous sur-tout de prêter l'oreille à la voix séduisante de ces jeunes gens, dont la figure est aimable & qui sont encore au printems de leur âge. Ils s'enflamment aisément, mais leurs feux n'ont que la durée d'un instant. Le chasseur poursuit ardemment un lièvre sur les montagnes & dans la plaine ; il brave les rigueurs du froid & l'ardeur du soleil ; rien ne le rebute ; mais si-tôt qu'il s'est rendu maître de sa proie, elle lui devient indifférente : la difficulté de l'atteindre le rendoit seule ardent à la poursuivre. Telle est l'image des jeunes amans : éprouvent-ils vos rigueurs ? ils vous chérissent avec transport & vous sont humblement soumis. A peine heureux, ils

deviennent froids, indifférens; & de leurs maîtresses que vous étiez, bientôt vous n'êtes plus que leurs esclaves. Ce n'est pas toutefois que je veuille vous prêcher l'insensibilité, non : une belle sans amant ressemble à une vigne qui végète & rampe tristement sans appui dans un terrein inculte : votre sort seroit affreux. Ouvrez vos cœurs aux douces impressions de l'amour; cueillez-en le fruit délicieux; mais craignez qu'il ne soit ou trop verd ou trop mur.

Je vous l'ai dit, on avoit trouvé dans le nombre des prisonniers une fille du roi de Frise; & Birène répandoit le bruit qu'il la vouloit donner en mariage à son frère. Mais les discours du perfide trahissoient sa pensée; car il n'étoit point assez généreux pour faire à un autre le sacrifice de tant de charmes réunis. La princesse n'avoit pas encore quatorze ans; elle étoit belle & fraîche comme la rose qu'entrouvrent, au matin, les premiers rayons du soleil. Non seulement Birène en fut épris; mais il brûla pour elle d'un feu violent & rapide, semblable à celui qui consume dans les champs les épis dorés, dont une main envieuse ou ennemie a voulu détruire les richesses inesti-

mables. L'aſpect de cette belle en larmes, déplorant la mort de ſon père, produiſit ſur le cœur de Birène l'effet de quelques gouttes d'eau froide dans une liqueur bouillante : incontinent elles en appaiſent l'ardeur. Non ſeulement l'ingrat n'aime plus Olimpe comme il l'aimoit, il ne peut même ſupporter ſa préſence ſans dégoût. Sa nouvelle paſſion, au contraire, allume ſans ceſſe dans ſon cœur de plus ardens deſirs; & il ne croit pas les pouvoir ſupporter davantage ſans les ſatisfaire. Cependant il prend ſur lui de diſſimuler juſqu'à l'inſtant du bonheur. Affectant tous les dehors de la tendreſſe pour Olimpe, il ne ſemble s'appliquer qu'à lui plaire. S'il échappe à ſa prudence impie de prodiguer quelques careſſes à la princeſſe de Friſe (car le mortel le plus artificieux ne peut pas toujours diſſimuler tous les ſecrets mouvemens de ſon cœur) on les attribue à une louable pitié, à la généroſité de ſon ame. S'il eſt beau de prendre part à l'infortune des malheureux, ſans doute il étoit plus beau encore de s'intéreſſer à une princeſſe ſi jeune & ſi peu digne de ſes malheurs. Hélas! qu'il eſt épais le nuage dont ſont enveloppées les intentions des hommes! Ce que

produit le vice dans Birène, on l'attribue à la vertu.

Déja les matelots avoient fui loin du rivage &, joyeux, transportoient à force de rames le duc & ses compagnons vers la Zélande; déja ils avoient perdu de vue les parages de la Hollande & côtoyoient les bords de l'Ecosse, pour ne se pas trop approcher du royaume de Frise, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux qui, durant trois jours, les fit errer en haute mer. Vers le déclin du troisième soleil, ils abordèrent à une isle inculte & déserte. Olimpe, accompagnée de son infidèle Birène, s'élance gaîment du navire, ne soupçonnant point l'odieuse trahison dont elle est menacée. Soudain on lui éleva une tente dans un site délicieux; elle s'y coucha près de son époux; & les autres voyageurs retournèrent à bord du vaisseau. La fatigue de la navigation & les craintes du naufrage l'ayant privée longtems de sommeil, elle crut en pouvoir goûter toutes les douceurs dans cet azyle éloigné de tout bruit & où son ame n'étoit agitée d'aucun souci, d'aucun penser inquiet, puisque Birène reposoit à ses côtés. Bientôt elle s'endormit d'un sommeil aussi profond que

celui des ours & des loirs. Il n'en eſt pas de même de Birène, que ſon criminel deſſein retient éveillé. A peine il voit ſon épouſe endormie qu'il ſe lève tout doucement, prend ſes habits ſous ſon bras, ſort de la tente, s'enfuit au vaiſſeau, réveille les matelots, fait déployer les voiles & part ſans que le moindre bruit ſe faſſe entendre. Le rivage eſt loin derrière lui, & l'infortunée Olimpe dort encore d'un ſommeil tranquille. Cependant à l'heure où l'Aube portée dans ſon char vermeil vient départir aux humains ſa bienfaiſante roſée, à l'heure où Alcione déplore ſur le rivage ſes anciens malheurs, l'épouſe de Birène combattant encore les charmes du ſommeil, étend la main pour embraſſer l'objet de toute ſa tendreſſe; mais ne le trouvant point, elle la retire auſſitôt; elle le cherche une ſeconde fois, & c'eſt encore envain. Elle porte ſes bras l'un après l'autre à la place qu'occupoit Birène, & la ſurpriſe où elle eſt de ne l'y pas trouver l'arrache entièrement au repos. Elle ouvre les yeux, regarde par-tout autour d'elle, &, n'y découvrant perſonne, elle ſe jette à bas de ſon lit, ſort de la tente & court avec précipitation au bord de la mer. Certaine de ſon malheur, elle


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Cipriani del. *Bartholozzi Sc.*

s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage, se frappe la poitrine. Favorisée des rayons de la lune, sa vue se promène au loin sur le rivage; mais elle n'apperçoit qu'une côte déserte. Alors elle appelle Birène à grands cris; & les antres des montagnes, seules sensibles à son malheur, répètent après elle le nom de cet époux infidèle. Non loin de-là s'élève un rocher que le battement des flots a creusé en forme de voûte; elle le gravit courageusement, & son œil découvre ou plutôt croit découvrir (car la lumière du jour étoit encore incertaine) le vaisseau du prince, s'éloignant à pleines voiles. A cet horrible aspect, elle tombe immobile sur la pierre. Si-tôt qu'elle fut relevée, se tournant encore du côté où s'éloignoit le navire, elle fit de nouveaux efforts pour se faire entendre de son époux. Sa voix étant épuisée, elle battit des mains, & ces plaintes succédèrent aux cris qu'elle avoit faits : Où fuis-tu, cruel, où fuis-tu si vîte? Ton navire n'a pas sa charge accoutumée. Il doit encore me servir d'asyle. Puisqu'il emporte mon ame avec lui, que ne reçoit-il mon corps aussi? En disant ces mots, elle faisoit signe à l'équipage, avec ses bras & avec sa robe, de

revenir fur fes pas pour la prendre ; mais le vent qui pouffoit le navire, emportoit & les prières & les plaintes & les cris de l'infortunée : trois fois elle fut fur le point de fe précipiter dans l'abîme des flots ; mais elle abandonna ce deffein & revint dans la tente qui l'avoit enfermée pendant la nuit. O couche, dit-elle, en arrofant fon lit de fes pleurs, ô couche qui me reçus hier avec mon époux, pourquoi ne t'avons-nous pas quittée tous les deux ? Perfide Birène ! que maudit foit le jour où je reçus la naiffance ! que ferai-je ? eh ! que puis-je feule ? qui me fecourra ? qui m'affiftera d'un mot de confolation ? aucun mortel ne fe préfente à ma vue ; fans doute il n'en eft point qui aient choifi pour leur demeure ce défert fauvage. La mer n'offre à mes yeux aucun navire qui puiffe m'en tirer. Hélas ! je vais terminer ici ma déplorable vie, fans qu'il fe trouve perfonne pour me donner la fépulture ; à moins que les bêtes féroces ne m'enfeveliffent dans leurs entrailles. Il me femble les voir déja ces lions cruels, ces ours voraces, ces tigres altérés de fang franchir les limites de ces fombres forêts & s'avancer vers moi pour me déchirer de leurs griffes tranchantes & de leurs

dents meurtrières. Mais, ô Birène, pourquoi les craindrois-je ces monſtres féroces ? ils ne peuvent m'arracher qu'une vie ; & tu me fais mourir cent fois. Quand bien même un navire aborderoit cette côte malheureuſe & que le pilote touché de compaſſion voudroit m'y recevoir pour me ſouſtraire aux maux dont je ſuis ici menacée ; quel bien en réſulteroit-il pour moi ? où irois-je ? dans ma patrie ? eh ! n'eſt-ce pas à toi qu'elle obéit maintenant ? ſous le prétexte de notre alliance & de ton amour, ne t'es-tu pas rendu maître de tous les ports, de toutes les forteresses de la Hollande ; ſous le prétexte de m'en conſerver le domaine ſouverain, n'y as-tu pas introduit tes ſujets, pour te l'approprier ? Retournerois-je en Flandres ? mais le peu que j'y poſſédois, ne l'ai-je pas vendu pour te ſecourir, pour t'arracher à la captivité ? En Friſe ? j'y pouvois règner, il eſt vrai ; mais j'en ai ſacrifié le trône à l'amour que j'avois pour toi : & tu n'ignores pas que ce ſacrifice a coûté la vie à mon père, à mes frères, qu'il eſt la ſource de mes malheurs. Ingrat ! qu'eſt-il beſoin que je rappelle à ton ſouvenir tout ce que j'ai fait pour toi ? tu le ſais auſſi bien que moi-même. Et voilà le prix de

tant de bienfaits ! O destin, plutôt que de m'abandonner à l'avidité des pirates qui courent ces mers ; plutôt que de m'exposer à être vendue comme une vile esclave, ordonne que je devienne la proie ou des lions ou des tigres ou des ours qui, après m'avoir impitoyablement déchirée, traînent mes membres ensanglantés dans leurs antres ténébreux. En achevant ces mots, Olimpe porta ses mains, fortes de son désespoir, à ses cheveux dorés, qu'elle arracha cruellement. Semblable à une forcenée qu'obsède une légion d'esprits malins ou bien à la malheureuse Hécube que l'aspect de son fils massacré rendit furieuse, elle courut de nouveau sur le rivage. Cependant elle s'assied sur le rocher, contemple la mer & paroît immobile comme la roche qui lui sert d'appui. Tandis qu'elle déplorera ses malheurs, suivons Roger dans sa course.

Accablé de lassitude, il cheminoit le long du rivage, exposé à la plus vive ardeur du midi. Les rayons du soleil réfléchis par la montagne faisoient couler en ruisseau & bouillonner le sable sous les pieds du chevalier, & les armes qu'il portoit étoient, pour ainsi dire, rouges de feu comme à

l'inſtant où elles ſortirent de la forge. L'accablement & la ſoif étoient les ſeuls compagnons de ſon voyage, lorſqu'il apperçut trois femmes reſpirant la fraîcheur à l'ombre d'une tour antique qui s'élevoit ſur le rivage. A leurs manières, aux habits qui les couvrent, le chevalier ne doute point qu'elles ne ſoient de la cour d'Alcine. Nonchalament couchées ſur un tapis d'Alexandrie, elles étoient entourées de mêts délicats & de flacons remplis de différentes ſortes de vins. Non loin d'elles on appercevoit un léger eſquif qui ſe jouoit avec les flots, en attendant qu'un vent favorable enflât ſa voile; car l'air n'étoit agité d'aucun ſoufle. Ces femmes voyant Roger pourſuivre ſa route, ſans daigner s'arrêter, bien que ſon front couvert de ſueur & de pouſſière & que ſes lèvres deſſéchées annonçaſſent une ardente altération ; elles le preſſèrent de prendre quelques rafraîchiſſemens à l'ombre où elles étoient, ſi les affaires importantes dont il paroiſſoit occupé lui permettoient de s'arrêter un inſtant. L'une d'elles court auſſitôt à ſon cheval & lui tient l'étrier, pour l'aider à deſcendre, tandis qu'une autre lui préſente une coupe de cryſtal, remplie d'une liqueur pétillante

& mousseuse. Mais Roger ne se laissa point prendre à cet apas, convaincu que s'il suspendoit un seul moment sa marche, il s'exposeroit à tomber une seconde fois au pouvoir d'Alcine, qui le poursuivoit & qui ne devoit pas être fort éloignée de lui. Le soufre & le salpêtre s'enflamment moins promptement & les flots de la mer se soulèvent moins vîte, lorsque la tempête vient frapper ses ondes, que la troisième de ces femmes fut saisie de courroux, à l'aspect de Roger continuant son chemin & refusant de se rendre à leur invitation : Tu n'es guère courtois, tu n'est pas même chevalier, lui cria-t-elle de toute sa force, non, tu ne l'es pas. Cette armure, ce coursier, je gagerois qu'ils sont le fruit de quelque honteuse rapine : puisse-tu les payer d'une mort infâme, méchant, ingrat, superbe brigand que tu es! Roger ne répondit rien à ces injures ni à celles qui leur succédèrent, convaincu qu'il ne pouvoit retirer aucune gloire d'une querelle semblable. Cependant cette ennemie du chevalier monte dans la chaloupe, suivie de ses deux compagnes, & faisant mouvoir les rames elles côtoyent le rivage qu'il suivoit sur terre, ne cessant de le menacer, de l'insulter &

de lui faire entendre les expressions les plus piquantes. Lorsque Roger parvint au détroit qu'il faut passer, pour gagner les états de Logistille, il vit de loin, sur la rive opposée, un vieux nocher détacher sa barque & s'empresser à le venir prendre. Il paroissoit joyeux & satisfait par l'espoir de transporter le chevalier sous un ciel plus heureux. Il s'approche ; Roger rend graces au destin & s'embarque sur une mer tranquille. Durant le trajet, il s'entretint avec ce vieillard que l'âge & l'expérience avoient instruit. Celui-ci le félicitoit d'avoir sû déserter à propos l'empire d'Alcine, avant qu'elle lui eut fait subir le sort qu'avoient éprouvé ses autres amans. A la cour de Logistille, mon fils, disoit-il, tu ne verras que des mœurs saintes ; la beauté y est éternelle & les graces sans nombre ; le cœur s'y nourrit des plus doux alimens, sans en être jamais dégoûté. Au premier abord, ajoutoit-il, Logistille inspire le respect & l'admiration ; quand on a le bonheur de la connoître, tous les autres biens deviennent indifférens. L'amour qu'elle fait naître ne ressemble point aux autres amours, mélange affreux de crainte & d'espérance ; dès qu'on la voit il ne reste plus rien

à desirer. Elle te fera goûter des plaisirs bien supérieurs à ceux que procurent la danse, la musique, les parfums, les bains & les mêts recherchés; elle fera prendre à tes pensées un vol plus élevé que n'est celui du milan dans le vague des airs; tu apprendras d'elle comment on peut jouir sur la terre des biens réservés aux immortels.

Ainsi parloit le nocher voguant vers la rive desirée, quand ils apperçurent la mer couverte de vaisseaux qui dirigeoient leur course vers eux: c'étoit Alcine poursuivant sa proie. Elle a rassemblé sous ses pavillons la plus grande partie de ses sujets, résolue de perdre ses états, de se perdre elle-même, ou de recouvrer le plus cher de tous ses biens qu'on lui a ravi. C'est autant la soif de se venger de l'outrage qu'elle a reçu, que l'ardeur de sa passion, qui lui a dicté ce projet. Jamais fureur plus impatiente n'avoit déchiré son ame. Les rameurs à sa voix ouvrent les ondes à coups si pressés que l'écume de toutes parts enveloppe les navires. La mer, ses rivages en retentissent au loin, & l'écho répète leurs mugissemens. Découvre ton bouclier, dit alors le pilote à Roger, découvre ton bouclier, si tu ne veux mourir ou

perdre honteuſement la liberté ; & ſoudain arrachant lui-même l'enveloppe du bouclier, il en fait jaillir la lumière éteincelante. Cet éclat magique frappe ſi vivement l'œil des ennemis qu'ils tombent aveuglés les uns de la proue, les autres de la poupe. A la vue de la flotte d'Alcine, l'un des gardes de Logiſtille, placé en ſentinelle au ſommet du rocher, ſonna ſi promptement l'allarme que le port fut bientôt couvert d'une armée nombreuſe. L'artillerie, comme la tempête, foudroye tous ceux qui en veulent à Roger, & lui conſerve la liberté & la vie. Par l'ordre de Logiſtille, quatre femmes deſcendent auſſi ſur la plage : la valeureuſe Andronique, la ſage Phronéſie, l'honnête Dicilie & la chaſte Sophroſine qui, chargée de plus de ſoin, montre auſſi plus d'ardeur. Enfin toute cette armée, qui n'a point de rivale au monde, ſort de la fortereſſe & ſe répand le long de la mer. Au pied du château, dans une rade paiſible, étoit une flotte de gros navires toujours prête la nuit & le jour à voguer & à combattre, au premier ſignal. Alors commence un combat terrible & ſur la terre & ſur les flots ; & les états qu'Alcine avoit uſurpés ſur ſa ſœur furent partout

ravagés. Mais combien cette guerre eût un succès différent de celui qu'Alcine en attendoit! La perfide, bien loin de recouvrer son amant fugitif, vit sa flotte que la mer pouvoit à peine contenir, livrée aux flammes; à peine lui resta-t-il, pour s'échapper, une frêle chaloupe. Alcine fuit; & toute son armée reste ou dans les fers ou dans les feux ou dans les eaux. La perte de Roger fut si douloureuse à son cœur, qu'elle oublia toutes les autres; elle gémit amèrement & la nuit & le jour; & ses yeux versent incessamment des larmes. Souvent même, elle se plaint de ne pouvoir mourir; mais nulle fée ne le pourra jamais tandis que le soleil fournira sa carrière & que les cieux demeureront fidèles à leur premier mouvement. Si elle eut été mortelle, sa douleur auroit forcé Clotho à couper le fil de sa vie, ou plutôt comme la reine de Carthage, elle eut fini ses jours par le fer; ou peut-être encore comme la superbe souveraine du Nil, eut elle expiré sous l'éguillon venimeux d'un aspic. Mais laissons Alcine en sa douleur profonde, & revenons à Roger digne d'une gloire éternelle. A peine ce guerrier sorti de son navire, eut mis le pied sur le sable de la rive, que rendant graces

graces aux cieux, auteur de ses nobles succès, il laisse les flots derrière lui, il s'avance d'un pas triomphant vers la forteresse prochaine. Nul mortel ne vit & ne verra jamais une place ni aussi forte ni aussi magnifique; les murs en étoient plus précieux que l'escarboucle & le diamant. La terre n'enfante point de matière aussi merveilleuse; pour la connoître, il faudroit la voir, & ce n'est qu'aux cieux peut-être qu'on en trouve de semblable. Mais ce qui lui donne sur-tout un prix supérieur à l'or & au diamant, c'est que le cœur de l'homme s'y montre tout entier; il y voit exprimés ses vertus & ses vices; il ne croit plus alors ni à la flaterie des éloges ni à l'injustice du blâme. Dans ce miroir fidèle, il apprend à se connoître & marche désormais guidé par la prudence. Ces murs aussi brillans que le soleil, versent tant de lumière, qu'à la honte de cet astre, l'homme qui en est frappé retrouve le jour au milieu de la plus sombre nuit. Mais la nature de ces pierres n'est pas seule admirable; il seroit difficile de juger qui des deux doit l'emporter de la matière ou de l'art qui l'a travaillée. Sur ses hautes arcades qui paroissoient des ponts jettés dans les cieux, étoient de

vaftes & beaux jardins dont la terre n'offre point de modèles. A travers les creneaux lumineux fleuriffoient des arbuftes odoriférans ; le printems & l'été les décoroient de fruits murs & de jeunes fleurs. Nul jardin ne produit ni rofes ni violettes ni lys ni amarante ni jafmin qui puiffent les égaler en éclat & en fraîcheur. Par-tout le foleil qui fait naître & nourrit les fleurs, les fait auffi pencher fur leur tige defféchée & mourir triftes victimes de l'inconftance des faifons ; mais ici la verdure eft conftante, la beauté des fleurs eft éternelle. Ce n'eft point toutefois que les airs y jouiffent d'une douce température ; Logiftille, fans le fecours de la nature, y enchaîne, merveille impoffible à tout autre, le printems dans ces brillans vergers.

Logiftille fut charmée de recevoir Roger dans fes états ; elle donna des ordres à fes fujets pour lui rendre tous les honneurs dus à fon mérite, à fa haute vaillance. Ce chevalier fut fatisfait de rencontrer Aftolphe dont les pas avoient précédé les fiens au palais de la bienfaifante reine ; & bientôt l'on y vit arriver tous les autres amans d'Alcine, à qui le pouvoir de Méliffe avoit rendu leur

forme naturelle. Après trois jours de repos, Roger suivi d'Astolphe, non moins impatient que lui de revoir l'Europe, se rendit chez la fée; & Mélisse, portant la parole pour eux, la supplia de les aider par la sagesse de ses conseils & l'autorité de sa puissance à retourner en sûreté dans leur patrie. Deux jours encore, répondit la reine, & ta prière sera exaucée. En effet, voulant que l'hyppogriffe transportât Roger aux rives de la Garonne, elle fait forger un mors propre à ralentir ou à précipiter le vol de ce fougueux animal; elle apprend ensuite au chevalier la manière de s'en servir soit qu'il veuille s'élancer dans les cieux, descendre sur la terre, voler en tournant ou rester immobile au milieu des airs. Instruit par ces leçons, Roger sut maîtriser l'hyppogriffe comme un écuyer habile manie un coursier ordinaire. Cependant il abandonna les états de Logistille & conserva toujours dans son cœur un tendre attachement pour elle. Suivons-le dans sa course, & nous verrons ensuite combien Astolphe employa de tems, éprouva de fatigues, avant de rejoindre Charlemagne & ses amis.

Roger part; il ne suit point la route qu'il avoit

tenue alors que l'hyppogriffe le tranſportoit au gré de ſes caprices, volant toujours au-deſſus des flots & lui permettant à peine d'appercevoir de tems en tems quelques rivages. Maintenant qu'il peut ſe faire obéir, il choiſit un chemin différent; de même que ces Sages d'Orient quand ils voulurent ſe dérober à la fureur d'Hérode. Il avoit été tranſporté directement en cette partie de l'Inde que baigne la mer Orientale, à l'iſle d'Alcine dont Logiſtille diſputoit légitimement à ſa ſœur la riche poſſeſſion; mais non content d'avoir parcouru les climats où le puiſſant Eole déchaîne d'ordinaire les vents, il voulut, à l'exemple du ſoleil, faire le tour du monde. Il vit le Cathai, la Mangiane & le vaſte pays de Quanſi. Il paſſa par-deſſus l'Imaüs, laiſſant la Séricane à main droite. S'éloignant des Hyperboréens pour s'approcher de la mer Hircanienne, il vint chez les Sarmates. Arrivé aux confins de l'Europe & de l'Aſie, il vit encore & la Ruſſie & la Pruſſe & la Poméranie. Bien qu'il deſirât avec une ardeur extrême de revoir ſa chère Bradamante, il ne put ſe refuſer de parcourir encore la Hongrie, la Pologne, toute l'Allemagne & cet affreux pays où la froidure a établi

le siége de son empire ; enfin l'Angleterre fut le terme de son voyage. Ne va pas croire, ami Lecteur, que Roger n'abandonnât jamais les flancs de son coursier ; tous les soirs il descendoit à une hôtellerie, choisissant toujours la meilleure qu'il pouvoit trouver sur sa route. Ainsi plusieurs jours, plusieurs mois furent employés à ce voyage. Un matin qu'il approchoit les murs de Londres, son coursier s'abaissa sur la Tamise, & ses yeux apperçurent à peu de distance dans une vaste prairie, une armée marchant en ordre de bataille au bruit des tambours & des trompettes : c'étoit le brave Renaud, l'honneur des paladins de son tems, qui passoit en revue les troupes qu'il devoit conduire au secours de Charlemagne. Roger met pied à terre & s'informe à un guerrier qu'il rencontre des raisons qui ont armé une troupe aussi nombreuse. Celui-ci lui répond avec courtoisie que les soldats qu'il voit ont été enrolés en Angleterre, en Ecosse, en Irlande & dans les autres isles voisines ; qu'ils viennent de passer en revue, & s'acheminent maintenant vers la mer où une flotte prête à partir les attend pour les transporter chez les François, menacés du joug des infidèles. Mais,

poursuivit le guerrier, pour te mieux faire connoître cette armée, je vais te faire remarquer les nations différentes qui la composent. Le grand étendard qui offre à ton œil les léopards & les fleurs de lys; est celui du général; tous les autres marchent à sa suite. Lionel est le nom de ce chef valeureux également propre pour le conseil & pour le combat : il est neveu du roi & du duc de Lancastre. L'enseigne qui suit immédiatement l'étendard royal, & que le vent fait flotter vers la montagne, appartient au comte de Warwick; elle contient trois aîles blanches dans un champ vert. Voilà celle du duc de Glocester, où sont deux bois de cerf, avec une partie du crâne; viennent celles du duc de Clarence & du duc d'Yorck; un flambeau est représenté dans la premiere; un arbre dans l'autre. Cette lance rompue en trois morceaux est l'enseigne du duc de Nortfolck. Le comte de Kent porte l'image de la foudre dans ses armes, & le comte de Pembrock celle d'un griffon. La balance appartient au duc de Suffolk, & ces deux dragons liés à un même joug annoncent le comte d'Essex. La maison de Northumberland porte la guirlande en champ d'azur; l'esquif prêt à dispa-

roître ſous les flots repréſente les comtes d'Arondel. Vois encore les enſeignes du marquis de Barklai, & des comtes de la Marche & de Richemont : le premier porte d'argent à un mont entr'ouvert ; le ſecond un palmier ; le troiſième un pin dont la tige eſt au milieu des eaux. Le char déſigne la bannière des comtes de Dorſet, & la couronne celle des comtes d'Anton. Ce faucon qui couvre ſon nid de ſes aîles eſt à Raimond, comte de Devonshire. L'enſeigne jaune & noire appartient au comte de Vigore ; le chien au comte de Derby, & l'ours à celui d'Oxfort. Le prélat de Bath ſe fait remarquer auſſi parmi cette foule nombreuſe de chevaliers, la croix blanche eſt ſon enſeigne ; & la chaiſe rompue en un champ de gueule eſt celle d'Arimon, duc de Sommerſet. L'armée eſt compoſée de quarante-deux mille chevaux & d'une infanterie une fois plus nombreuſe. Ces quatres enſeignes, dont l'une eſt cendrée, l'autre verte, la troiſième jaune, & la quatrième bordée de noir & d'azur, appartiennent aux quatre chefs de l'infanterie angloiſe ; Godefroy, duc de Bukingam ; Henri, comte de Saliſburi ; le vieil Herman, ſeigneur de Burgenie ; Edouard, comte

de Croisbere. L'aîle que tu vois placée vers l'Orient eſt compoſée de ſoldats Anglois; trente mille Ecoſſois forment celle qui regarde le Couchant. Ils ont pour chef Zerbin, fils de leur roi. Ce grand lion placé entre deux licornes, & dont la patte eſt armée d'une épée d'argent, offre l'étendard royal. La nature ne donna point d'égal à Zerbin: il a en partage les graces, la valeur, toutes les vertus. Le comte d'Ottoulei porte d'azur à une barre dorée; & le duc de Marr un léopard enchaîné. Contemple l'enſeigne du vaillant Alcabrun; elle eſt bigarrée de couleurs ſans nombre & d'oiſeaux de plumages divers: bien qu'il ne ſoit décoré d'aucun titre, il occupe le premier rang dans cette vaſte contrée que la nature a par-tout hériſſée de forêts. Cet aigle qui regarde fixément le ſoleil appartient au duc de Steffort. Lurcain, comte d'Angers, porte en ſon étendard le taureau à qui deux dogues déchirent les flancs. La bannière azur & blanche eſt au duc d'Albanie; l'étendard blanc & noir au preux Armand, ſeigneur de Forbeſſe. Le vautour qui déchire un ver, eſt au comte de Bukan; & le flambeau en un champ vert au comte d'Erlie. Conſidère maintenant la foule des Irlan-

dois répandus dans cette plaine. Elle eſt diviſée en deux eſcadrons : le comte de Kildare commande le premier ; le ſecond, composé d'habitans des montagnes, eſt aux ordres du comte de Deſmond. Kildare porte un pin enflammé ; Deſmond une bande de gueule ſur un fond blanc. Charlemagne recevra des ſecours de l'Angleterre, de l'Ecoſſe & de l'Irlande ; il en attend encore de la Suède, de la Norwege, de Thulé, de l'Iſlande même, climat lointain que la nature n'a peuplé que de guerriers. Ils ſont au nombre de ſeize mille, marchant à la voix de Murat. Engendrés & nourris dans l'épaiſſeur des bois ou dans l'obſcurité des antres, ils ont le viſage, la poitrine, le dos, tout le corps couvert de poil : on les prendroit pour des bêtes fauves : la plaine hériſſée de leurs lances reſſemble à une forêt ; & l'on diroit que Murat, leur chef, ne les fait marcher maintenant ſous un étendard blanc, que pour l'empourprer du ſang des Maures.

Tandis que cette armée nombreuſe, deſtinée à ſecourir Charlemagne, défile aux yeux attentifs de Roger ; tandis qu'on lui répète les noms des chefs de cette troupe belliqueuſe, chacun s'em-

presse autour de lui, frappé d'étonnement à l'aspect du merveilleux coursier qui lui sert de monture. Le chevalier, pour augmenter encore la surprise des spectateurs & s'en amuser lui-même, lâche les rênes à son coursier volant, le pique de l'éperon, & soudain le superbe animal prend sa route à travers les airs & laisse la foule frappée d'un long étonnement. Roger, après avoir parcouru des yeux toute l'armée Angloise, s'avance vers l'Islande. Il voit la fabuleuse Ibernie; là Saint Patrice creusa jadis cette grotte célèbre où l'homme le plus coupable croit trouver le pardon de ses crimes. De-là, volant au-dessus des mers, il pousse vers la petite Bretagne, & voit, en passant, Angélique attachée à une roche sauvage, dans l'isle des pleurs. On avoit donné ce nom à l'isle d'Ebude, parce qu'elle étoit habitée par une nation fière, inhumaine & cruelle qui, côtoyant la mer à main armée enlevoit, comme je l'ai dit, les plus belles femmes & les livroit à la voracité d'un monstre. Ce jour-là même Angélique avoit été liée à la roche pour servir de pâture à l'Orque, qui se repaissoit de chair humaine. Vous savez comment la reine du Cathai avoit été enlevée

tandis qu'elle dormoit auprès de l'hermite, dont les enchantemens l'avoient attirée dans un lieu désert. Les barbares Ebudiens avoient exposé au monstre, nue & telle que la nature l'avoit formée, la plus belle des femmes. Nul voile ne couvroit ces lys éclatans, ces roses vermeilles que respectent les étés & les hivers, & qui sont semés sur tous ses membres délicats. Roger l'eut prise pour une statue d'albâtre, chef-d'œuvre de l'art, s'il n'eut vu ruisseler ses larmes sur l'incarnat de ses joues, tomber en rosée sur sa gorge naissante & l'or de sa chevelure flotter au vent frais du matin. Les yeux de la belle en attirant ceux du guerrier, lui rappellèrent le souvenir de sa chère Bradamante. Emu tout à la fois de pitié & d'amour, il retient à peine ses larmes, suspend le vol de son coursier & dit doucement à l'oreille de l'infortunée : O belle, qui ne devriez porter que les aimables chaînes de l'amour, dite-moi, quel est le cruel dont l'aveugle jalousie a chargé vos mains délicates de ces chaînes affreuses. A ce discours Angélique devint comme un yvoire poli, teint d'un léger vermillon. Honteuse, elle rougit de sa nudité, quoique sa nudité soit charmante. Si ses

mains n'eussent point été chargées de liens, elle en auroit couvert son visage; mais pour le voiler, elle n'avoit que ses larmes. Elle baisse les yeux, va parler; tout-à-coup un grand bruit, sorti du fond de la mer, l'arrête. Un monstre énorme élève la moitié de son corps au-dessus des ondes. Il s'avance comme un vaste navire qui, poussé par un vent impétueux, va porter le ravage dans un port. Ainsi vogue le monstre vers sa malheureuse victime; il est déja près d'elle. Angélique, presque morte de frayeur n'est pas même rassurée par la présence du guerrier. L'orque, pareille à une masse informe qui s'agite, n'avoit d'un animal que la tête, les yeux & les défenses d'un sanglier. L'intrépide Roger, la lance à la main se présente au monstre, le frappe entre les deux yeux; mais il ne frappe qu'un fer, qu'un marbre dur. Ce premier assaut inutile, Roger en tente un second, mais l'orque trompée par l'ombre que les aîles de l'hyppogriffe promènent sur les eaux, laisse la proie certaine qui l'attend sur la rive pour courir après une ombre fugitive. Elle s'agite, se tourmente, & cependant Roger l'assaille de mille coups. Lorsqu'une aigle, du haut des airs, découvre un ser-

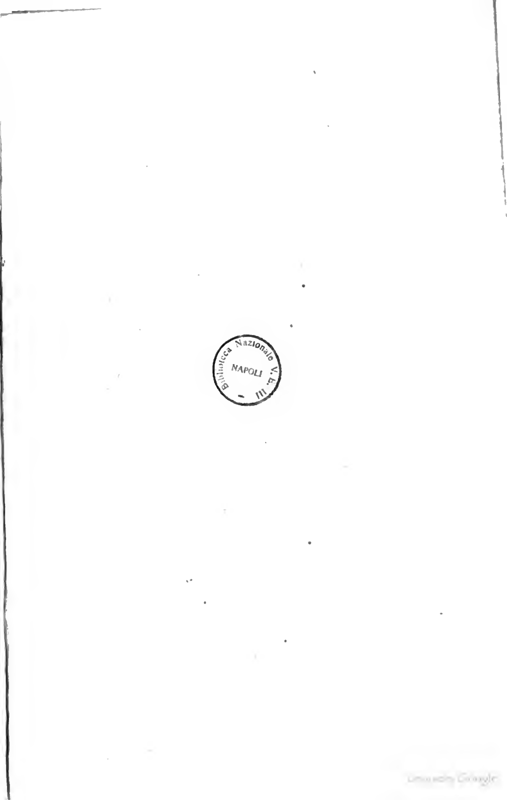
pent qui rampe ſur l'herbe ou qui, ſur un rocher expoſé au ſoleil, rajeunit l'or reſplendiſſant de ſes écailles, elle fond ſur lui ; mais redoutant ſon aiguillon empoiſonné, bien loin de l'attaquer par devant, le ſaiſit par les cercles de ſa queue, & le battant ſans ceſſe de ſes aîles, ſe défend de ſes morſures venimeuſes. Ainſi Roger, tantôt de la lance, tantôt de l'épée frappe le monſtre, non par-devant, où ſa gueule eſt armée de dents horribles, mais ſur le dos, ſur le col, ſur la queue. Si l'orque ſe retourne, il s'éloigne, revient plus impétueux, la frappe encore, mais comme ſi le fer tomboit ſur le jaſpe, il ne peut entamer la cuiraſſe écaillée du dragon. Combat terrible, pareil à celui qu'une mouche obſtinée livre à un dogue dans le mois poudreux de la moiſſon ou dans les jours humides de la vendange. Elle le pique aux yeux, le pique au muſeau, s'acharne ſur lui. Mais le chien fait retentir ſes dents, ſe replie ſur lui-même, la ſurprend & termine le combat par ſa mort. Le monſtre frappe ſi violemment la mer que les flots en jailliſſent juſqu'aux nues. Roger ne ſait s'il vole dans les airs ou s'il nage dans les ondes ; il craint enfin que ſi ce combat dure plus long-tems l'humi-

dité n'affaiſſe les aîles de l'hyppogriffe & que lui-même ne ſoit forcé à deſirer ſans ſuccès un frêle eſquif. Il prend donc un plus ſage conſeil, & pour vaincre le monſtre, il a recours à l'éclat de ſon bouclier enchanté. Il vole au rivage, met au petit doigt d'Angélique cet anneau qui triomphe de tous les enchantemens, cet anneau que Bradamante avoit arraché à Brunel pour délivrer Roger, cet anneau que Méliſſe avoit employé contre Alcine en faveur du paladin & qu'elle avoit enſuite donné à Roger qui l'avoit conſervé juſqu'à ce jour. Son pouvoir magique empêchera l'écu d'offenſer les beaux yeux qui l'avoient déja fait tomber dans les rêts de l'amour. Roger, immobile ſur le rivage, attend le monſtre dont le volume immenſe couvre la moitié de la mer; bientôt il découvre le bouclier qui ſemble embellir le firmament d'un nouveau ſoleil. Sa lumière enchantée produit ſon effet accoutumée. Vous tous qui avez vu les poiſſons renverſés ſur leur dos lorſqu'un ruſtre a jetté de la chaux dans un fleuve, vous pouvez vous repréſenter le monſtre flottant ſur la mer écumeuſe. Roger veut le percer, mais inutilement. Angélique le prie de ſuſpendre ſes

coups inutile. Seigneur, lui dit-elle, en soupirant, de grace, rompez mes chaînes, emportez-moi & que j'expire noyée au milieu de cette mer avant que je devienne la pâture de ce monstre. Roger attendri sur la belle la délie, l'emporte loin du rivage, la place en croupe sur l'hyppogriffe, pique de l'éperon, s'élance de la terre, monte dans les airs & galoppe dans les nues. Ainsi ce monstre fut privé d'un mêt trop doux & trop délicat pour lui. Roger se tourne de tems en tems & couvre de baisers tantôt les yeux, tantôt le sein de la belle. Adieu le beau projet de courir toute l'Espagne. Il s'arrête au premier rivage où la petite Bretagne s'avance dans la mer. Sur ce rivage étoit un bois épais de chênes où Philomèle faisoit entendre ses douces plaintes; au milieu de ce bois un pré qu'arrosoit une claire fontaine & autour de ce pré une montagne solitaire. Là, Roger tout en feu arrête l'hyppogriffe, descend & lui permet de replier ses aîles. Il n'en est pas de même de Roger: il voudroit bien changer de monture; mais son harnois oppose un rempart à l'éguillon de son desir. A la hâte & confusément, il veut se débarrasser de toutes les pièces de son armure: il maudit

ſa lenteur, & dans ſon impatience, s'il dénoue une aiguillette, il en noue deux. Cependant, ſeigneur Lecteur, ce Chant eſt déja trop long : il vous ennuye peut-être ; ſouffrez donc que je garde cette hiſtoire pour un tems qui me ſera plus favorable.







CHANT XI.

Le coursier, animé d'une bouillante ardeur, cède souvent à la plus foible main qui le guide; lui fait-elle sentir le mors, il s'arrête au milieu de sa course : mais l'homme, qu'embrâsent les feux de l'amour, se montre indocile au frein de la raison; & quand, pour satisfaire ses desirs, il est libre de n'écouter qu'un coupable penchant, il devient semblable à l'ours qui, attiré par la suave odeur du miel, ne peut s'éloigner du vase qui le contient, & dont il a déja flairé les bords.

Quelle force la froide raison pourroit-elle opposer à la vivacité du sentiment? Quels motifs assez puissans pour détourner Roger de la séduction des plaisirs que lui promet l'Amour dans la possession d'Angélique, dont il découvre tous les charmes, & avec laquelle ce dieu malin semble l'avoir conduit exprès sous les délicieux ombrages d'un bois solitaire? L'image de Bradamante, si profondément gravée dans son cœur, n'occupe déja plus sa pensée. Et quand même elle s'y présenteroit

avec ces traits vainqueurs qui la lui firent adorer; ne le blâmeroit-on pas de paroître dédaigner une rare beauté qui auroit fait oublier au vertueux Xenocrate tous les principes de sa morale austère?

Le paladin avoit déja jetté à terre sa lance & son écu; & dans les transports de son amoureuse flamme, il se hâtoit de quitter toutes les pièces de son armure. Mais Angélique, à qui le rouge de la pudeur sembloit prêter encore des graces nouvelles, baissant les yeux par modestie, reconnut que l'anneau que Roger lui avoit mis au doigt étoit le même que le subtil Brunel lui avoit enlevé dans Albraque. Plus elle le considère & plus elle demeure persuadée que cet anneau est celui qu'elle avoit porté lorsqu'elle vint pour la première fois en France avec son frère Argail, si célèbre par sa lance d'or, qui fit acquérir depuis une si haute réputation au prince Astolphe. C'étoit le merveilleux anneau avec lequel elle avoit fait échouer tous les enchantemens de Mangis, dans la grotte de Merlin; le même qui lui avoit fait délivrer Roland & plusieurs autres chevaliers de l'esclavage de Dragrutide; le même enfin qui l'avoit rendue invisible pour sortir de la tour où

l'avoit renfermée un vieillard pervers. Mais qu'eſt-il beſoin de vous rappeller toutes les merveilles qu'elle avoit opérées par la vertu de cet anneau? Vous connoiſſez, comme moi, tous ces prodiges. Le ruſé Brunel avoit eu l'adreſſe de le lui enlever du doigt, pour plaire à Agramant qui deſiroit d'en être poſſeſſeur. Depuis ce fatal inſtant, l'infortunée reine du Cathai avoit perdu ſes états & éprouvé les plus cruels revers. Elle ne put revoir ce précieux anneau, ſans être ſaiſie d'étonnement & de joie. Elle craignit d'abord que ce ne fut un ſonge: elle n'oſoit en croire ſes yeux: elle ſe défioit de tous ſes ſens. D'une main tremblante, elle le tire de ſon doigt, pour le mettre dans ſa bouche; & plus promptement que l'éclair, elle diſparut aux yeux du chevalier, ainſi qu'on voit diſparoître le ſoleil, que dérobe un épais nuage.

Roger, à cette diſparition ſoudaine, porte de tous côtés ſes pas & ſes regards pour découvrir Angélique. A le voir, on le prendroit pour un homme qui a perdu le ſens. Puis ſe reſſouvenant de l'anneau, il en fut quelque tems immobile de dépit & de confuſion. Il maudit ſon imprudence, il accuſe Angélique de trahiſon & d'ingratitude,

Perfide ! s'écrie-t-il, dans sa douleur, est-ce là la récompense que vous me réserviez ? Pourquoi me dérober mon anneau, que vous pouviez recevoir en don ? pourquoi ne vouloir pas l'accepter de ma main ? Vous n'aviez qu'à dire un mot, & je ne vous aurois seulement pas fait l'offre de l'anneau, mais encore de ce coursier aîlé, de ce bouclier, de tout ce que je possède, de moi-même, dont vous pouviez disposer au gré de vos volontés. Ah! belle Angélique, cessez de vous cacher à mes yeux. Je sais que vous m'entendez; & vous vous faites un jeu cruel de ne pas me répondre ?

Telles étoient les plaintes de Roger. Il s'avançoit le long du ruisseau d'un pas incertain; ainsi qu'on voit l'aveugle sonder le terrein où il doit poser le pied. Attentif au moindre bruit, combien de fois n'étendit-il pas les bras, dans l'espoir de saisir la beauté qui lui avoit échappé, mais il n'embrassoit que l'air. Angélique étoit déja loin du chevalier. Elle continua de marcher ainsi au hazard, jusqu'à ce qu'elle arriva à l'entrée d'une spacieuse caverne, taillée dans le roc, au pied d'une montagne, où cette reine fugitive, épuisée de fatigues, trouva bien à propos quelques rafraîchissemens.

La caverne étoit la résidence d'un vieux pasteur. Il s'occupoit à élever des jumens : il en avoit des troupeaux nombreux. Ces animaux paissoient dans la vallée, & trouvoient sur les bords fleuris des sources qui l'arrosent, une nourriture abondante. On voyoit à droite & à gauche de la caverne, des hangards, propres à mettre le bétail à couvert des ardeurs du soleil dans le milieu du jour. Angélique goûta quelque repos dans cette demeure champêtre, sans pouvoir être apperçue. S'étant ainsi remise de ses fatigues, & voulant profiter de la fraîcheur du soir pour continuer sa route, elle prit les premiers habits qu'elle trouva sous sa main, & s'enveloppa de grossières étoffes, si différentes de ces fines draperies, nuancées des plus brillantes couleurs, qu'elle avoit coutume de porter. Mais sous cet humble vêtement, sa beauté ne perdoit rien de son éclat; &, dans le simple habit de bergère, elle conservoit cet air de noblesse & de majesté, qui décèle une illustre naissance. Qu'on cesse de nous vanter les charmes de Philis, de Nérée, de Galatée, d'Amarillis; il n'en est point parmi elles, quoiqu'en puissent dire Titire & Melibée, qui ne doive céder le prix de

la beauté à l'adorable Angélique. La princeſſe fit choix d'une des meilleures juments de tout le troupeau, & ſe voyant ſi bien montée, à l'inſtant même elle conçut le deſſein de ſe rendre en Aſie.

Les vaines recherches que faiſoit Roger pour retrouver Angélique, lui firent bientôt comprendre que l'ingrate s'étoit éloignée, & qu'elle ne devoit plus être à portée d'entendre ſes plaintes. Reconnoiſſant enfin ſon erreur, il ne ſongea plus qu'à remonter ſur ſon hyppogriffe; mais il trouva que ce courſier, s'étant dégagé de ſon mors, avoit pris l'eſſor, & planoit dans les airs. Ce nouveau malheur, joint à la perte de ſon anneau, acheva de le confondre. La diſparition de la perfide reine de Cathai n'avoit pas excité dans ſon ame plus du trouble, qu'il en reſſentit à la vue de l'hypogriffe, qui, d'un vol rapide, ſe perdoit dans les nues: mais ce qui navroit ſon cœur d'une douleur mortelle, étoit de s'être déſaiſi de ſon anneau, bien moins parce qu'il en connoiſſoit les prodigieux effets, que parce que c'étoit le don précieux que lui avoit fait une amante adorée.

Dans ſon affliction profonde, Roger revêt triſtement ſa cuiraſſe & jettant ſon écu derrière ſes

épaules, il s'éloigne du rivage de la mer. Il traversa la prairie pour gagner une large vallée, où il suivit un sentier frayé, qui le conduisit dans une épaisse forêt. Il n'eut pas marché longtems qu'il entendit à sa droite, dans l'endroit du bois le plus couvert, un horrible cliquetis d'armes. Il se hâte d'arriver au lieu d'où part ce bruit épouvantable. Il voit deux champions, qui dans une enceinte étroite se chargeoient avec fureur : l'un & l'autre animés de la plus cruelle rage, sembloient ne respirer que la vengeance. L'un étoit un géant terrible, combattant avec une énorme massue. L'autre paroissoit être un guerrier intrépide. Son cheval étoit déja étendu par terre. Il avoit mis l'épée à la main, & tenant de l'autre son bouclier, il voltigeoit autour de son furieux ennemi, pour en éviter les coups. Roger s'arrête pour considérer ce sanglant combat. Il desira d'abord de voir triompher le chevalier; mais, ne se proposant pas de le secourir, il se tint à l'écart, pour être témoin de l'évènement. Dans le moment même, le géant formidable levant à deux mains sa lourde massue, en déchargea un si rude coup sur le casque du chevalier, qu'il le contraignit de mesurer la terre.

Son farouche adverſaire, après l'avoir abattu, lui délia auſſitôt les courroies de ſon caſque, pour lui donner la mort. Comme il lui découvroit le viſage, Roger, qui l'obſervoit, reconnut l'objet de ſes plus tendres feux; il vit celle que ſon cœur adoroit; c'étoit ſa charmante maitreſſe; c'étoit Bradamante à qui ce barbare alloit ôter la vie. Roger en pâlit : il tire l'épée en frémiſſant de colère, & défie le géant au combat; mais ce monſtre cruel refuſe le défi, enlève de terre Bradamante, la charge ſur ſes épaules & l'emporte, comme un loup ravit un agneau, ou comme un aigle enlève une colombe.

Dans un péril ſi preſſant, Roger veut fondre l'épée haute ſur ce brutal, mais il ne peut l'atteindre. Le géant fuit avec tant de célérité; il fait de ſi grands pas, qu'à peine le chevalier parvient à le ſuivre des yeux. Ainſi, l'un s'enfuyant, & l'autre s'efforçant de le joindre à travers un ſentier, que les rameaux épais des arbres rendoient impénétrable aux rayons du jour, & qui alloit toujours en s'élargiſſant, ils arrivèrent enfin l'un & l'autre dans une vaſte plaine, à l'iſſue de la forêt. Mais laiſſons-les courir, & revenons à

Roland, qui avoit jetté dans les profonds abymes de la mer, l'arme foudroyante dont s'étoit servi le roi de Frise.

Le paladin espéroit que la machine infernale, une fois ensevelie sous les eaux, seroit pour jamais oubliée au monde. Il se trompoit. L'implacable ennemi des hommes, qui l'avoit forgée, à l'imitation de la foudre, qui déchirant le flanc des nuées tombe du ciel sur la terre qu'elle ravage, la fit retrouver depuis par un magicien & la rendit aux mortels, pour qui elle fut une source funeste de plus de maux, qu'il n'en avoit causés, par la pomme fatale que mangea Eve, séduite par ses discours enchanteurs.

Cette arme destructive, après avoir été cachée sous les ondes à plus de cent brasses de profondeur, durant plusieurs siècles, en fut retirée par enchantement, du tems de nos ayeux; & elle reparut pour la première fois en Allemagne. On en fit d'abord quelques expériences, qui furent réitérées, & les Allemands à l'aide des suggestions de l'Esprit malin, parvinrent pour le malheur de leur espèce à s'assurer des moyens de la mettre en usage.

Bientôt on vit passer d'Allemagne en Italie, en France, cet art meurtrier & perfide, qui se répandit enfin dans toutes les contrées du monde. Tous les peuples eurent le dangereux secret de cette arme homicide. Tous firent à l'envi de nouveaux efforts pour la rendre encore plus meurtrière. Les uns donnent en bronze, que l'action du feu a rendu liquide, la forme d'un cylindre creux : d'autres parviennent à fondre le fer, pour en faire des machines mortelles d'une semblable forme. Les noms qu'elles reçoivent annoncent moins les effets funestes qu'elles produisent, que la fantaisie & le caprice de ceux qui les ont forgées. Il n'est point d'armes défensives qu'on puisse leur opposer : elles brisent le fer, démolissent le marbre & s'ouvrent par-tout un libre passage. Misérables mortels, qui vous enrollez sous les drapeaux de Mars, quittez d'impuissantes armes contre les traits enflammés qui partent de ces bouches d'airain, & joignez l'arquebuse au glaive qui n'est plus pour le guerrier qu'un vain ornement, ou renoncez au métier des armes. Par quelle fatalité, ô redoutable invention, as-tu pu t'introduire parmi les hommes? S'il n'est plus de gloire militaire; si l'honneur ne

s'acquiert plus par les armes ; ſi la valeur n'eſt plus qu'une vertu inutile ; ſi le lâche triomphe du héros ; ſi l'intrépidité, l'audace ne ſe montrent plus avec éclat dans les batailles, ce ſont-là de tes forfaits. C'eſt à l'aide de ton dangereux ſecours, que la parque a tranché la trame d'une foule de vaillans hommes, & qu'elle doit moiſſonner encore tant de guerriers illuſtres, avant qu'on voie finir cette guerre qui ſemble avoir embrâſé les quatre parties du monde, & qui en particulier a couté tant de pleurs à l'Italie. J'ai oſé dire, & je le prétends encore, que cet inſtrument deſtructeur ne pût être imaginé que par l'ennemi le plus barbare & le plus atroce qu'ait jamais eu le genre humain. Un ſi grand crime a dû ſans doute irriter la céleſte vengeance, qui aura précipité dans les enfers cette ame ſcélérate, & l'aura enchaînée pour l'éternité, à côté de celle de l'infâme Judas. Mais il eſt tems de ſuivre Roland, qui, guidé par l'Amour, brûle de toucher à Ebude, où tant de femmes de la plus touchante beauté ont déja été dévorées par un monſtre ſorti des abymes de l'Océan.

Cependant les vœux ſecrets du paladin ſont mal

secondés par le vent, qui semble se jouer de son impatience. Souffle-t-il dans quelque direction favorable à la route, c'est si foiblement, que le navire paroit à peine sillonner la surface des eaux. Mais le plus souvent il retient son haleine & laisse le vaisseau dans un calme absolu; & si quelquefois il devient impétueux, c'est pour forcer le pilote à tenir une route contraire, ou du moins à écarter la terre en portant plus au nord. La divinité, qui fait éclorre à son gré tous les desseins des hommes, vouloit que Roland n'arrivât pas à l'isle des Pleurs, avant la descente du roi d'Hibernie, afin de donner naissance a des aventures dont je vous ferai bientôt le récit.

Le comte d'Angers, las enfin de lutter avec les vents, ordonne au nocher de s'élever au nord de l'isle, & de faire ses efforts pour parvenir à mouiller sur ce parage. Pour moi, lui dit-il, j'irai avec l'esquif descendre seul à terre. Je n'ai besoin que du plus gros cable & de la plus grande ancre du vaisseau; & je vous ferai voir, s'il m'arrive de combattre l'orque, les avantages que je prétends en tirer. Il fait donc mettre en mer la barque légère, avec tout ce qu'il juge propre à favoriser

son entreprise ; puis, sans autres armes que son épée, il prend en mains les rames, & tournant le dos à l'endroit où il veut aborder, seul il vogue sur Ebude ; c'est ainsi que l'écrevisse de mer, qui s'est détachée du creux d'une roche, rampe sur le sable & s'avance vers le rivage opposé à ses regards.

Déja l'Aurore avoit ouvert les portes dorées du ciel, & déployant sa chevelure blonde, elle s'avançoit, en dépit de Titon, au-devant du dieu du jour, dont les premiers rayons commençoient à brillanter les flots. Roland n'étoit plus guère éloigné de l'isle que de la distance d'un jet de pierre, lorsqu'une voix plaintive, mais foible, frappa ses oreilles. A ces accents lugubres, il détourne la tête, & parcourant des yeux le rivage, il voit au bord de la mer une femme nue, dont les pieds étoient baignés par les vagues, & qu'on avoit liée à un tronc d'arbre. L'éloignement & l'air penché de la dame ne permirent pas au chevalier de la reconnoître. Comme il forçoit de rames pour la considérer de plus près, la mer gronde & mugit ; les forêts & les cavernes retentissent de ce bruit affreux ; les flots s'élèvent en

montagnes humides, & préſentent aux yeux de Roland, un monſtre, dont les vaſtes flancs couvroient une immenſe ſurface. Tel qu'un épais brouillard, qui porte dans ſon ſein les orages, s'élève d'une vallée profonde; il s'étend, ainſi qu'une nuit obſcure, & dérobe aux mortels la clarté du jour: tel eſt ce monſtre ſorti des abymes de l'Océan; ſon corps eſt d'un ſi prodigieux volume, que la mer ſemble en être entièrement couverte. Les ondes en frémiſſent; mais le paladin, dont le cœur eſt inacceſſible à la crainte, le conſidère, ſans changer de viſage. Intrépide dans ſon deſſein, il s'avance promptement entre la dame & le monſtre qu'il veut combattre. Son épée pend encore à ſon côté; il prend ſeulement en main l'ancre & ſon cable, & attend l'orque avec un courage que rien ne peut ébranler.

Auſſitôt que l'orque fut à portée de découvrir le chevalier, elle ouvrit, pour l'engloutir, une gueule capable de contenir un homme à cheval. Roland s'élance dans cette horrible gueule avec ſon ancre, ſon cable, & même avec ſa barque, ſi je ne me trompe pas. Il enfonce une des pattes de l'ancre dans la langue du monſtre, & appuyant

l'autre contre ſon palais, il lui tient ainſi la gueule ouverte, & l'empêche de pouvoir rapprocher ſes énormes mâchoires. C'eſt ainſi qu'un mineur habile eſt attentif à ſoutenir la terre où il a pénétré, de peur qu'en s'écroulant elle ne l'enſeveliſſe ſous ſon propre ouvrage.

Roland, ayant ainſi placé ſon ancre, dont la diſtance de l'une à l'autre patte, eſt ſi grande qu'à peine il peut y atteindre, & voyant, que dans cette poſition, il eſt impoſſible à l'orque de fermer la gueule, tire ſon épée, frappe dans cet antre obſcur, & chaque coup qu'il porte, fait au monſtre une dangereuſe bleſſure. Ainſi qu'une citadelle, priſe par eſcalade, n'oppoſe plus aucune réſiſtance à la fureur de l'ennemi, qui s'eſt introduit dans la place; de même, l'orque reſte expoſée ſans défenſe aux coups du guerrier, qu'elle a reçu dans ſon effroyable gueule. Furieuſe de ſes bleſſures, elle ne peut exercer qu'une impuiſſante rage; & vaincue par la violence de la douleur, elle s'élance & montre hors de l'eau ſes vaſtes flancs & ſon dos écaillé; puis plongeant avec la même impétuoſité juſques dans le fond de la mer, elle en fait jaillir le ſable au-deſſus des ondes.

Le paladin, pour n'être pas submergé par les eaux, nage légèrement à travers les flots & gagne le rivage, tenant à la main le cable attaché à l'ancre, dont les deux pointes serroient étroitement les mâchoires de l'orque. Arrivé à terre, il prend le cable à deux mains, & le tirant avec une force bien supérieure à celle du cabestan, il contraint le monstre de céder au mouvement de la corde. Ainsi qu'un taureau sauvage, qui se sent pris par les cornes, saute à droite & à gauche, tourne, s'agite, se roule à terre, se relève, & ne fait que d'inutiles efforts pour se débarrasser du lien qui l'attache ; de même l'orque, qui se sent tirée par une force irrésistible, hors de son élément ordinaire, donne vainement les plus terribles secousses au cable qui l'entraîne malgré sa résistance opiniâtre.

Le sang sortoit en si grande abondance de la gueule de l'orque, que la surface de la mer en parut toute rouge. Néanmoins la violence avec laquelle elle bat les ondes de ses flancs, les sépare quelquefois & découvre le fond de l'abyme, & quelquefois les élève en d'énormes montagnes, qui poussées jusqu'aux nues, obscurcissent le soleil.

Ce

Ce monſtre aiguillonné par la douleur & la rage, excite un bruit épouvantable dont retentiſſent les forêts, les montagnes & les plus lointains rivages.

Au milieu de cette horrible confuſion, parut ſur la ſurface des eaux le vieux Prothée, que le bouleverſement des flots avoit fait ſortir de ſa grotte profonde. Il avoit apperçu le paladin entrer & ſortir de la gueule de l'orque, & le voyant encore ſur le rivage tirer avec une force invincible un poiſſon d'une groſſeur ſi demeſurée, il en fut frappé d'une terreur panique. Il ne ſonge plus qu'à ſe dérober au tumulte qui ſemble encore s'accroître; &, comme s'il eut oublié le ſoin de ſon troupeau, il attele à ſon char ces mêmes dauphins, avec leſquels on voit Neptune voler ſur la mer d'Ethyopie, & s'enfuit avec précipitation à travers l'Océan. Ino en pleurs fuit d'un autre côté, emportant dans ſes bras ſon fils Mélicerte. Elle eſt ſuivie des Néréïdes, de Glaucus, des Tritons, & des autres dieux marins, qui tous cherchent leur ſalut dans la fuite.

Néanmoins Roland contraignoit l'orque de répondre à l'appel de l'ancre; mais la quantité de ſang qu'elle avoit perdue dans les ſecouſſes vio-

lentes qu'elle s'étoit données, l'avoit tellement épuisée de fatigues, qu'ayant enfin perdu toutes ses forces, elle étoit sans vie, quand elle vint couvrir le rivage de sa masse immense.

La curiosité avoit attiré sur les bords de la mer, plusieurs habitans pour être spectateurs d'un si étrange combat. Ces esprits grossiers, préoccupés des idées superstitieuses que leur suggéroit une religion funeste, regardèrent cette victoire, comme une action sacrilége. Ils imaginèrent que la mort de l'orque rallumeroit la colère de Prothée, qui pour en tirer une éclatante vengeance feroit de nouveau ravager leur isle par tous les monstres marins, & qu'ils se trouveroient exposés à des fléaux plus terribles que tous ceux qu'ils avoient déja éprouvés. Ils convinrent entr'eux que le moyen le plus assuré de fléchir le courroux de Prothée, & de se le rendre propice, étoit d'ensevelir dans les ondes le téméraire qui avoit osé braver ce dieu, en combattant le monstre. Ainsi que la flamme, qu'un flambeau communique à un autre, embrâse bientôt une contrée entière; ainsi une fureur religieuse échauffe les cœurs de ces fanatiques insulaires, & les anime à précipiter

dans les flots le vainqueur de l'orque. Ils se saisissent des premières armes qui tombent sous leurs mains. Ils entourent le paladin : les uns l'attaquent de loin avec l'arc ou la fronde ; les autres veulent le combattre de près avec la lance & l'épée.

Roland, qui s'attendoit à la reconnoissance des Ebudiens, pour les avoir délivrés d'un monstre cruel, ne peut comprendre qu'une action si glorieuse soit payée d'une si noire ingratitude. Mais comme on voit un ours, que des chasseurs Russes ou Polonois conduisent dans les foires, faire si peu de cas de l'aboyement importun des petits chiens, qu'il ne daigne seulement pas les regarder ; ainsi Roland considéroit d'un œil de mépris la brusque attaque de ces barbares. Il sait que d'un seul mouvement, il peut écarter au loin cette troupe insensée. Ils ne présumoient pas qu'un guerrier, qu'ils voyoient ainsi désarmé, put leur opposer une grande résistance ; ignorant que ce paladin, qui avoit le corps plus dur que le diamant, étoit invulnérable de la tête au pied. Mais cette erreur devoit leur être funeste. Le comte sut bientôt les convaincre, que sans avoir rien à redouter de leurs traits, il pouvoit aisément leur faire mordre

la poussière. De sa redoutable épée, il en étendit trente sur l'arène en dix coups; & croyez que si je me trompe, c'est de bien peu. Les autres n'échappèrent au tranchant de Durandal que par une fuite précipitée.

Le paladin, dédaignant de poursuivre cette populace, s'avançoit pour dégager de ses liens la dame qu'on avoit attachée sur le rivage, lorsque de nouveaux cris se firent entendre sur la rive opposée. Les Irlandois, s'étant présentés de ce côté de l'isle pour y tenter une descente, tandis que les habitants étoient occupés de l'autre à vouloir attaquer Roland, avoient fait leur débarquement sans presqu'aucune opposition. Ils s'étoient ensuite répandus dans la contrée, & faisoient passer par le tranchant de l'épée, tout ce qui tomboit sous leurs mains sans distinction d'âge, ni de sexe. Les habitants de cette isle, par elle-même peu considérable, se trouvant surpris, ne firent qu'une foible résistance à l'ennemi, qui porta par-tout la flamme, la dévastation & le carnage. Les maisons furent brûlées, les murailles démolies jusques dans leur fondement, & les Irlandois, soit qu'ils eussent un sujet de guerre, soit qu'ils fussent simplement

barbares, égorgèrent jusqu'au dernier habitant d'Ebude.

Le comte d'Angers, peu touché des malheurs de ce peuple ingrat, se rendit auprès de la dame, que son héroïsme avoit empêché d'être la proie de l'orque. Son étonnement croissoit à mesure qu'il s'en approchoit : il croyoit voir la jeune Olimpe. Hélas ! ce n'étoit pas une illusion ; c'étoit cette infortunée princesse, si cruellement trahie par l'Amour ! Quel prix réservoit-il à sa fidélité ! Mais la fortune ne l'avoit pas traitée avec moins de rigueur. Elle permit que le jour même où son perfide époux l'avoit délaissée dans une isle déserte, les Ebudiens l'enlevassent pour en faire la déplorable victime d'un monstre marin. Elle reconnut aussi le comte ; mais sa modestie souffroit trop d'être exposée nue à ses regards, pour lui adresser la parole, ou pour oser lever les yeux sur lui. Roland la pria de lui dire par quelle étrange avanture, elle se trouvoit dans cette isle, & comment elle avoit été séparée de son époux, avec lequel il l'avoit laissée depuis si peu de jours au comble du bonheur ? Seigneur, répondit Olimpe, je ne sais si je dois vous rendre grace de m'avoir

ſauvé la vie, ou ſi je n'ai pas à me plaindre que vous m'ayez empêchée de terminer ma miſere. Ce n'eſt pas que je ne ſois touchée de reconnoiſſance, d'être échappée à un genre de mort qui fait horreur. La penſée, que j'allois être dévorée vivante par un monſtre, étoit déja pour moi un affreux ſupplice; mais, Seigneur, dans ma ſituation funeſte, je ſuis loin de craindre la mort; & le ſervice le plus important que vous puiſſiez me rendre, c'eſt d'ajouter encore à vos bienfaits celui de mettre fin à mes afflictions. Elle lui fit enſuite le triſte récit de ſes infortunes, que ſes larmes & de profonds ſoupirs interrompoient ſouvent. Elle lui conta comment elle avoit été cruellement trahie par ſon ingrat époux; comment ce parjure l'avoit abandonnée durant ſon ſommeil dans une iſle déſerte; & comment elle y fût enlevée par des corſaires qui la tranſportèrent à Ebude. En parlant ainſi, elle s'efforçoit de dérober aux regards du chevalier de ſecrets appas que la pudeur veut toujours couvrir d'un voile; & cherchant à ſaiſir une attitude modeſte, elle tâchoit de n'expoſer de ſon beau corps, que les attraits dont l'Amour eſt le moins jaloux. C'eſt ainſi que Diane, ſurpriſe dans le bain, parut aux yeux d'Actéon.

Roland, qui voyoit l'embarras de la princesse, auroit voulu hâter l'arrivée de son vaisseau dans le port, pour lui offrir quelque vêtement dont elle put s'envelopper. Dans ce moment, survint Obert, roi d'Irlande. Il avoit appris que l'orque gissoit étendue sur le rivage, où un chevalier, après lui avoir mis un ancre dans la gueule, l'avoit tirée de force, comme on voit remorquer un navire qui se trouve dans les basses eaux. A cette nouvelle, le prince abandonnant le pillage de l'isle à ses soldats, étoit accouru, pour être témoin d'un tel prodige.

Quoique Roland fût souillé & couvert du sang des blessures qu'il avoit faites au monstre, Obert ne put le méconnoître; & il avoit même d'abord compris qu'il n'y avoit au monde, que ce paladin, capable d'un si rare exploit. Ce prince avoit été attaché au service de Charlemagne, & avoit eu à sa cour bien des occasions de faire la connoissance du comte. Ce n'étoit même que de l'année précédente, qu'il étoit parti de France, pour se rendre en Irlande, où il étoit appellé au trône, par la mort de son père. Il n'eut pas plutôt reconnu le comte d'Angers, qu'il ôta son casque & courut

se jetter dans ses bras. Le chevalier ne fut pas moins charmé de revoir ce jeune guerrier.

Après s'être étroitement embrassés, & s'être réciproquement donnés des marques d'une amitié sincère, Roland informa le roi des aventures d'Olimpe. Il lui conta le traitement que cette princesse avoit reçu du perfide Birène; traitement d'autant plus indigne qu'elle n'avoit pas seulement sacrifié à l'amour qu'elle avoit pour lui, sa famille & ses états; mais qu'elle avoit encore voulu s'immoler elle-même dans l'espoir de conserver les jours de ce parjure époux; ajoutant que tous ces faits, déja publiquement connus, s'étoient en partie passés sous ses yeux.

La princesse, au récit de ses malheurs, fut vivement émue. Ses beaux yeux se remplirent de larmes : elles inondèrent son visage, qui, animé d'un coloris plus frais que celui des fleurs naissantes, rappelloit l'image de certains jours de printems, où d'épais nuages s'abbaissent du sommet des montagnes, s'étendent sur les plaines, voilent l'éclat du soleil, & viennent enfin à se résoudre en une pluie douce. Semblable au rossignol qui, sous le vert feuillage de quelques rameaux, fait alors en-

tendre les accents de sa voix mélodieuse, l'Amour humectoit ses aîles des pleurs d'Olimpe, & sembloit éprouver un doux ravissement en contemplant ses charmes. Il prit un des traits dorés, qu'il venoit de forger aux feux étincellans de ses yeux, & de tremper dans ses larmes qui couloient sur les lis & les roses de son teint. Ce trait, lancé par l'Amour, atteignit le jeune roi que son bouclier ni sa cuirasse ne purent garantir du coup, & qui, attentif à considérer les graces touchantes de la belle Olimpe, se sentit percer le cœur, sans savoir d'où partoit le trait.

Il faut aussi convenir qu'Olimpe étoit une des beautés les plus accomplies. Ce n'étoient pas seulement ses yeux, ses joues, sa bouche, ses cheveux, qui offroient les plus piquans attraits; mais les parties de son corps, que sa robe couvroit d'ordinaire, exposoit dans ce moment à l'œil enchanté, des trésors d'un prix infini. Sa peau, qui paroissoit plus douce & plus polie que l'yvoire, surpassoit encore la neige en blancheur; & sa gorge étoit comparable à deux petites collines rondes, que sépare un délicieux vallon. Tout son corps étoit de cette régularité parfaite & dans ces

belles proportions qu'on ne découvre que dans les chef-d'œuvres d'un Phidias, ou de quelques-autres artistes encore plus habiles. Si du tems de Zeuxis, elle se fut trouvée à Crotone, ce sculpteur célèbre n'eut pas eu besoin de rassembler toutes les belles filles de la contrée, pour saisir dans chacune d'elles les formes les plus riantes afin d'en composer un modèle parfait; elle lui auroit fourni seule ces traits divins qu'il vouloit faire entrer dans la composition du tableau qui devoit orner le temple de Junon. On pourroit douter que Vénus eut remporté le prix de la beauté, si, sur le mont Ida, le berger Phrygien eût eu à se décider entre cette déesse & la charmante Olimpe. Il est du moins probable que Pâris eut respecté dans Sparte les droits de l'hospitalité, & que peu touché des charmes de l'épouse de Ménélas, cette belle grecque n'auroit point obtenu dans son cœur la préférence sur Olimpe. Une si piquante beauté ne s'étoit sans doute jamais montrée sans voile aux yeux du duc de Zélande; si, comme dans ce moment il l'avoit vue brillante de toutes les graces, il eut été impossible à ce perfide époux de l'abandonner dans un affreux désert.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Cipriany del. *Bartholozzy Sc.*

Le jeune roi ne put résister à des charmes si puissants. Il sentit son ame s'embrâser de tous les feux de l'amour ; & ne songea qu'à convaincre Olimpe de la vivacité de sa passion. Il essaya de verser dans le cœur de cette malheureuse princesse le baume adoucissant de la consolation : il s'efforça d'y faire renaître la douce espérance : il l'assura que la fortune qui avoit épuisé contr'elle ses plus cruels traits, alloit enfin lui devenir favorable. Il lui promit de la conduire en Hollande à la tête d'une puissante armée ; de lui faire restituer ses états ; & de poursuivre son parjure époux jusqu'à ce qu'il en eût tiré une éclatante vengeance. Aussitôt il ordonna à ses gens de chercher, dans l'isle, les habits de femme les plus convenables pour Olimpe. Il ne fallut pas se donner beaucoup de peine pour en trouver. Les tristes victimes, qu'on exposoit à la fureur du monstre, avoient laissé des vêtements de diverses sortes dans Ebude. Obert regrettoit seulement que dans le nombre de ces robes, il n'y en eût pas d'aussi riches qu'il l'auroit desiré. Mais au gré de ses vœux, les plus précieuses étoffes, eussent-elles été tissues des mains de Minerve ou de celles du dieu de Lemnos,

auroient à peine été dignes de parer les charmes de celle qui règne déja en ſouveraine dans ſon cœur.

Roland vit avec plaiſir les progrès de la paſſion, que le jeune prince avoit conçue pour Olimpe. Il ſentoit qu'il pouvoit ſe repoſer ſur ſon amour du ſoin de venger la princeſſe de la noire trahiſon de Birène : & que par-là, il ſe trouvoit lui-même libre de continuer ſes recherches pour découvrir Angélique, qui ſeule avoit été l'objet de ſon voyage à Ebude. Il étoit déja bien aſſuré qu'elle n'étoit point dans cette iſle ; mais aucun des habitans n'ayant échappé au tranchant de l'épée, il ne pouvoit en apprendre des nouvelles.

Le jour ſuivant la flotte partit d'Ebude, & fit voile pour l'Irlande, où le comte d'Angers accompagna le roi & la princeſſe. Ce voyage ne le détournoit point de la route qu'il devoit tenir pour ſe rendre en France. Mais guidé par ſon amoureuſe impatience, il ne pût ſe réſoudre à reſter plus d'un jour avec ces jeunes amants, quelque preſſantes que fuſſent leurs ſollicitations. Avant de s'en ſéparer, il recommanda encore Olimpe au roi, & l'invita à tenir la promeſſe qu'il lui avoit faite d'em-

ployer tout pour la venger. Cette recommandation n'étoit déja plus néceſſaire ; le prince qui brûloit pour la comteſſe de Hollande, vouloit mériter ſa main par des ſervices ſignalés.

Pour exécuter plus ſûrement ſes deſſeins, Obert rechercha l'alliance des Rois d'Angleterre & d'Ecoſſe. Etant parvenu en très-peu de tems à raſſembler de grandes forces, il vint débarquer ſon armée ſur les côtes de Hollande : il attaqua Birène ; il le força d'abandonner la Hollande & la Friſe ; il le pourſuivit en Zélande ; il ſouleva contre lui ſes propres ſujets ; & il termina glorieuſement cette guerre, en donnant de ſa propre main la mort à ce traître époux ; punition encore trop légère de tant de forfaits.

Le roi victorieux conduiſit en triomphe Olimpe aux autels, où l'hymen ayant comblé ſes vœux, il jouit du plaiſir flatteur de couronner ſa maîtreſſe, & de l'élever au trône d'Irlande.

Mais il eſt intéreſſant de ne point perdre de vue Roland, qui vogue avec l'Amour vers les côtes de France, où il eſt impatient d'arriver. Un vent favorable le fit bientôt entrer dans le même port, d'où il étoit parti. A ſon arrivée, on lui amena

Bridedor, son cheval, qu'il monta aussitôt pour s'éloigner des rivages de la mer.

Je suis bien fondé à croire que durant le reste de l'hiver, le paladin fit des actions dignes d'être gravées au temple de Mémoire. Mais ces brillantes aventures ayant été tenues secrettes, je dois paroître excusable de n'en pas faire le récit. On sait déja que ce n'étoit pas à raconter ses prodiges de valeur, mais à faire des actions héroïques que Roland faisoit consister la vraie gloire. Aussi n'a-t-on jamais pu rien apprendre de ses hauts faits, que ce qu'en publièrent ceux qui en avoient été les témoins. Nous sommes donc forcés durant cet intervalle, de passer sous silence les effets de sa valeur. Mais quand l'astre du jour, rentré dans le signe du bélier, commença d'échauffer le sein de la terre de ses nouveaux feux, & que les douces haleines des zéphirs eurent annoncé le retour du printems, Roland, loin de passer dans une molle oisiveté, la saison de la verdure & des fleurs, chercha de nouvelles occasions d'accroître sa gloire. Toujours en activité, il alloit des plaines sur la cime des montagnes, d'où il redescendoit bientôt pour côtoyer les rivages de la mer. Il

continuoit ce pénible exercice, lorſqu'un jour, ſe trouvant à l'entrée d'un bois, des cris aigus frappèrent ſon oreille. Il mit l'épée à la main, en piquant Bridedor vers le lieu d'où partoit le bruit. Mais je vous en ferai le récit dans un autre tems, ſi votre curioſité s'intéreſſe à cette nouvelle aventure.




ch. XII

CHANT XII.

DES augustes demeures de l'Ida, Cérès revoloit vers le vallon solitaire où l'Ethna presse les flancs d'Encelade frappé de la foudre. Hélas! elle ne retrouve plus sa fille dans le lieu où elle l'avoit laissée loin de toute trace frayée par les humains. Le sein, les joues, les yeux, la chevelure de cette mere désespérée, furent les premières victimes de sa douleur. Enfin, elle déracine deux pins, les allume aux brasiers de Vulcain, & leurs feux ne s'éteindront jamais. Les mains armées de ces lambeaux, elle parcourt sur son char tiré par des dragons les forêts, les champs, les montagnes, les plaines, les vallons, les fleuves, les lacs, les torrents, & lorsque le monde entier manque à ses recherches, elle pénètre dans l'abîme du Tartare.

Donnez à Roland le pouvoir de la déesse d'Eleusis comme il en a l'ardeur, il redemandera son Angélique aux forêts, aux champs, aux fleuves, aux vallons, aux montagnes, à la terre, à la mer, au ciel, aux gouffres de l'éternel oubli; mais s'il

n'a ni char ni dragons, du moins il ne néglige rien pour la retrouver. Déja il l'a cherchée dans la France, il se propose de la chercher en Italie, en Allemagne, dans les deux Castilles. De l'Espagne, il médite de passer par mer en Afrique. Tandis qu'il forme ces projets, des cris plaintifs viennent frapper son oreille. Il s'avance & voit galopper un cavalier qui, monté sur un vigoureux coursier, enlève dans ses bras une femme éplorée. Elle s'écrie, se débat, donne les signes de la plus vive douleur, appelle à son secours le valeureux prince d'Angers. A peine a-t-il vu la jeune beauté, qu'il croit reconnoître celle qu'il a si longtems cherchée dans la France. Ce n'étoit pas elle; mais il la prenoit pour cette belle Angélique qu'il aimoit si passionnément. A l'aspect des larmes de cette maitresse adorée, & si cruellement ravie, sa rage & son courroux ne connoissent plus de bornes, il appelle le cavalier d'une voix effroyable, il l'appelle, le menace, le défie, & presse les flancs de Bridedor son coursier.

Le traitre, attentif à conserver une si riche proie, ne s'arrête point, ne daigne pas même lui répondre. Sa course à travers les arbres est si précipitée, que

le vent n'auroit pas des aîles aſſez rapides pour l'atteindre. L'un fuit, l'autre vole ſur ſes traces, & la forêt retentit au loin de cris perçants. Bientôt ils ſe trouvent dans une vaſte prairie, au milieu de laquelle s'élevoit une grande & magnifique demeure. Ce ſuperbe palais étoit bâti de différents marbres artiſtement travaillés. Le cavalier, toujours la belle dans ſes bras, s'y précipite par une porte dorée. L'inſtant d'après, Bridedor y amène Roland tranſporté de rage & de courroux. Il entre, regarde de tous côtés, & ne voit plus ni belle ni guerrier. A l'inſtant il deſcend de cheval, & pénètre dans l'enceinte de ce bel édifice, la parcourt en tout ſens; il n'eſt aucun appartement qu'il ne viſite, les endroits les plus ſecrets n'échappent pas à ſes recherches. Lorſqu'il voit ſes efforts inutiles, il porte ſes pas vers la partie ſupérieure de l'édifice, & n'y conſume pas moins vainement ſon tems & ſes ſoins. L'or & la ſoie brillent à l'envi ſur de ſuperbes lits, les murs & le carreau ont diſparu ſous de précieuſes étoffes, ſous de riches tapis. Le comte va, revient, monte, deſcend, & n'apperçoit nulle part ni ſon Angélique, ni le brigand qui a ravi tant de charmes,

Dans ces vains détours où il erre si laborieusement, il rencontre Ferragus, Brandimart, le roi Gradasse, Sacripant, & plusieurs autres chevaliers qui vont, viennent, montent, descendent sans plus de fruit, & maudissent le génie malfaisant de l'invisible maître de ce palais. Tous le cherchent, tous l'accusent de quelque vol, il s'est emparé du cheval de l'un, l'autre frémit de se voir privé de sa maitresse, chacun a quelque forfait à lui reprocher. C'est ce qui les retient dans ce labyrinthe, & plusieurs d'entr'eux, victimes de cet artifice, y ont passé des semaines & des mois entiers.

Roland après avoir parcouru quatre ou cinq fois cet étrange palais, se dit à lui-même : je pourrois demeurer éternellement ici, tandis que le brigand, sorti par une autre issue, est peutêtre déja bien loin avec la belle. Cette réflexion le ramena dans la prairie qui environnoit le château. Il en faisoit le tour les yeux fixés sur la terre, pour voir s'il n'appercevroit pas quelque trace nouvellement frayée, lorsqu'il s'entendit appeller d'une fenêtre. Il regarde & croit entendre la voix délicieuse, & reconnoître les traits qui l'ont séduit; il croit, dis-je, entendre Angélique, qui d'une voix entre-

coupée de sanglots implore son secours, & lui dit : » Prends soin de mon honneur, il m'est plus » cher que la vie, & c'est en présence de mon » cher Roland, que l'infâme va me le ravir. Ah! » plutôt souffrir mille morts de ta main, que de » subir un aussi cruel outrage ». Ces paroles le ramènent plusieurs fois dans les appartements, qu'il parcouroit avec une nouvelle ardeur, soutenue par l'espérance la plus vive. Quelquefois il s'arrête & entend une voix qu'il prend pour celle d'Angélique. S'il est d'un côté, le son lamentable part de l'autre, & il ne sait où la trouver.

Mais retournons à Roger. Nous l'avons laissé dans une vaste prairie, où il s'étoit rendu en poursuivant le géant & la dame à travers les ombres épaisses d'un sentier touffu. Si je reconnois bien l'endroit, c'est celui où Roland est arrivé le premier. Le géant traverse la porte dorée, Roger est sur ses traces, & ne cesse de le suivre. A peine a-t-il passé le seuil fatal, qu'il porte ses regards dans une cour immense, & dans les galleries, mais en vain. Ses yeux se tournent successivement de toutes parts, il va, revient, monte, descend, sans aucun succès; il ne peut concevoir com-

ment le géant & la dame ont disparu si promptement. Après avoir parcouru cinq ou six fois les salles, les galleries, les appartemens, il revient encore, & pénètre dans les endroits les plus secrets. Enfin il sort dans l'espoir de les surprendre dans la forêt voisine, mais ainsi que Roland une voix chérie le rappelle, & le fait rentrer dans le palais.

La même personne que Roland prenoit pour Angélique, étoit pour Roger cette Bradamante si tendrement aimée ; parloit-elle à Gradasse ou à quelqu'un de ceux qui erroient dans ce château, chacun trouvoit en elle l'objet qu'il desiroit le plus ardemment. C'étoit un nouvel enchantement d'Atlant de Carêne. Il vouloit retenir Roger par cet agréable travail & cette douce illusion jusqu'à ce qu'il ne craignit plus pour lui l'influence des astres, influence fatale qui le menaçoit d'une mort prématurée. Malgré le peu de succès du château d'acier & des caresses d'Alcine, le magicien risque encore cette tentative. Ce n'est pas au seul Roger que ce charme est destiné. Atlant se propose d'y attirer les plus braves chevaliers françois, afin que l'objet de sa tendresse ne succombe pas sous

leurs coups : tant qu'il les y retient, il pourvoit à tous leurs besoins, & des tables abondamment fournies des mêts les plus délicats, préviennent les desirs des dames & des chevaliers.

A présent revenons à la belle Angélique. Elle a recouvré ce merveilleux anneau qui, placé dans sa bouche, la fait disparoître aux regards étonnés, & la préserve de tout espèce d'enchantement lorsqu'il orne sa main. La caverne du vieillard lui a fourni des mêts champêtres, un cheval, des habits, & elle a pris le parti de retourner dans son beau royaume de l'Inde. Elle se fut volontiers fait accompagner par Roland ou par Sacripant, non que l'un lui fut plus cher que l'autre, elle étoit également rebelle à leurs desirs; mais pour se rendre dans le Levant, il falloit traverser bien des villes, bien des châteaux, elle croyoit donc avoir besoin d'un compagnon & d'un guide, & elle n'en pouvoit trouver de plus sûrs.

Longtems elle chercha l'un & l'autre dans les villes, dans les champs, dans les forêts & sur les montagnes, sans pouvoir découvrir aucune de leurs traces. Enfin le hazard la conduisit dans le château, où étoient Roland, Ferragus, Sacripant,

Roger, Gradaſſe & tant d'autres qu'Atlant y retenoit par ſon biſarre enchantement. Elle y entre ſans que le magicien puiſſe s'en appercevoir, & le parcourt tout entier cachée par la vertu de ſon anneau. Elle y voit Roland & Sacripant s'agiter en vain pour la trouver; elle y voit auſſi de quelle manière Atlant les abuſe en leur offrant la trompeuſe image de ſes charmes. Longtems indéciſe, elle héſite ſur celui qu'elle doit choiſir : elle ne ſauroit ſe réſoudre.

Entre ces deux rivaux, le parti n'étoit pas facile à prendre. Roland plus brave la ſervira mieux dans les rencontres périlleuſes. Mais ſi une fois elle en fait ſon guide & ſon maître, & qu'il lui devienne à charge, quel moyen de le priver de ce rang ſuprême & de le renvoyer en France? Quand au Circaſſien, l'eut-t-elle placé dans les cieux, elle ſaura s'en défaire à ſon premier caprice. Cette raiſon la détermina à choiſir le dernier pour l'eſcorter, & à lui témoigner de la confiance & de l'attachement. Elle retire l'anneau de ſa bouche, & le voile qui couvroit les yeux de Sacripant eſt levé. Elle comptoit bien ne ſe faire voir qu'à lui ſeul; mais dans le moment Roland

& Ferragus furvinrent ; tous deux animés d'une égale ardeur pour cette rare beauté, la cherchoient dans l'intérieur & les environs de ces vaftes logis. N'étant plus retenus par aucun enchantement, car l'anneau en paffant dans les doigts de la belle Angélique avoit rompu les preftiges d'Atlant, tous trois coururent à la fois vers elle.

Deux de ces guerriers, couverts de leur cuiraffe, avoient le cafque en tête. Depuis leur entrée dans cette étrange demeure, ils avoient gardé leurs armes jour & nuit ; l'habitude les leur rendoit auffi peu gênantes que leurs autres vêtemens. Ferragus feul n'avoit point de cafque, & ne vouloit pas en avoir, jufqu'à ce qu'il fe fût emparé de celui que Roland avoit enlevé au frère du roi Trojan. Il en avoit fait le ferment lorfqu'il perdit dans un fleuve l'excellent armet d'Argail. S'ils avoient été fi longtems voifins fans en venir aux mains, c'eft que l'enchantement les empêchoit de fe reconnoître. Cependant toujours armés, ils n'avoient dépofé ni leur épée, ni leur cafque, ni leur bouclier. Leur chevaux, la felle fur le dos, le mors à l'arçon, étoient nourris près des portes, dans un lieu abondamment fourni de paturages.

Le magicien ne put les empêcher de s'en saisir & de courir après celle qui emportoit toutes leurs espérances. La belle, à qui chacun des trois rivaux n'auroit peut-être pas déplu s'il eut été seul, désespérée de les voir rassemblés, presse les flancs de sa jument pour s'en éloigner. Joues de roses, blonde chevelure, grands yeux noir, tout est perdu pour eux. Lorsqu'elle les vit assez éloignés du palais pour qu'ils n'eussent plus à redouter le génie malfaisant de l'enchanteur, elle renferme entre ses lèvres de roses l'anneau qui lui avoit déja épargné plus d'une disgrace. Soudain elle disparoît à leurs yeux, & les trois amans consternés restent stupefaits.

D'abord elle avoit voulu emmener avec elle Roland ou Sacripant, pour la replacer sur le trône de ses pères ; mais dans ce moment elle les dédaigna tous deux, & changeant de résolution, elle crut que son anneau pouvoit lui suffire & la dispenser de toute espèce de reconnoissance. Interdits, confus, les trois guerriers portent de tous côtés leurs pas incertains. Tel est le fidele compagnon du chasseur, lorsque l'animal aux pieds légers qu'il va saisir, se dérobe à sa dent meurtrière en

se cachant tout-à-coup sous un épais buisson, ou dans le creux d'une roche. La perfide qui les voit sans en être apperçue, rit de leur embarras. Une seule route s'ouvre dans la forêt; les chevaliers, sûrs que la belle ne peut en avoir pris d'autre, croient qu'elle n'a fait que les devancer. Roland s'y précipite, Ferragus a la même ardeur, Sacripant ne presse pas moins les flancs de son coursier. Angélique plus tranquille, rallentit son pas & les suit sans se hâter.

Mais bientôt l'unique chemin se perd dans la forêt. Ils regardent si l'herbe nouvellement foulée n'offrira point à leurs yeux quelque trace récente. Alors Ferragus, le plus présomptueux des hommes, se retourne vers ses deux compagnons : » D'où venez-vous, leur crie-t-il du ton le plus » outrageant, retournez sur vos pas, ou attendez- » vous à trouver ici la mort; je veux aimer & » suivre ma maitresse sans compagnons ni rivaux ». Nous traiteroit-il autrement, dit Roland en s'adressant au fier Circassien, quand il nous connoîtroit pour les deux plus viles créatures qui aient jamais porté la quenouille. Puis se tournant vers Ferragus : Insensé, lui dit-il, si je ne te voyois

ſans caſque, ce bras t'auroit déja fait repentir de tes inſolents diſcours. Pourquoi prendre à ma perſonne plus d'intérêt que moi-même, répondit le maure, tel que je ſuis, ſans caſque, & même ſans autres armes, je ſaurai ſoutenir contre vous deux ce que j'ai avancé.

De graces, dit Roland au roi de Circaſſie, prêtez pour un moment votre armet à cet extravagant, que je le guériſſe de ſa folie : jamais il n'en fût de pareille. Qui de nous ſeroit alors le moins ſenſé, répondit Sacripant; mais ſi vous trouvez la propoſition juſte, confiez lui le vôtre, je ne ſuis pas moins diſpoſé que vous à châtier ſa folie. Inſenſés que vous êtes, reprit Ferragus, penſez-vous que s'il me plaiſoit de porter un caſque, vous euſſiez gardé les vôtres juſqu'à ce moment. Il eut bien fallu me les céder malgré vous. Mais je veux bien vous mettre au fait d'une partie de mes aventures, & vous apprendre que j'ai fait ferment de paroître ainſi dans les combats, juſqu'à ce que j'aie enlevé l'armet ſi fameux du paladin Roland. Tu crois donc avec ta tête déſarmée, répondit en ſouriant le comte, pouvoir traiter ce guerrier comme il traita le fils d'Agolant dans les champs d'Apre-

mont ; s'il se présentoit seulement, la crainte te glaceroit les sens, & loin de prétendre à son casque, tu te trouverois trop heureux de lui céder le reste de tes armes.

Déja dans plus d'une rencontre, repartit l'altier Espagnol, j'ai traité ce fameux Roland, de manière à lui faire rendre & son casque & ses autres armes. Je n'usai pas de mes droits; mais on change d'avis, ce que je ne voulois pas alors je le veux aujourd'hui, & je ne crois pas l'entreprise difficile.

A ces paroles, Roland ne peut plus se contenir. Vil imposteur, lui dit-il d'une voix terrible, infâme Sarasin, en quels lieux, en quel tems l'emportastu sur moi les armes à la main ? ce paladin que tu te vantes d'avoir vaincu, & que tu crois bien loin, le voici. Voyons si tu pourras m'enlever ce casque, ou si je saurai te priver de tes autres armes. Je ne veux pas conserver sur toi le moindre avantage. Il dit, détache son casque, & le suspend à un rameau de hêtre. Au même moment le fer de Durandal brille dans les airs. Ferragus, sans être épouvanté, tire son épée & se présente fièrement. Sa tête désarmée est garantie par son épée & par son bouclier. Tous deux manient leurs chevaux avec

une égale adreſſe, & tournent autour l'un de l'autre pour trouver les défauts de leur armure. Rarement le fer rencontre le fer. Le monde entier ne fourniroit peut-être pas deux adverſaires plus dignes de ſe meſurer. Egaux en vigueur, égaux en courage, ils ne pouvoient ſe faire de bleſſures. Ferragus, vous le ſavez déja, étoit invulnérable par-tout le corps, à l'exception de l'endroit par où l'enfant reçoit les premiers alimens dans le ſein de ſa mère. Sept larges plaques d'un acier bien trempé le défendirent dans cette partie foible, juſqu'à ce que la mort, en le couvrant de ſes ombres, l'égalât au reſte des hommes. Le corps de Roland, doué de la même vertu, ne pouvoit être bleſſé que ſous la plante des pieds, & l'on penſe bien qu'il avoit apporté tous ſes ſoins à la garantir. Par-tout ailleurs, ſi l'on en croit la renommée, leurs membres vigoureux étoient plus impénétrables que le diamant, & s'ils portoient des armes défenſives dans les batailles, c'étoit plutôt comme un ornement que pour ſervir à leur défenſe.

De moment en moment le combat devient plus terrible. L'horreur & l'épouvante ſont à leur comble. Ferragus ſe ſert également de la pointe & du

tranchant, il ne porte que des coups assurés; ceux de Roland rompent le fer & l'acier, & fond jaillir dans les airs les éclats des armes brisées. Angélique, invisible, étoit seule présente à ce grand spectacle. Quant au roi de Circassie, toujours persuadé qu'Angélique avoit pris les devants, il avoit laissé aux prises Roland & Ferragus, & il galoppoit dans la route qu'il supposoit que sa belle avoit suivie en disparoissant. Ainsi la fille de Galafran fut le seul témoin de ce combat.

Lorsqu'elle en eût contemplé pendant quelques instants toutes les horreurs, & que le danger lui parut également pressant de part & d'autre, l'envie de varier la scène, lui fit naître l'idée d'enlever le casque, pour voir ce que deviendroient alors les guerriers. Son intention n'étoit pas de le garder longtems, elle vouloit le remettre au comte après avoir un peu joui de la surprise des deux rivaux. Elle détache donc le casque, le pose sur sa robe, & reste encore un moment à regarder les deux chevaliers. Ensuite elle part sans prononcer une parole. Elle étoit déja loin qu'ils ne se doutoient encore de rien, tant ils étoient acharnés l'un contre l'autre. Ferragus s'en apperçut le

premier. Nous ſommes indignement trompés, dit-il à Roland, par le chevalier qui étoit avec nous; que ſert de nous diſputer un prix que le perfide nous a dérobé? Roland ſe retourne, regarde l'arbre & n'y voit plus ſon caſque. Ainſi que Ferragus, il ne doute pas que l'autre chevalier ne s'en ſoit emparé, & plein de colère, il pique les flancs de ſon courſier pour atteindre le brigand. Ferragus, qui le voit abandonner le champ de bataille, le ſuit.

Bientôt ils découvrent ſur l'herbe deux ſentiers nouvellement frayés, l'un par le Circaſſien, l'autre par Angélique. Le comte prit à gauche, une route qui conduiſoit dans un vallon, c'étoit celle de Sacripant. Ferragus ſuivit celle qui s'éloignoit le moins de la montagne, & par où Angélique avoit paſſé. Cette belle étoit arrivée auprès d'une fontaine délicieuſement ſituée & couverte d'une ombre épaiſſe. La fraîcheur d'un lieu ſi charmant invite le voyageur à s'y repoſer, & il ne part jamais ſans s'être déſalteré dans cette onde pure. Angélique s'arrête au bord de ces eaux, ſans ſoupçonner qu'on viendra l'y troubler. D'ailleurs la vertu de ſon anneau qui la dérobe aux yeux, la raſſure contre tout danger. D'abord elle dépoſe le

caſque

casque au pied des arbrisseaux qui croissoient autour de la fontaine, elle cherche ensuite l'endroit où l'herbe la plus épaisse fournira à sa jument une nourriture plus abondante. Dans ce moment, Ferragus qui avoit suivi ses traces, arrive près de la fontaine. A peine Angélique l'a-t-elle apperçu qu'elle disparoît & pique sa monture, elle ne put reprendre le casque qui étoit tombé loin d'elle sur le gazon.

Dès que le Maure vit Angélique, il courut à elle transporté de joie. Hélas! elle s'étoit déja évanouie devant lui comme les fantômes d'un songe à l'instant du réveil. Il la cherche à travers les arbres, mais ses yeux infortunés ne la découvrent nulle part. Dans sa rage, il maudit Mahomet, Tervigant, & tous les docteurs de sa loi. Enfin il retourne à la fontaine, & trouve sur le gazon le casque du comte. Les caractères tracés autour, le lui font reconnoître. Ils apprenoient dans quel endroit, en quel tems, de quelle manière, & sur qui Roland l'avoit conquis. Le Sarasin le saisit & s'en arme, malgré la douleur qu'il avoit ressentie de voir disparoître devant lui sa belle comme une ombre passagère,

Maintenant que ſa tête eſt défendue par un ſi rare armet, tous ſes vœux feroient accomplis s'il pouvoit retrouver Angélique, qui paroît & diſparoît devant lui comme un éclair. Il la chercha longtems dans cette vaſte forêt, enfin deſeſpérant de la rencontrer, il retourne au camp des Maures devant Paris. Le dépit de n'avoir pu ſatisfaire ſes deſirs amoureux étoit bien calmé par le plaiſir de porter le caſque de Roland, comme il en avoit fait le ferment. Lorque Roland ſut l'aventure, il chercha longtems Ferragus, & il ne le dépouilla de ſon caſque, que le jour où il lui arracha la vie entre les deux ponts.

Cependant Angélique, inviſible & ſeule, pourſuivoit ſa route le cœur ſerré de triſteſſe. Elle ſe repent d'avoir laiſſé par trop de précipitation l'armet au bord de la fontaine. Mon indiſcrétion, ſe dit-elle à elle-même, vient de priver le comte de ſon armet, première & digne récompenſe des ſervices qu'il m'a rendus. Mon intention, j'en atteſte le ciel, quoique ſuivie du plus malheureux ſuccès, n'en étoit cependant pas moins pure. J'ai enlevé le caſque pour terminer le combat, & non pour aider au perfide Saraſin à combler ſes vœux.

C'eſt ainſi que la triſte Angélique ſe reprochoit le tort qu'elle avoit fait au comte. Remplie de ces regrets, elle prit la route quelle crut la plus commode pour ſe rendre en Orient. Quelquefois elle ſe laiſſoit voir, plus ſouvent elle marchoit inviſible ſelon ce qu'elle jugeoit plus favorable à ſes deſſeins. Après avoir traverſé pluſieurs contrées, elle ſe trouva un jour dans un bois, où elle rencontra un jeune homme étendu entre les cadavres de deux de ſes compagnons, & dangereuſement bleſſé à la poitrine.

Mais quittons Angélique, j'ai bien d'autres choſes à vous apprendre. Je laiſſe auſſi pour longtems Ferragus & Sacripant. Le comte d'Angers m'entraîne impérieuſement vers lui; il faut que je raconte & ſes grands travaux, & ſes tourments, & ſes angoiſſes dans un amour toujours malheureux. Comme il vouloit marcher inconnu, il ſe fournit d'un nouveau caſque ſans examiner ſi l'acier bien trempé réſiſtera au tranchant du glaive. Quel qu'il ſoit, peu lui importe, il eſt ſûr de ne pouvoir jamais être bleſſé. Ainſi caché, il pourſuit ſa recherche jour & nuit par les glaces de l'hiver & par les ardeurs de la canicule.

Phœbus faifoit fortir de la mer fes chevaux couverts de rofée, l'aurore parfemoit les routes du ciel de rubis & d'azur, les étoiles interrompant leur cours fe cachoient fous leurs voiles, lorfqu'un jour Roland donna, en paffant près de Paris, des marques éclatantes de fon grand courage. Il rencontra deux efcadrons ennemis; l'un étoit conduit par Manilard, roi de Noritie, vieux Sarafin brave autrefois & vigoureux, mais maintenant plus propre pour le confeil que pour l'action; l'autre marchoit fous les étendards du roi de Trémizène, tenu par les Africains pour un parfait chevalier; on le nommoit Alzir. Ces deux troupes, ainfi que le refte de l'armée, avoient paffé l'hiver aux environs de la capitale difperfées dans les villages & les châteaux voifins. Agramant, qui pendant longtems avoit vainement confumé toutes fes forces devant Paris, vouloit tenter un affaut général, puifqu'il ne pouvoit réuffir autrement.

Son armée étoit très-nombreufe : outre les troupes qu'il avoit amenées d'Afrique, & celles qui étoient venues d'Efpagne fous les ordres du roi Marfile, il avoit à fa folde un grand nombre de Français, car depuis Arles jufques à Paris, à l'ex-

ception de quelques forteresses, tout le pays lui étoit soumis ainsi qu'une partie de la Gascogne. Dans ce moment où l'haleine des vents attendue commençoit à rendre aux ruisseaux leur liquide transparence, où les prés se couvroient d'herbes nouvelles & les arbrisseaux de feuilles encore tendres, il vouloit rassembler tous ceux qui avoient suivi sa fortune, jusqu'alors brillante, pour réunir ses forces & se préparer à de nouuelles entreprises.

C'étoit pour suivre ces dispositions, que le roi de Trémizène & celui de Noritie s'étoient mis en marche afin d'arriver à tems de signaler leur courage. Roland, comme je viens de le dire, les rencontra par hazard en cherchant celle qui le retenoit dans les fers de l'amour. Lorsqu'Alzir vit ce paladin qui dans le monde entier n'avoit pas son pareil en valeur, s'avancer avec un air martial & un regard si imposant, que le dieu Mars n'eut pas paru son égal, il le prit pour un guerrier des plus fameux, & malheureusement pour lui, il fut trop empressé de s'en assurer.

Le roi de Trémizène étoit jeune, présomptueux, renommé par sa force & par son grand

cœur. Il pouſſe ſon cheval hors des rangs pour combattre, & du premier choc, Roland l'étend à ſes pieds le cœur percé de ſa lance. Le cheval épouvanté, ſans guide, fuit à travers les rangs que ſon maître n'eût jamais dû quitter. La troupe qui voit ce jeune homme tomber, & ſon ſang jaillir à gros bouillon par une large plaie, pouſſa ſoudain d'affreux hurlemens, l'air en retentit au loin. Tous fondent en frémiſſant ſur le comte, l'attaquant à coups de lance & d'épée, l'accablent d'une grêle de traits. Comme on voit une troupe de ſangliers accourir à grand bruit de la plaine ou des montagnes, lorſqu'un loup ſorti tout-à-coup d'un repaire caché, ou qu'un ours deſcendu des montagnes s'eſt ſaiſi de l'un d'eux, jeune encore & qui ſe débat en jettant d'horribles cris; ainſi l'eſcadron barbare ſe précipite ſur le comte. En un moment ſon caſque & ſon bouclier ſont frappés de mille coups, l'un l'attaque par derrière, l'autre cherche à lui percer le flanc, d'autres ſe préſentent en face.

Roland, dont le grand cœur ne donna jamais d'accès à la crainte, n'eſt pas plus effrayé de leur nombre qu'un loup entré dans une bergerie aux

approches de la nuit, ne l'eſt de celui des foibles agneaux. Il avoit en main cette épée foudroyante déja abbreuvée du ſang de tant de Saraſins. On entreprendroit vainement de compter ceux qui tombent ſous ſes coups, la terre rougie de ſang, ſuffit à peine à tant de cadavres. Par tout où porte la fatale Durandal, il n'eſt ni caſque ni bouclier qui puiſſe réſiſter. Les vêtemens tiſſus de coton, la toile qui forme cent replis autour de la tête ne ſont pas plus utiles. Les bras, les épaules, les têtes volent dans les airs, avec les plaintes & les gémiſſements des mourants. La mort erre ſur le champ de bataille ſous mille formes toutes effroyables, & dit en s'applaudiſſant : Durandal, entre les mains de Roland, eſt plus puiſſante que cent de mes faulx. Un coup n'eſt pas porté que l'autre a déja ſuccédé. Bientôt toute cette foule prend la fuite ; autant elle s'étoit hâtée de ſe jetter ſur le comte, lorſqu'elle croyoit la victoire ſûre, autant & plus précipitamment encore elle ſe diſſipe, l'ami n'attend pas ſon ami, l'un fuit à pied, l'autre à cheval, & aucun n'examine où le chemin qu'il prend va le conduire.

Envain la Vertu parcourt les rangs le miroir à

la main, miroir fidèle qui réfléchit jufqu'à la moindre tache de l'ame. Nul ne veut s'y voir à l'exception d'un feul homme dont l'âge a glacé les fens, mais non pas le courage. C'étoit le roi Manilard, la mort lui femble préférable à une fuite honteufe ; mais vains efforts, fa lance fe rompt fur le bouclier du paladin. Ce redoutable guerrier n'en eft pas ébranlé, & porte en paffant un coup d'épée au roi de Noritie. La fortune, cette fois favorable à la vaillance, fit tourner le fer cruel dans les mains de Roland, & le vieillard en évite le tranchant, mais étourdi du choc il chancelle & tombe. Roland paffe outre & pourfuit ceux qui tentent d'échapper à fa fureur. Chacun d'eux croit le voir derrière lui prêt à lui porter le coup fatal ; ainfi qu'une troupe d'étourneaux fuit dans l'efpace immenfe des airs les ferres cruelles du vautour, ainfi ces efcadrons rompus fe difperfent. L'un fuccombe, l'autre fuit, l'autre fe dérobe au trépas. L'épée altérée de fang ne s'arrête pas tant qu'un feul refpire fur le champ de bataille.

Après cet exploi Roland, quoique le pays lui foit parfaitement connu, ne fait où porter fes pas. Quelque route qu'il choififfe, il voudroit en avoir

prise une autre. Toujours il craint de chercher Angélique où elle n'eſt pas, & de s'éloigner d'un objet ſi cher. Tantôt il parcourt les plaines, tantôt il s'enfonce dans les forêts, & partout il s'informe ſi l'on n'auroit pas vu ſa belle. Bientôt l'égarement de ſon eſprit l'entraîne hors des routes frayées, & à l'entrée de la nuit, il ſe trouve au pied d'une montagne d'où il apperçoit de loin une foible lueur qui s'échappe à travers les fentes d'un rocher. Il s'en approche pour voir ſi ce lieu ne recéleroit point l'objet de ſes vœux. Comme le chaſſeur qui cherche un lièvre dans des champs couverts d'humbles bruyères ou dans une vaſte plaine à travers des ſillons croiſés & dans des routes incertaines, s'arrête au moindre buiſſon & veut voir ſi l'animal ne s'y ſera point retiré; ainſi Roland va par-tout où ſon eſpoir le conduit.

Il ſe hâte vers l'endroit d'où la lueur s'échappe dans la forêt par l'un des ſoupiraux de cette montagne, dont les flancs creuſés forment une vaſte caverne; l'entrée en étoit embarraſſée de ronces & d'épines deſtinées à cacher & à défendre les habitans de ce ténébreux ſéjour. Jamais on ne l'eut trouvé pendant le jour, mais la lumière la

trahiſſoit pendant la nuit. Le comte ſe doutoit bien de ce que pouvoit être une ſemblable demeure ; cependant il voulut s'en aſſurer. Après avoir attaché Bridedor, il s'avance ſans bruit & malgré les brouſſailles il entre dans cette gorge affreuſe & paroit dans la caverne ſans y être attendu. On deſcendoit par pluſieurs degrés dans ce ſépulcre où s'enſeveliſſoient des hommes vivants. Le rocher taillé au ciſeau formoit une caverne ſpacieuſe ; quoique l'entrée en fût aſſez ſombre, on n'y étoit pas abſolument privé de la lumière du ſoleil. Le jour y pénétroit par une ouverture pratiquée ſur un précipice.

Au milieu de la caverne, étoit aſſiſe près du feu une femme de la figure la plus gracieuſe, elle avoit environ quinze ans, autant que le comte put en juger au premier aſpect, & ſa rare beauté donnoit à cet affreux repaire l'apparence d'un lieu de délices. Cependant ſes yeux gonflés de larmes annonçoient la plus profonde douleur. Il y avoit auſſi une vieille, & comme il arrive ſouvent, les deux femmes ſe querelloient ; mais l'apparition du comte termina leur diſpute & la converſation. Roland, toujours rempli d'égards pour la beauté, les aborda de l'air

le plus civil ; elles ſe levèrent pour le recevoir & le ſaluèrent honnêtement, quoiqu'elles ne puſſent ſe défendre de quelque trouble en entendant tout-à-coup une voix inconnue & en voyant entrer un ſi redoutable guerrier. Il leur demanda enſuite quel étoit le monſtre aſſez barbare, aſſez féroce pour enſevelir dans une ſi horrible caverne tant de graces & de beauté. La jeune perſonne étoit à peine en état de lui répondre, les tendres accents qui s'échappoient à travers les perles & le corail de cette bouche divine étoient interrompus par ſes ſanglots ; ſes larmes deſcendoient au milieu des lys & des roſes, & s'y perdoient quelquefois. Mais réſervons le reſte de cette hiſtoire pour l'autre Chant, il eſt tems de terminer celui-ci.

FIN DU TOME PREMIER.



J. M. Moreau le Jᵉ del. — *N. De Launay sculp. 1778.*









